NOUVELLE

LYRE CANADIENNE

RECUEIL DE

CHANSONS

CANADIENNES ET FRANÇAISES

MONTREAL
J. M. VALOIS, LIBRAIRE-EDITEUR
SUCCESSEUR DE Z. CHAPELEAU & LABELLE
1576, RUE NOTRE-DAME, 1576

1890

NOUVELLE

LYRE CANADIENNE

RECUEIL DE

CHANSONS

CANADIENNES ET FRANÇAISES.

MONTREAL
Z. CHAPELEAU, LIBRAIRE
No. 1576, Rue Notre-Dame.

1890.

TYPOGRAPHIE W. F. DANIEL,
Coin des Rues St-Gabriel et Ste-Thérèse, Montréal.

CHANSONNIER CANADIEN

PREMIÈRE PARTIE

CHANTS CANADIENS (1)

A LA CLAIRE FONTAINE

CHANT NATIONAL

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je me suis baigné ;
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublirai.

J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je me suis baigné,
Et c'est au pied d'un chêne,
Que je m'suis reposé ;
Il y a longtemps, etc.

Et c'est au pied d'un chêne
Que je m'suis reposé,
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Il y a longtemps, etc.

---

(1) Sous le nom de *Chants Canadiens*, nous avons inséré ici de vieux chants qui nous viennent de la mère-patrie, la France, qui sont devenus populaires, et qui se sont pour ainsi dire naturalisés parmi nous.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui a le cœur gai ;
Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai,
Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer ;
Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer,
J'ai perdu ma maîtresse !
Sans pouvoir la trouver,
Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
Sans pouvoir la trouver ;
Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai ;
Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai ;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier ;
Et que le rosier même
Fût dans la mer jeté ;
Il y a longtemps, etc.

LA CANADIENNE

Air : *Connu.*

Vive la Canadienne,
Vole, mon cœur, vole,
Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux !
Et ses jolis yeux doux,
Tout doux,
Et ses jolis yeux doux !

Nous la menons aux noces,
Vole, mon cœur, vole,
Nous la menons aux noces,
Dans tous ses beaux atoûrs.
Dans tous, etc.

Là, nous jasons sans gêne,
Vole, mon cœur, vole,
Là, nous jasons sans gêne,
Nous nous amusons tous.
Nous nous, etc.

Nous faisons bonne chère,
Vole, mon cœur, vole,
Nous faisons bonne chère,
Et nous avons bon goût.
Et nous, etc.

On passe la bouteille,
Vole, mon cœur, vole,
On passe la bouteille,
Nous chantons nos amours.
Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,
Vole, mon cœur, vole,
Mais notre joie augmente,
Quand nous sommes bien sâouls.
Quand nous, etc.

Alors toute la terre,
Vole, mon cœur, vole,
Alors toute la terre,
Nous appartient en tout.
Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,
Vole, mon cœur, vole,
Nous nous levons de table,
Le cœur en amadou.
Le cœur, etc.

En danse avec nos blondes,
Vole, mon cœur, vole,
En danse avec nos blondes,
Nous sautons en vrais fous.
Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre,
Vole, mon cœur, vole,
Nous finissons par mettre,
Tout sans dessus-dessous.
Tout, etc.

Ainsi le temps se passe,
Vole, mon cœur, vole,
Ainsi le temps se passe,
Il est, ma foi, bien doux.
Il est, etc.

LA FONTAINE EST PROFONDE

J'm'en vais à la fontaine
O gai, vive le roi.
J'm'en vais à la fontaine,
O gai, vive le roi.
Pour pêcher du poisson,
Vive le roi, la reine,
Pour pêcher du poisson,
Vive Napoléon.

La fontaine est profonde ; } *bis.*
O gai, vive le roi. }
Je m'suis coulé au fond,
Vive le roi, la reine,
Je m'suis coulé au fond,
Vive Napoléon.

Que donneriez-vons belle ? } *bis.*
O gai, vive le roi. }
Qui vous tir'rait du fond,
Vive le roi, la reine,
Qui vous tir'rait du fond,
Vive Napoléon.

Tirez, Tirez, dit-elle : } *bis.*
O gai, vive le roi. }
Après ça nous verrons ;
Vive le roi, la reine,
Après ça nous verrons,
Vive Napoléon.

Quand la bell' fut tirée ;
O gai, vive le roi. } *bis.*
S'en fut à sa maison ;
Vive le roi, la reine,
S'en fut à sa maison ;
Vive Napoléon.

S'asseoit sur sa fenêtre ;
O gai, vive le roi. } *bis.*
Compose une chanson ;
Vive le roi, la reine,
Compose une chanson ;
Vive Napoléon.

Ce n'est pas ça la belle ;
O gai, vive le roi. } *bis.*
Que nous vous demandons ;
Vive le roi, la reine,
Que nous vous demandons ;
Vive Napoléon.

Votr' petit cœur en gage ;
O gai, vive le roi. } *bis.*
Savoir si nous l'aurons ;
Vive le roi, la reine,
Savoir si nous l'aurons ;
Vive Napoléon.

Mon petit cœur en gage ;
O gai, vive le roi. } *bis.*
N'est pas pour un baron ;
Vive le roi, la reine,
N'est pas pour un baron ;
Vive Napoléon.

Ma mère l'a promis ; } *bis.*
O gai, vive le roi. }
A un joli garçon ;
Vive le roi, la reine,
A un joli garçon ;
Vive Napoléon.

SOL CANADIEN, TERRE CHÉRIE

Air : *Connu*

Sol canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplée ;
Ils cherchaient, loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers. (*bis.*)
Et leurs enfants de leur vaillance,
N'ont jamais flétri les lauriers. (*bis.*)

Qu'elles sont belles nos campagnes !
En Canada qu'on vit content !
Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe St-Laurent !
Habitant de cette contrée,
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien ;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.

Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maitres que tes lois !
Tu n'es point fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !
Méprise un secours étranger.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BÉDARD.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN

Air : *De la pipe de tabac*

Souvent de la Grande-Bretagne
On vante et les mœurs et les lois ;
Par leurs vins, la France et l'Espagne
A nos éloges ont des droits.
Admirez le ciel d'Italie,
Louez l'Europe, c'est fort bien ;
Moi, je préfère ma patrie :
Avant tout je suis Canadien.

Sur nous quel est donc l'avantage
De ces êtres prédestinés ?
En science, art et langage,
Je l'avoue, ils sont nos aînés.

Mais d'égaler leur industrie
Nous avons chez nous les moyens ;
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans, les Français de l'histoire
Ont seuls occupé le crayon ;
Ils étaient fils de la victoire,
Sous l'immortel Napoléon.
Ils ont une armée aguerrie,
Nous avons des vrais citoyens ;
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours, l'Espagne se vante
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs.
Comme elle, ce pays enfante
Journaux, poëtes, orateurs.
En vain, le préjugé nous crie :
Cédez le pas au monde ancien ;
Moi, je préfère ma patrie :
Avant tout je suis Canadien.

Originaire de la France,
Aujourd'hui sujet d'Albion,
A qui donner la préférence,
De l'une ou l'autre nation ?
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encor de plus puissants liens ?
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons Canadiens.

LE PAYS

Air : *Les Louis d'Or*

Pourquoi quitter notre patrie,
Canadiens, pour un ciel meilleur ?
Pourquoi passer toute la vie
A courir après le bonheur ?
Eh ! quoi, serait-elle maudite
La terre de notre berceau ?
Ne pourrions-nous que par la fuite
Cesser d'y trouver un tombeau ?
L'illusion de l'espérance
Nous séduit tous, ô mes amis,
Mais bonheur, plaisir, abondance,
Tout cela se trouve au pays.

J'ai versé des larmes amères,
En voyant sur tous les chemins
Nos enfants, nos amis, nos frères
Partir en tristes pèlerins.
Et nous, si quelqu'un vient nous dire :
" Le vrai bonheur est aux Etats."
Oh ! ne nous laissons pas séduire,
Non, le bonheur n'est pas là-bas.
Dans le désert, c'est le mirage
Qui séduit les yeux éblouis ;
Fnyons cette menteuse image,
Le vrai bonheur est au pays.

J'ai vu sur nos belles montagnes
Des habitants venus d'ailleurs ;
J'ai vu nos fertiles campagnes
Enrichir des colons meilleurs.
Tandis que notre cœur de glace

Va chercher un climat plus doux,
Un autre au pays prend la place,
Et recueille ces fruits pour nous.
Je suis jaloux quand je contemple
Ses coffres, ses greniers remplis ;
Mais il vient nous donner l'exemple,
Et nous faire aimer le pays.

Amis, mettons-nous à l'ouvrage,
Le travail donne des trésors,
Et qu'un intelligent courage
Vienne soutenir nos efforts.
Quand on la cultive et qu'on l'aime,
La terre de nos Canadas,
Elle est d'une richesse extrême,
Et ses flancs ne s'épuisent pas.
Elle nous rend avec usure
Tous les biens qui lui sont commis,
Mais souvent elle les mesure
A notre amour pour le pays.

Voyez, qu'il est beau le rivage
Auquel on nous fait dire adieu !
Ailleurs, point de plus belle plage,
Ailleurs, point de ciel aussi bleu.
Aimons notre pays d'enfance,
Restons attachés à son sein.
Le Souvenir et l'espérance
Ici se tiennent par la main,
Vivons où vécurent nos pères,
Comme eux soyons toujours unis,
Et préparons des jours prospères
A nos enfants dans le pays.

L'Abbé D. Martineau.

O CANADA ! MON PAYS ! MES AMOURS !

AIR : *Je suis Français, mon pays avant tout.*

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays ;
Et de le chanter, c'est l'usage ;
Le mien je chante à mes amis. (*bis.*)
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours ;
A son aspect le canadien s'écrie : } *bis.*
O Canada ! mon pays ! mes amours ! }

Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs ;
Et de nos montagnes altières,
De loin on voit les longs penchants.
Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets est-il plus beau concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Les quatre saisons de l'année
Offrent tour à tour leurs attraits.
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets.
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
A recueillir le fruit de ses labours,
Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,

A son pays il ne fut jamais traître,
A l'esclavage il résista toujours ;
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles ;
Je crois bien que l'on ne ment pas ;
Mais nos Canadiennes comme elles
Ont des grâces et des appas.
Chez nous la belle est aimable, sincère ;
D'une Française elle a tous les atours,
L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire
O Canada ! mon pays ! mes amours !

O mon pays ! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri ;
Mais l'étranger souvent parjure,
En ton sein, le trouble a nourri.
Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours !
Car le beau jour déjà commence à poindre.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

G. E. Cartier.

AUX FEMMES DE MON PAY .

Air : *Batelier, dit Lizette, etc.*

Oui, nous avons des filles,
Dans notre beau pays,
Douces, pures, gentiles,
Blanches comme des lys !

Toutes restent fidèles,
Et charmantes toujours !
Amis ! gloire à nos belles ! (*bis*).
Bonheur à nos amours ! (*ter*).

Jeunes, fraîches amies,
Epouses, mères, sœurs,
Elles charment nos vies,
Elles charment nos cœurs !
    Toutes restent, etc.

Bénissons la fortune
Qui fait qu'en ces climats
Et la blanche et la brune
Ignorent leurs appas !
    Toutes restent, etc.

Femme de ma patrie,
Vierge au regard si doux,
Canadienne chérie,
Nous te saluons tous !
Nous te serons fidèles !
Sois charmante toujours !
Amis ! gloire à nos belles !
Bonheur à nos amours !

J. Lenoir.

A L'HON. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

Air : *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Noble orateur, sans peur et sans reproches,
Nous célébrons ton retour triomphant.
Vois tout un peuple, au milieu de tes proches,
T'offrir les vœux d'un cœur reconnaissant ;
Pour rendre hommage à ton puissant génie,
Tout Canadien vient répéter en cœur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie } *bis.*
Et de nos droits l'illustre défenseur. }

O Papineau ! reçois le pur hommage
De citoyens que ta voix protégea.
Le Canada publiera d'âge en âge
Que des tyrans ton talent les vengea.
De ton pays entends la voix chérie,
Dans l'avenir redire en ton honneur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie } *bis.*
Et de nos droits l'illustre défenseur. }

Pour diffâmer ton noble caractère,
En vain la haîne exerce sa fureur :
Comme un serpent qui rampe sur la terre,
Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.
En t'écoutant tu sais forcer l'envie
A répéter ces chants en ton honneur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie } *bis.*
Et de nos droits l'illustre défenseur. }

Le Mirabeau du nord de l'Amérique
A terrassé les tyrans, leurs amis :
Il a conquis la couronne civique,
En terminant les maux de son pays.
Tu l'entendras cette terre affranchie,
Te répéter pour prix de son bonheur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie } *bis.*
Et de nos droits l'illustre défenseur. }

HYMNE AUX MARTYRS DE 1837-38.

O Canada, terre chérie,
Tu penches ton front soucieux !
N'es tu pas toujours la patrie
Des héros, nos nobles aïeux !
Peuple intrépide et magnanime,
Qui sus garder ta liberté,
Qu'un doux souvenir te ranime,
Tu fus vaincu, jamais dompté ! [bres,
Des temps les plus fameux levons les voiles som-
Vos bourreaux sont flétris d'opprobes éternels !
Honneur, amour et gloire à vos illustres om-
Fils de la liberté ! vous serez immortels ! [bres,
Soudain s'élève un cri de guerre,
Les fils du peuple des trois jours
Font trembler ceux-là qui naguère,
Nous croyaient déchus pour toujours !
Vous êtes morts dans le carnage,
Vaillant Perrault ! brave Chénier !
Vous étiez dignes d'un autre âge
O Cardinal ! O Lorimier !
Des temps, etc.

D'une larme donnons la gloire
Aux martyrs de la liberté !
Ils ont conquis dans notre histoire
L'amour de la postérité !
De ces héros, dans la détresse,
Gardons un pieux souvenir !
Et quand le lion nous caresse,
Frères, songeons à l'avenir !
Des temps, etc.

Au Canada, notre patrie,
Jurons amour, fidélité !
Que d'une voix, chacun s'écrie :
" Vive la paix ! la liberté ! "
Mais si quelqu'ennemi vorace
Voulait un jour nous outrager.
Français, sans crainte de sa race,
Ne saurions-nous nous protéger ?
Des temps, etc.

De ce despote sanguinaire.
Qu'un jour tu vomis, Albion !
De Colborne es-tu solidaire ?
A-t-il flétri ta nation ?
L'excès de ses vœux sacrilèges
Ebranla ton autorité !
Mais Albion, tu te protèges
En protégeant la liberté !
Des temps, etc.

Tu n'es point né pour l'esclavage
Dieu seul est ton maître ici-bas !
Ta liberté, c'est ton ouvrage !
Oh, mon pays, ne l'oublie pas !

Descendants de plus d'une race,
Puisque Dieu nous a réunis,
Que la haîne entre nous s'affacе
Efforçons-nous de vivre unis !
Des temps, etc.

M. Fissiault.

LE DRAPEAU DE CARILLON.

O Carillon, je te revois encore !
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis,
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe.
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,
Berçant encor leurs cœurs toujours Français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
O l'illusion consolera leur vie.
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans attendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,

Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leurs trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez vous. Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

OCTAVE CREMAZIE.

SOUVENIR ET ESPOIR.

AIR : *Te souvient-il de ce jour où la France.*

Dans ce pays qu'illustra sa vaillance
Champlain jadis arbora ses drapeaux ;
Au sein des bois, l'étendard de la France
Sous son égide ombragea nos berceaux.
O patrie,
Si chérie !
Les fleurs qu'un matin vit éclore
Sur ton front
S'uniront
Aux vertus, à l'honneur !
Aux doux reflets de ton aurore
Succèderont, plus beaux encore,
Des jours
Toujours
De gloire et de bonheur.

Tel que l'aiglon, à la cime tremblante,
Au haut des monts suspend son aire altier ;
Tel Québec vit sa ceinture géante
Se déployer au sommet d'un rocher.
O patrie, etc.

Longtemps rebelle, enfin l'homme sauvage
Au joug des lois soumit son front dompté ;
Tel dans nos bois, sous le vent de l'orage,
Le noble chêne incline sa fierté.
O patrie, etc.

Peuple soldat, quand le bruit des alarmes
Le rappelait loin de ses champs heureux,
Le Canadien mêlait au choc des armes
Ses chants d'amour et ses refrains joyeux.
O patrie, etc.

Trois fois l'Anglais, dans sa rage impuissante,
Contre nos rangs arma ses bataillons :
L'écho bruyant de leur chûte sanglante
Résonne encore aux champs de Carillon.
O patrie, etc.

Plus tard, hélas ! sur nos destins prospères
S'apesantit un voile de douleur :
Mais la fortune en vain trahit nos pères ;
La gloire encor fut fidèle au malheur.
O patrie, etc.

Mais si du sort la faveur incertaine
Au léopard soumit le drapeau blanc,
Sur ses débris il tomba dans la plaine,
Et sa blessure encor saigne à son flanc.
O patrie, etc.

O mon pays, aux pages de l'histoire,
Tes fils un jour sur leurs destins heureux
Verront briller le soleil de la gloire,
Dont les rayons couvriront leurs aïeux.
O patrie, etc.

M. A. PLAMONDON.

LE CANADIEN EXILÉ.

Un Canadien errant
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressait ces mots :

" Si tu vois mon pays,
" Mon pays malheureux,
" Va dire à mes amis
" Que je me souviens d'eux.

" Pour jamais séparé
" Des amis de mon cœur,
" Hélas ! oui, je mourrai,
" Je mourrai de douleur.

" Plongé dans les malheurs,
" Loin de mes chers parents,
" Je passe dans les pleurs
" D'infortunés moments."

A. LAJOIE.

LES VOLONTAIRES DE TERREBONNE.

CHANSONNETTE.

Partout le canon gronde,
Sa voix sème la terreur, (*bis.*)
Chez tous les peuples du monde
La guerre se rallume avec fureur.

REFRAIN

Canadiens, fils de soldats,
Préparons nous aux combats.
En avant ! En avant !
Chacun à son régiment.
Que notre brave jeunesse
Au champ de l'honneur s'empresse.
Irions nous donc (*bis*) ternir le nom
Des vainqueurs (*bis*) de Carillon.

Naguère si placides,
Quittant tous leurs ateliers, (*bis.*)
Dans des luttes fratricides
Les Yankees s'entregorgent par milliers.
Canadiens, etc.

Seuls nous avons peut-être
Joui de cinquante ans de paix, (*bis.*)
Ne peut-on pas voir paraître
Sur notre horizon des jours plus mauvais.
Canadiens, etc.

Jonathan aux longues serres
Voulant réparer l'échec, (*bis.*)
Qu'il va subir chez nos frères,
Pourrait tourner ses regards sur Québec.
Canadiens, etc.

Pour éviter l'orage
Nous croiserions-nous les bras ; (*bis.*)
Subirions-nous cet outrage
De nous laisser subjuguer ces combats.
Canadiens, etc.

Issus de nobles races
De peuples fiers et guerriers (*bis.*)
Nous devons suivre leurs traces
Et partager leur amour des lauriers.
Canadiens, etc.

Jurons à la patrie,
Vienne l'heure du danger, (*bis.*)
Que cette terre chérie
Jamais ne gémira sous l'étranger.
Canadiens, etc.

UN SOUVENIR DE 1837,

AIR : *Combien j'ai douce souvenance.*

Dans le brillant de la jeunesse
Où tout n'est qu'espoir, allégresse,
Je vis captif en proie à la tristesse,
En tremblant je vois l'avenir
Venir.

De longtemps ma douce patrie
Pleurait sous les fers asservie ;
Et, désireux de la voir affranchie,
Du combat j'attendais l'instant
Gaiment.

Mais advint l'heure d'espérance
Où j'entrevoyais délivrance ;
Eh ! mon pays, en surcroît de souffrance,
Mars contrarira tes vaillants
Enfants.

Et moi, victime infortunée
De cette fatale journée,
Le léopard sous sa griffe irritée
Sans pitié me tient mains et pieds
Liés.

La reverrai je cette amie
Naguère qui charmait ma vie,
Souvent en moi son image chérie
Fait soupirer dans sa douleur
Mon cœur.

Adieu ! ma natale contrée,
Qu'à jamais je vois enchaînée,
Fasse le ciel qu'une autre destinée
T'accorde un fortuné retour
Un jour !

G. E. CARTIER.

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN.

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
Je viens encor, dans ma triste vieillesse,
Attendre ici vos guerriers triomphants.

Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
Sur ces remparts où je porte mes pas ? (*bis.*)
De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
Dis-moi, mon fils, (*bis*) ne paraissent-ils pas

Qui nous rendra cette époque héroïque
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
Renouvelaient dans la jeune Amérique
Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
Venaient combattre et mourir en soldats,
Qui redira leurs charges meurtrières ?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Napoléon rassasié de gloire,
Oublierait-ils nos malheurs et nos vœux,
Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
Sur l'univers se lève radieux ?
Serions-nous seuls privés de la lumière
Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?
O ciel, qu'entends ? une salve guerrière !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Quoi ! c'est, dis-tu, l'étandard d'Angleterre
Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
Cet étendard que moi-même, naguère,
A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles,
Trouvé plutôt un glorieux trépas,
Que de le voir flotter sur nos murailles !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
Rougi depuis dans le sang de mon roi,
Ne porte plus aux rives étrangères
Du nom français la terreur et la loi.
Des trois couleurs l'invincible puissance
T'appellera pour de nouveaux combats ;
Car c'est toujours l'étendard de la France.
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,
Rêvant encore l'heureux temps d'autrefois,
J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
Le saint espoir qui réveille ma voix.
Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
Ils reviendront ! et je n'y sarai pas !

Octave Crémazie.

DEDANS PARIS.

Dedans Paris y a-t-une brune } *bis.*
Qui est plus belle que le jour.
Mais elle avait une servante
Qu'aurait (*ter*) voulu
Etre aussi bell' que sa maîtresse,
Mais elle n'a pu.

Ell' s'en va chez l'apothicaire : } *bis.*
" Combien vendez-vous votre fard?
— " Nous le vendons par demi-once,
" C'est un (*ter*) écu "
— " Pesez moi-z'en un' demi-once
Voilà mon écu."

Quand vous serez pour vous farder } *bis.*
Prenez bien gard' de vous mirer ;
Vous éteindrez votre chandelle
Barbouil—(*bis*) barbouillez-vous.
Le lendemain vous serez belle
Comme le jour.

Le lendemain au petit jour } *bis.*
La belle a mis ses beaux atours.
Elle met son beau jupon vert,
Son blanc (*ter*) corset.
Pour aller faire un tour en ville
S'y promener.

Dans son chemin, elle fit rencontre } *bis.*
De son gentil cavalier.
" Où allez-vous,—blanche coquette
Si barbe (*bis*) si barbouillée?
Vous avez la figur' plus noire
Que la ch'minée."

Ell' s'en va chez l'apothicaire : } *bis.*
" Monsieur, que m'avez vous vendu? }
— " Je vous ai vendu du cirage
Pour vos (*ter*) souliers :
Pour apprendre à une servante
De se farder.

CECILIA

CHANT CANADIEN

Mon père n'avait fille que moi, (*bis*)
Dessus la mer il m'envoya ;
Sautez, mignonne Cécilia,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! Cécilia. (*bis.*)

Dessus la mer il m'envoya ; (*bis.*)
Le marinier qui m'y menait,
Sautez, etc.

Le marinier qui m'y menait (*bis.*)
Devint fort amoureux de moi.
Sautez, etc.

Devint fort amoureux de moi, (*bis.*)
Souvent de moi il s'approchait.
Sautez, etc.

Souvent de moi il s'approchait, (*bis.*)
Et me disait d'un air niais :
Sautez, etc.

Et me disait d'un air niais : (*bis.*)
Ma mionnette, embrassez-moi.
Sautez, etc.

Ma mionnette, embrassez-moi, (*bis.*)
Nenni, monsieur, je n'oserais.
Sautez, etc.

Nenni, monsieur, je n'oserais, (*bis.*)
Car si mon papa le savait,
Sautez, etc.

Car si mon papa le savait, (*bis.*)
Fille battue je le serais !
Sautez, mignonne, Cécilia
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! Cécilia. (*bis.*)

IL NE REVIENDRA PAS

ROMANCE

Il m'adorait, il m'appelait son ange,
Et pauvre enfant je ne rêvais qu'à lui.
O jour d'ivresse, ô bonheur sans mélange.
Ah ! pour jamais vos doux rêves ont fui,
Un jour, hélas ! l'orgueuil, ce roi du monde,
Troubla mes sens et me parla tout has,
Je l'oubliai, l'injure fut profonde.
Ah ! j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. | *bis.*

Il était noble et jamais plus belle âme
N'avait brûlé de cœur plus généreux, [me
Que je l'aimais quand son œil plein de flam-
En m'enivrant se mirait dans mes yeux.
Longtemps je fus sa seule idolâtrie,
Longtemps il fut mon seul bien ici-bas !
Pour son pardon, je donnerais ma vie
Maisj'ai brisé son cœur,il ne reviendra pas. | *bis.*

Sans son pardon, il faudra que je meure,
Il m'a maudit en son cœur outragé,
Ah ! saura-t-il au moins que je le pleure,
Ah ! saura-t-il au moins qu'il est vengé !
S'il pouvait voir ma douleur insensée,
Un jour, peut-être, il me tendrait les bras,
Il est si bon, mais il m'a repoussée.
Oui,j'ai brisé son cœur,il ne reviendra pas. | *bis.*

L. H. Fréchette.

MARGOTTON ET JOSÉ.

CHANT CANADIEN.

Air : *Connu.*

Margotton, un beau dimanche,
Rencontra son José,
Vêtu de sa blouse blanche
Et coquettement frisé.
"—Bonjour, José, lui dit-elle,
Comment vous portez vous ?
"—Pas trop mal, et pis vous, Mam'zelle ?"
Dit José d'un ton bien doux.

José, sans reprendre haleine,
Continua sur ce ton,
Puis en passant sous un chêne,
Il embrassa Margotton !
Notre fillette un peu sage,
Du revers de sa main
Lui flanque au milieu du visage
Un énergique tapin.

Devant ce sanglant outrage
José déconcerté
Fut comme un renard sauvage
Qu'un coq aurait embêté :
"—Grand merci, dit-il, Mam'zelle,
J'aurai bien ton pardon."
Puis il s'enfuit à tir d'aile
En saluant Margotton.

En effet la jeune fille
S'en repentit bientôt.
Et dans toute sa famille
On n'en sut pas un mot.
Car on vit, malgré la chose,
Le dimanche suivant,
Margotton, en beau jupon rose,
Epouser son tendre amant.

CHARLES.........

ECHO MALIN.

L'écho de notre village
Est un écho dangereux ;
Vous ne savez pas, je gage,
Ce qu'il dit des amoureux ?
Quand ces Messieurs à la brune,
Vont, d'une voix importune,
Lui raconter leurs tourments,
L'écho répond : " Tu mens ! tu mens ! (*bis.*)
Echo malin,qui répétez sous le bocage } *bis.*
Des amoureux le doux langage, }
Moquez-vous bien (*ter*) de leurs discours,
Pour moi j'en rirai toujours !

En amour on se querelle ;
—Vous ne saviez pas cela ?
Apprenez en la nouvelle,
Hier la chose arriva
—" Je sais, disait une belle,
Que vous êtes infidèle,
Et pourtant je vous aimais !"
L'écho répond : " jamais, jamais !" (*bis.*)
Echo malin, etc.

L'amour est une folie ;
—Vous saviez cela ?—Vraiment !
Mais on se reconcilie,
C'est la suite du roman.

—" Jamais, jamais, ô ma belle,
Je ne veux être infidèle,
Ni changer en mes amours !"
L'écho répond : " Toujours, toujours !
Ah ! Oui, tu changeras toujours !"
Echo malin, etc.

E. B. de St. Aubin.

LE VOLTIGEUR, 1812.

Air : *Le jeune Edmond allait, etc.*

Sombre et pensif, debout sur la frontière,
Un voltigeur allait finir son quart ;
L'astre du jour achevait sa carrière,
Un rais, au loin, argentait le rempart.
Hélas ! dit-il, quelle est donc ma consigne ?...
Un mot anglais que je ne comprends pas !
Mon père était du pays de la vigne :
Mon poste ! non ! je ne te laisse pas !

Un bruit soudain vient frapper son oreille :
Qui vive !...point. Mais j'entends le tambour.
Au corps-de-garde est-ce que l'on sommeille ?
L'aigle déjà plane aux bois d'alentour.
Hélas ! etc.

C'est l'ennemi, je vois une victoire...
Feu ! mon fusil : ce coup est bien porté ;
Un Canadien défend le territoire,
Comme il saurait venger la liberté.
Hélas ! etc.

Quoi ! l'on voudrait assiéger ma guérite !
Mais, quel cordon ! ma foi ! qu'ils sont nom-
Un voltigeur, déjà prendre la fuite ! [breux !
Il faut encor que j'en tue un ou deux.
Hélas ! etc.

Un plomb l'atteint : il pâlit, il chancelle ;
Mais son coup part, puis il tombe a genoux.
Le sol est teint de son sang qui ruisselle
Pour son pays de mourir qu'il est doux !
Hélas ! etc.

Ses compagnons, courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang ;
Le jour déjà désertait sa paupière ;
Mais il semblait dire encore en mourant :
Hélas ! etc.

F.-X. GARNEAU.



AMOUR.

ROMANCE.

AIR : *Connu.*

A quoi pense la jeune fille,
Celle qui rit, chante et s'habille,
En se regardant au miroir ;
Qui, posant les mains sur les hanches,
Dit : oh ! mes dents sont bien plus blanches
Que le lin de mon blanc peignoir ?

Elle se promet, folle reine,
De régner fière et souveraine.
Au milieu des parfums du bal;
Elle compose son sourire,
Afin que d'elle on puisse dire :
Son amour à tous fut fatal !

A quoi pense cette autre blonde,
Quand sa chevelure l'inonde
Comme un vêtement de satin ?
Dès l'aube, avant qu'elle se lève,
Sa lèvre sourit au doux rêve
Qu'elle fait du soir au matin !

Quelle sera sa destinée ?
Est-ce que cette fille est née,
Chaste fleur, pour tomber un jour ?
Voyez ! la pure fiancée !
Elle court où va sa pensée !
Elle se perd par trop d'amour !

Celle-là, brune paresseuse,
Laisse sa prunelle rêveuse
Errer par le ciel de la nuit !
Voici qu'une étoile qui passe
Fait parcourir un large espace
A son grand œil noir qui la suit !

Elle se penche à la fenêtre,
Et se dit : il la voit peut-être !
Que ne puisse-je voler ainsi !
Etoile d'amour, je t'envie !
Je voudrais vivre de ta vie,
Pour ne plus soupirer ici !

J. Lenoir.

LE PETIT ROGER BON TEMPS.

Air : *Mon mari est bien malade.*

Je suis un petit bonhomme
Qui n'ai pas plus de dix ans ;
C'est à bon droit qu'on me nomme
Le petit Roger Bon-Temps,
Car je suis gai,
Gai, gai, gai,
Et pétillant
Gai, gaiment.

Pour moi tout se change en fête
Et devient amusement ;
J'ai le jeu seul dans la tête,
C'est mon plus cher élément.

Malgré moi du badinage
Je prends toujours le chemin,
Je fais du bruit, du tapage,
Comme nul autre gamin.

Pour sauter, chanter et rire,
Je suis toujours sur le ton ;
J'ai mon but, lorsque j'attire
Le plaisir dans mon canton.

Il n'est pas dans ma nature
De forcer trop mes talents ;
Mais jamais je ne murmure,
Quand on rit à mes dépens.

Mon horreur pour le silence
Me fait passer pour badin ;
" Honni soit qui mal y pense,"
J'ôse y risquer mon latin.

Aujourd'hui chacun m'engage,
A n'être plus si bruyant ;
Je le veux, je serai sage,
Je le promets en riant.

CH. TRUDELLE.

L'HIVER AU CANADA.

AIR : *Hirondelle gentille.*

Je vois de la Nature
Se faner la parure
Regret amer !
Des oiseaux le ramage
Cesse dans le bocage
Voici l'hiver.

Le soleil est plus pâle ;
On entend la raffale
Siffler dans l'air ;
La tempête de neige
De flocons nous assiége
Voici l'hiver.

Une couche de glace
Sur le fleuve s'entasse
Jusqu'à la mer,
Et la traîne est lancée
Sur la neige glacée
Voici l'hiver.

On patine et l'on glisse
Sur le flot qui se lisse
En cristal clair ;
On pêche sous sa voûte,
En trouant cette croûte,
Pendant l'hiver.

C'est l'époque où l'on chasse
Le caribou qui passe
Comme un éclair ;
Le sauvage en raquette
Suit l'orignal qu'il guette
Pendant l'hiver.

C'est la saison folâtre
Des bals et du théâtre,
Plaisir fort cher.
On fait de la musique
On joue au whist, on chique,
Pendant l'hiver.

Quand arrive décembre
On embrâse sa chambre
D'un feu d'enfer.
Sous sa lourde capote
Le citadin grelotte,
Durant l'hiver.

On prend double semelle ;
Une chaude flanelle
Couvre la chair.
De rhum ou de genièvre
On humecte la lèvre,
Durant l'hiver.

C'est alors qu'on s'enrhume,
Que chez l'habitant fume
Le poële en fer.
Là six jours par semaine
On file de la laine,
Pendant l'hiver.

Alors aussi l'on pense
Au parent à distance
A l'ami cher.
Et près du feu qui brille
On écrit, on babille
Durant l'hiver.

Hélas pour l'indigence
C'est un temps de souffrance;
Nud comme un ver,
L'enfant qui vit d'aumône,
Souvent jeûne et frisonne,
Pendant l'hiver.

Si ma muse légère
N'est pour toi somnifère
Comme l'éther.
Ami, lecteur répète,
Avec ma chansonnette,
Voilà l'hiver.

A. Marsais.

LES FRANÇAIS EN CANADA.

AIR : *Vieux français.*

Fils éloignés d'une même patrie,
Par le destin, séparés, dispersés,
Nous pleurions tous cette mère chérie,
Sa vieille gloire et nos beaux jours passés !...
Mais dans les cieux un grand nom luit encore
Sur un drapeau par un aigle emporté ;
Pour nous alors l'étendard tricolore
Est l'arc-en-ciel de la fraternité ! } *bis.*

A l'exilé sur ses plages lointaines [leurs :
Qui cherche un baume à de vives dou- [nes,"
" Mêlons nos pleures et partageons nos pei-
Lui dirons-nous en montrant nos couleurs ;
" Des vieux soldats, des fils du grand empire
" Se sont unis sous un nom respecté !
" Sur leur bannière ils ne veulent écrire
" Que Bienfaisance, Amour, Fraternité !"

Loin du pays qui nous donna la vie,
Nous retrouvons des frères, des amis,
Un noble sang et même sympathie,
Des souvenirs par nos aïeux transmis !...
Jetons ensemble un soupir vers la France...
Disons un vœu que l'espoir a dicté,
Lorsque vers vous tout notre cœur s'élance,
Serrons nos mains avec fraternité !

Toi dont la main nous jetait tant de gloire,
Protège nous sous l'abri de ton nom !
Le temps n'est plus qui voulait la victoire ;
Notre seul but est la paix, l'union.

Laissons l'envie attaquer la bannière
Qui nous guida vers l'immortalité ;
Pour le grand homme ayons une prière !...
Et parmi nous de la fraternité !

N. AUBIN.

L'AVENIR.

Canada, terre d'espérance,
Un jour songe à t'émanciper ;
Prépare-toi, dès ton enfance,
Au rang que tu dois occuper ;
Grandi sous l'aile maternelle,
Un peuple cesse d'être enfant :
Il rompt le joug de sa tutelle,
Puis, il se fait indépendant,
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,
Ce sol, jadis peuplé de preux,
Serait-il fait pour des esclaves,
Des lâches ou des malheureux ?
Nos pères, vaincus avec gloire,
N'ont point cédé leur liberté ;
Montcalm a vendu la victoire,
Son ombre dicta le traité.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Vieux enfants de la Normandie,
Et vous, jeunes fils d'Albion,
Réunissez votre énergie,
Et formez une nation :
Un jour, notre mère commune
S'applaudira de nos progrès,
Et guide, au char de la fortune,
Sera le garant du succès.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Si quelque ligue osait suspendre
Du sort le décret éternel,
Jeunes guerriers, sachez défendre
Vos femmes, vos champs et l'autel.
Que l'arme au bras chacun s'écrie :
" Mort à vous, lâches renégats ;
" Vous immolez votre patrie ;
" Vos crimes nous ont fait soldats."
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Sur cette terre encor sauvage
Les vieux titres sont inconnus ;
La noblesse est dans le courage,
Dans les talents, dans les vertus.

Le service de la patrie
Peut seul ennoblir des héros ;
Plus de noblesse abâtardie,
Repue aux greniers des vassaux !
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Mais je vois des mains inhumaines
Agiter un sceptre odieux.
De fureur bouillonne en nos veines,
Le noble sang de nos aïeux ;
Dans les forêts, sur les montagnes
Le bataillon s'apprête, et sort ;
La faulx qui rasait nos campagnes
Soudain se change en faulx de mort.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

F. R. Angers.

LA FRONTIÈRE.

CHANT NATIONAL.

Air : *Nouveau.*

" Sous votre Reine et notre République,
Il n'est qu'un peuple, un peuple en Amérique :
Les mêmes chants, enfants, nous ont bercés,
La même audace, hommes, nous a poussés.

Race Saxonne, en souveraine altière,
Doit commander à tout le genre humain.
Frères Saxons ! qu'on se donne la main,
Car il n'est plus (*bis*) aujourd'hui de *bis.*
[frontière."

Ainsi parlait aux fils de l'Angleterre,
Ainsi parlait, sur cette noble terre,
Qu'ont illustrée et Montcalm et Champlain,
Un vieux savant, petit fils de Franklin.
Il n'oubliait rien qu'une race entière !
Ce bon savant, ne savait-il donc pas,
Qu'à ses aïeux, par autant de combats,
Les Canadiens (*bis*) ont tracé la frontière. *bis.*

Sans le secours généreux de la France
Dont son aïeul implora la vaillance,
L'Américain, si jaloux des Français,
Eut pu chanter la gloire des Anglais.
Race Saxonne, à son amour entière,
D'un pôle à l'autre aurait pu s'embrasser,
Et ses enfants entr'eux se caresser :
Car ils n'auraient (*bis*) jamais eu de *bis.*
[frontière.

On nous offrit un jour l'indépendance ;
Mais du congrès sachant l'intolérance,
Le Canadien, fidèle à ses drapeaux,
Sut repousser les *Grecs* et leurs cadeaux ;
Montgomerie et sa cohorte entière
Sous nos remparts trouvèrent leur tombeau ;
Le reste fut chassé comme un troupeau
Et peu d'entre eux (*bis*) revirent la fron- *bis.*
[tière !

Dans son pays qu'il sauvait à l'empire,
Pour récompense, on voulut le proscrire ;
Pauvre colon, le Canadien toujours,
Sous le mépris à prodigué ses jours ;
Mais quand sonna la trompette guerrière,
Comme autrefois, séduit par valeur,
A la vengeance il préféra l'honneur : } *bis.*
Salaberry (*bis*) sut garder la frontière. }

Pleins de l'orgueil que la richesse inspire
Nos voisins ont, dans leur triste délire,
Mis les vertus au nombre des tyrans :
Ils ont pitié de nous, gens ignorans.
Mais si tu veux leur faire une barrière,
Peuple, sois bon, pieux, modeste et gai,
Oui, sois Français, et, comme à Châ- }
[teauguay, } *bis.*
Ils trouveront (*bis*) encore une frontière. }

J. B. Bonhomme.

CHANSON PATRIOTIQUE.

Air : *Brûlant d'amour et partant pour la guerre,*

Riches cités, gardez votre opulence :
Mon pays seul a des charmes pour moi :
Dernier asile où règne l'innocence,
Quel pays peut se comparer à toi ?
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

Combien de fois, à l'aspect de nos belles,
L'Européen demeure extasié !
Si par malheur il les trouve cruelles,
Leur souvenir est bien tard oublié.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

Si les hivers couvrent nos champs de glaces
L'été les change en limpides courants,
Et nos bosquets fréquentés par les grâces
Servent encor de retraite aux amants.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux si chers à mon cœur,
Je m'écrirais ; j'ai perdu le bonheur !

Oh ! mon pays, vois comme l'Angleterre
Fait respecter partout ses léopards ;
Tu peux braver les fureurs de la guerre,
La liberté veille sur nos remparts.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur.

A. N. Morin.

NOS JOURS DE GLOIRE.

Air : *Nouveau.*

Quand nos aïeux partaient pour les combats,
La force et le courage
Les précédaient, guidant toujours leurs pas
Au plus fort du carnage.
Ils ont été les plus braves soldats :
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage ;
Et Carillon, Lacolle et Châteauguay
Ont pour jamais consacré leur mémoire,
O souvenir de sublime beauté !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Il fut un temps où bientôt nous pensions
Abattre l'insolence
De cent faquins que nous entretenions
Oisifs dans l'opulence.
Il fut un homme aux yeux des nations
Qui les flétrit de sa mâle éloquence.
Que de lauriers il aurait pu cueillir !
Que tu fus belle alors, ô notre histoire !
Et, devant nous, quel brillant avenir !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

A nos malheurs en fût-il de pareils,
Le jour où la démence
Seule régnant partout dans nos conseils,
Brisa notre puissance ?
Oh ! dites-moi, où sont donc les soleils,
Qui nous donnaient jadis tant d'espérance,

Ceux qui devaient par leurs sages travaux,
Au char du peuple enchaîner la victoire ?
Ceux qui disaient : " Oh ! nos jours seront
[beaux !"
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Pourtant, courage, enfants de mon pays !
Oh ! par votre vaillance,
Toujours, toujours soyez les dignes fils
De la Nouvelle-France.
Courage, espoir ! Retrempons-nous, amis,
Et malgré tout soyons pleins d'assurance ;
Ah ! pour gémir il suffit du passé !
Ne rêvons pas une page plus noire !
Et puis, qui sait si le destin lassé
N'amène point de nouveaux jours de gloire ?

ZOÉ.

Air : *Connu.*

A l'ombre d'un tilleul en fleurs,
Sous le beau ciel de la Provence,
Zoé, les yeux baignés de pleurs,
Chantait sa plaintive romance ;
" Petits oiseaux, cessez vos chants
(d'amour : } *bis.*
"Celui que j'aime est loin de ce séjour."

" Le front ceint des brillants lauriers
" Cueillis par sa jeune vaillance,
" Va-t-il, au milieu des guerriers,
" Oublier nos sermens d'enfance ?
" Petits oiseaux, etc.

“ Il a quitté ces doux climats,
“ Porté sur l'aile de la gloire ;
“ Et sa Zoé ne le suit pas,
“ Aux lieux chéris de la victoire !
“ Petits oiseaux, etc.

Bientôt Zoé ne chanta plus
Sa douce et plaintive romance :
Un tombeau, des pleurs superflus,
Rappellent encor sa constance !
Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour :
Celui qu'elle aime a fui de ce séjour !

J. LENOIR.

CHANT NATIONAL

AIR : *La victoire en chantant, etc.*

Amis, d'un nouvel an nous saluons l'aurore :
Quels destins vient-elle éclairer ?
Comme au temps d'autrefois, reverrons-nous [encore
Le bonheur assis au foyer ?
L'abondance au sein des campagnes,
Les douces vertus au hameau,
Et l'horizon de nos montagnes
Briller des feux d'un jour plus beau ?
Héritiers d'un passé de gloire,
Soyons uni, et le destin,
Au temple où se grave l'histoire,
Inscrira le nom Canadien. } *bis.*

Jadis de nos aïeux, sous les drapeaux de [France
Le bras repoussa l'étranger :
Tel qu'au sein des autans lorsque l'aigle. [s'élance,
L'aiglon protège l'aire altier.
Du devoir esclaves dociles,
Plus tard, sous un sceptre nouveau,
Au champ d'honneur, loin de nos villes,
Leur sang acheta le repos.
Héritiers, etc.

Mais des fronts couronnés la douce gratitude,
Hélas ! n'est plus une vertu :
Bientôt le front vainqueur subit un joug plus [rude ;
L'heure des dangers n'était plus.
Dès lors une race rivale,
Du pouvoir séides constants,
Par l'injustice et la cabale,
Insulte à nos droits impuissants.
Héritiers, etc.

Des tyrans ici bas, le règne est éphémère :
Le jour viendra ; le peuple attend :
D'outrages, de mépris, il repaît sa colère !
La digue enfin cède au torrent.
Après les sombres jours d'orage,
Au ciel brille un feu plus serein :
Amis, espérons : du courage !
Dieu garde un heureux lendemain !
Héritiers, etc.

MARC-AURELE PLAMONDON.

A MON AMIE

Astre éclatant, qui dores ma chaumière,
Tu viens des jours m'apporter le plus beau;
Répands ici tes gerbes de lumière,
L'objet aimé pour moi n'est plus nouveau :
Je le possède... il est là... qui soupire...
Son cœur se gonfle à l'approche du mien ;
Doux est son feu, plus doux est son empire...
C'est un ange-gardien.

Il fut un temps (ah! pardonne à mes larmes !)
Où renonçant pour toujours au bonheur,
Je ne vis plus dans l'attrait de tes charmes
Que le néant... la nuit de mes douleurs.
Quand tu cessais de nous prêter tes flammes,
J'errais pensif... devine le lien
Qui dans ce temps avait reçu mon âme ?
C'était l'ange-gardien.

Absence, hélas ! que tu me fus cruelle...
Ton souvenir se rattache à mes pas...
Près d'Héloïse aimable pastourelle,
Oseras-tu me livrer des combats !
Non ! désormais plus de sollicitude :
Je m'abandonne à l'unique soutien
Qui calmera ma sombre inquiétude...
A cet ange-gardien.

A. Romuald Cherrier.

AUX HABITANTS DE QUÉBEC.

AIR : *De la Marseillaise.*

Québec, je vais chanter ta gloire
Ecrite sur ton front altier.
Cap diamant, haut promontoire
Que jadis découvrit Cartier. (*bis.*)
Le cœur d'un vrai Français palpite
D'émotion à ton abord,
Quels grands souvenirs, quel transport,
Ton aspect, en mon âme excite.
Habitants de Québec, aînés du Canada,
Marchez ! (*bis*) au noble but où le ciel vous [guida.

Citoyens pour vous la nature
Fut prodigue de ses splendeurs ;
Le vaste St. Laurent murmure,
A vos pieds, dans ses profondeurs. (*bis.*)
Un ciel pur brille sur vos têtes,
Des monts couronnés de forêts,
De beaux lacs, de riches guérets,
Voilà vos trésors, vos conquêtes.
Habitants de Québec, etc.

Au nord, à l'ouest, un sol immense
S'offre à vos bras industrieux.
Dans les champs versez la semence
Que pour vous béniront les cieux. (*bis.*)
A la culture de la terre
Joignez les travaux d'ateliers,
Les laboureurs, les ouvriers,
Rendent un empire prospère.
Habitants de Québec, etc

Sur vos rivages magnifiques
Débarque le peuple émigrant,
Les navires transatlantiques
Sillonnent votre St. Laurent. (*bis.*)
Un jour ce fleuve de son onde
Remplira de superbes docks,
Par vos mains creusés dans les rocs
Pour tous les pavillons du monde.
Habitants de Québec, etc.

Déjà courent les flots limpides
Jaillissants dans votre cité.
Vos remparts, vos temples splendides
S'y dressent avec majesté. (*bis.*)
Votre fleuve, près de la rive,
Bientôt, sur sa route de fer,
Verra, prompte comme l'éclair,
S'élancer la locomotive.
Habitants de Québec, etc.

Mais l'homme au manuel ouvrage
Ne doit pas borner ses efforts ;
Dieu, qui le fit à son image,
Chez lui maria l'âme au corps. (*bis.*)
Par le pain de l'intelligence
Nourrissez tous vos travailleurs,
Plus instruits ils seront meilleurs,
Le crime naît de l'ignorance.
Habitants de Québec, etc.

Puisse le pavillon de France,
Hélas ! trop rare dans ces eaux
Vous réjouir, par sa présence
Aux mâts de ses nobles vaisseaux! (*bis.*)

Puissent de la mère-patrie
Les fils avec les Canadiens
Resserrer d'antiques liens
Par le commerce et l'industrie.
Habitants de Québec, aînés du Canada,
Marchez ! (*bis*) au noble but où le ciel vous
[guida.

A. Marsais.

CHANT NATIONAL.

Dans ce banquet patriotique,
Unis sous le même drapeau,
A la fraternité civique
Dédions un refrain nouveau.
Saint Jean-Baptiste nous protège,
Il nous entend de l'immortel séjour ;
Sous sa bannière un peuple est son cortège,
Chantons ! sa fête est notre jour !

Peu fier des pompes souveraines
Qui frappent ses yeux éblouis,
Le peuple, sans parures vaines,
Ne chôme que pour son pays.
Saint Jean-Baptiste, etc.

Au bord natal, celui qui l'aime,
Il veut vivre et finir ses jours.
Il cesserait d'être lui-même
S'il ne devait l'aimer toujours.
Saint Jean-Baptiste, etc.

Quand sur lui, muette victime,
L'oppresseur impose sa main,
Il attend contre qui l'opprime
La justice du lendemain.
Saint Jean-Baptiste, etc.

De nos pères sur ce rivage,
La gloire empreint le souvenir.
Ils ont abborré l'esclavage,
Comment pourrions-nous le chérir ?
Saint Jean-Baptiste, etc.

Mais qu'importe que l'on sévisse
Contre un peuple déshérité ;
Sa voix n'est que pour la justice,
Et son bras pour la liberté.
Saint Jean-Baptiste, etc.

De ses maux perdant la mémoire,
Il doit en essuyant ses pleurs,
Unir ses souvenirs de gloire
A l'attente des jours meilleurs.
Saint Jean-Baptiste, etc.

F. M. Derome.

A SAINT JEAN-BAPTISTE.

Noble patron, dont on chôme la fête
Vois tes enfants devant toi réunis ;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis.
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien, t'adoptant pour patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage
Par eux conquis et par nous conservé.
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer tu guidas le pouvoir.
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron.
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

F. R. Angers.

LA ROSE ET SON BOUTON

Vers l'empire de Flore
Nous dirigeons nos pas,
Au moment où l'aurore
Arrose ses appas.
La déesse s'avance,
Sautant sur le gazon,
Et portant en cadence
La rose et son bouton.

Dans mon vaste domaine,
Me dit-elle en riant,
Pour la fête prochaine
Vous cherchez un présent ;
Secondant votre zèle,
Ma main vous fait un don ;
Des fleurs c'est la plus belle :
La rose et son bouton.

Tendre mère, une rose
Couronne vos vertus,
L'autre demi éclose,
Vous promet encor plus.
Qu'une amitié sans tache
Forme votre union ;
L'amour toujours attache
La rose à son bouton.

JEAN JACQUES LARTIGUE.

MA BOULE ROULANT.

Derrièr' chez nous y a-t-un étang,
En roulant ma boule ;
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant,
Ma boule roulant,
En roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
En roulant ma boule ;
Le fils du roi s'en va chassant,
Rouli, roulant, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,
En roulant ma boule ;
Avec son grand fusil d'argent,
Rouli, roulant, etc.

Avec son grand fusil d'argent,
En roulant ma boule ;
Visa le noir, tua le blanc.
Rouli, roulant, etc.

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant ma boule ;
O fils du roi, tu es méchant !
Rouli, roulant, etc.

O fils du roi, tu es méchant !
En roulant ma boule ;
D'avoir tué mon canard blanc,
Rouli, roulant, etc.

D'avoir tué mon canard blanc,
En roulant ma boule ;
Par dessous l'aile il perd son sang,
Rouli, roulant, etc.

Par dessous l'aile il perd son sang,
En roulant ma boule ;
Par les yeux lui sort des diamans,
Rouli, roulant, etc.

Par les yeux lui sort des diamans,
En roulant ma boule ;
Et par le bec l'or et l'argent,
Rouli, roulant, etc.

Et par le bec l'or et l'argent,
En roulant ma boule ;
Toutes ses plum' s'en vont au vent,
Rouli, roulant, etc.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,
En roulant ma boule ;
Trois dam' s'en vont les ramassant,
Rouli, roulant, etc.

Trois dam' s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule ;
C'est pour en faire un lit de camp,
Rouli, roulant, etc.

C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule ;
Pour y coucher tous les passants,
Rouli, roulant, etc.

LA MONTRÉALAISE.

CHANT D'UNION.

Dédié à tous les Canadiens amis du Progrès et de l'Union.

Francs Canadiens qu'on se réveille !
Debout ! il faut toujours agir.
Il faut que l'œil de tous surveille
L'œuvre que le temps fait surgir.
Pour continuer notre histoire
Il nous faut encore de la gloire.

CHŒUR.

Que de toute part
Flotte l'étendard
Qui des vieux abus doit miner le rempart
Et donner la Victoire.

De notre loi fondamentale
Faisons respecter le vouloir,
Point de restriction mentale,
De la part des gens du Pouvoir.
Que dans les pages de l'histoire
Les félons soient notés sans gloire...
Chœur.

La misère à la longue mine
A pas comptés suit l'ignorant ;
Chassons cette double vermine
Devenons un peuple savant.
La science tient dans l'histoire
La plus utile part de gloire !
Chœur.

De l'Angleterre et de l'Irlande,
Si beaucoup de nous sont venus,
Des races Brêtonne et Normande,
Ceux de France sont descendus.
Ah ! confondons dans notre histoire,
Ces noms qui sont égaux en gloire !
Chœur.

Le Canada, terre chérie
Doit pour tous, Anglais et Français,
Devenir la seule Patrie
Qui pour nos fils ait des attraits.

Travaillons pour que notre histoire
Burine cette œuvre de gloire !
Chœur.

Aux génies de l'Angleterre,
Prenons le respect pour la loi ;
De ceux de notre vieille mère,
Gardons le langage et la Foi.
Et que notre part dans l'histoire,
Soit commune et riche de gloire !...
Chœur.

Fais régner sur notre Patrie
Dieu Pnissant, père des mortels,
La paix, les Beaux Arts, l'Industrie
Et le respect pour tes Autels.
Fais qu'il n'y ait dans notre histoire,
Jamais une page sans gloire.
Chœur.

FELIX VOGELI.

LA LIBERTÉ, LA PATRIE ET L'HONNEUR.

AIR :—*Du troubadour.*

O Canadien, qu'illustra le courage
Viens à ma lyre inspirer de doux chants ;
Ton nom toujours a bravé l'esclavage,
Ton bras armé fut l'effroi des tyrans.
Ta voix mâle et sonore,
Répéterait encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Aimant la paix, fuis les yeux du sicaire
Qu'un fer en main, on lâche contre nous ;
Mais si jamais qu'un pacha téméraire
Vient à braver les lois et ton courroux,
Ta voix mâle et sonore,
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Quoi ! voudrais-tu sur le sol de tes pères,
Dans la poussière ensevelir ton front ?...
N'entends-tu pas gémir leurs cimeterres,
Et leurs os bruire aux champs de Carillon ?
Mais non ! ta voix sonore,
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Salaberry conquit par sa vaillance [champs ;
Ceux qui juraient d'ensanglanter nos
Mais Papineau sait par son éloquence
Rompre, au sénat, les projets des méchants.
Ta voix mâle et sonore
Va répéter encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Ce noble cri partout se fait entendre ;
Le peuple, enfin, veut reprendre ses droits.
Un an commence où plus d'un trône en
En s'éteignant, fera pâlir les rois. [cendre,
A cet heureux présage
Que promet un autte âge,
Peuples, chantons ces mots chers à mon
La liberté, la patrie et l'honneur ! [cœur :

LE CANADIEN.

Air : *Mon père était pot.*

Le Canadien, traître à sa foi,
Aurait-il la manie,
D'oublier les mœurs et la loi,
De sa belle patrie ?
Non ! que la gaîté
Et l'urbanité
Règnent sur nos rivages :
Que chanson d'amour,
En ce joyeux jour,
Rappellent nos usages !

Parlerais-je de ces écrits,
Qui remplissent la presse,
Et ne font qu'aigrir les esprits,
Dans ces jours d'allégresse ?
Que nos marguillers,
Ou nos tenanciers
Gouvernent les fabriques ;
Cela m'ennui' fort,
Et souvent m'endort :
La peste des rubriques !

Qu'un autre vante les attraits
Des filles d'Hibernie ;
Ou que l'anglaise, de ses traits,
Le mène à la folie ;
Pour moi le maintien,
Le doux entretien

De ma concitoyenne ;
Ses yeux, sa douceur,
Enchaînent mon cœur :
Vive la Canadienne !...

Ce sol a produit des héros ;
Il est peuplé de braves :
Il n'est sur terre aucuns drapeaux
Pour nous tenir esclaves.
Dans plus d'un endroit,
Plus de maint exploit
En est preuve brillante ;
Et de Châteauguay
Le jour signalé
Le souvenir m'enchante.

Honneur à nos législateurs !
Que de travaux utiles !...
Enfin nous voilà donc vainqueurs
De tous ces imbéciles,
Dont le fiel malin,
Et l'orgueil hautain,
Voulaient, sous leur domaine,
Et nous asservir,
Et nous abrutir :
Leur espérance est vaine.

O mon pays ! soit florissant,
Que les jours soient prospères !
Ne pli' jamais ton front naissant,
Sous les mœurs étrangères !
Sans soins, sans soucis,
Les yeux et les ris,

Feront notre partage ;
Et que nos neveux
Soient toujours joyeux,
Jusqu'à leur dernier âge.

LE BEAU SEXE CANADIEN.

AIR : *Charmants ruisseaux.*

L'air le plus pur, ces hivers sans nuages,
Nos beaux printemps, tout ne nous dit-il pas
Qu'un ciel ami, sur nos heureuses plages,
Sexe enchanteur, protège tes appas ?
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

On vois souvent une belle étrangère,
Dont l'œil demande un tendre sentiment ;
Mais ton regard, séduisante bergère,
L'offre et l'assure à ton heureux amant.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

L'on trouve en toi la gaîté des françaises,
Et la constance, et l'art de captiver ;
Aimable belle, à tous quoique tu plaises,
Il n'en est qu'un que tu veuilles charmer.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

Jeunes beautés, une nouvelle année
Veut bien encor sourire à vos désirs ;
Ah ! profitons de sa courte durée,
Sachons goûter les rapides plaisirs.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

BAPTISTE.

LE POMMIER DOUX.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR : *Connu.*

Par derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole !
Par derrièr' chez mon père,
Il y a un pommier doux ;
Il y a un pommier doux
Tout doux,
Il y a un pommier doux.

La feuille en est verte,
Vole, mon cœur, vole !
La feuille en est verte,
Et le fruit en est doux ;
Et le fruit en est doux,
Tout doux,
Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince,
Vole, mon cœur, vole !
Trois filles d'un prince
S'sont endormi dessous ;
S'sont endormi dessous,
Tout doux,
S'sont endormi dessous.

La plus jeun' se réveille,
Vole, mon cœur, vole,
La plus jeun' se réveille :
Ma sœur, voilà le jour ;
Ma sœur, voilà le jour,
Tout doux,
Ma sœur, voilà le jour.

Ce n'est qu'une étoile,
Vole, mon cœur, vole !
Ce n'est qu'une étoile,
Qu'éclaire nos amours ;
Qu'éclaire nos amours,
Tout doux,
Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,
Vole, mon cœur, vole !
Nos amants sont en guerre,
Qui combattent pour nous ;
Qui combattent pour nous,
Tout doux,
Qui combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,
Vole, mon cœur, vole !
S'ils gagnent la bataille,
Ils auront nos amours ;
Ils auront nos amours,
Tout doux,
Ils auront nos amours.

Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Vole, mon cœur, vole ;
Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Ils les auront toujours !
Ils les auront toujours,
Tout doux,
Ils les auront toujours.

LE ROSIER DE MAI,

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR : *Connu.*

Par derrièr' chez ma tante
Il y a un bois joli ;
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.
Gai, lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai !

Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit ;
Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari.
Gai, lon la, etc.

Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari ;
Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli.
Gai, lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli ;
Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici.
Gai, lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici ;
Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Gai, lon la, etc.

Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici ?
Gai, lon la, etc.

Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici ?
—Je donnerais Québec,
Sorel et Saint Denis :
Gai, lon la, etc.

Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis,
Et la belle fontaine
De mon jardin joli :
Gai, lon la, etc.

LA BELLE FRANÇOISE.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR : *Connu.*

C'est la belle Françoise,
Allons gai,
C'est la belle Françoise,
Qui veut se marier,
Ma luron lurette,
Qui veut se marier,
Ma luron luré.

Son amant va la voir,
Allons gai,
Son amant va la voir,
Le soir après souper,
Ma luron lurette,
Le soir après souper,
Ma luron luré.

Il la trouva seulette,
Allons gai,
Il la trouva seulette,
Sur son lit, à pleurer,
Ma luron lurette,
Sur son lit, à pleurer,
Ma luron luré.

Oh ! qu'avez-vous, la belle,
Allons gai,
Oh ! qu'avez-vous, la belle ?
Qu'avez-vous à pleurer,
Ma luron lurette,
Qu'avez-vous à pleurer ?
Ma luron luré.

—On m'a dit hier soir,
Allons gai,
On m'a dit hier soir,
Qu'à la guerr' vous alliez,
Ma luron lurette,
Qu'à la guerr' vous alliez,
Ma luron luré.

—Ceux qui vous l'ont dit, belle,
Allons gai,
Ceux qui vous l'ont dit, belle,
Ont dit la vérité,
Ma luron lurette,
Ont dit la vérité,
Ma luron luré.

—Viens-t'en me reconduire,
Allons gai,
Viens-t'en me reconduire,
Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron lurette,
Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron luré.

Adieu, belle Françoise,
Allons gai,
Adieu, belle Françoise,
Moi, je te marierai,
Ma luron lurette,
Moi, je te marierai,
Ma luron luré.

Au retour de la guerre,
Allons gai,
Au retour de la guerre,
Si j'y suis respecté,
Ma luron lurette,
Si j'y suis respecté,
Ma luron luré.

LE CARILLON DE LA NOUVELLE FRANCE.

UN FRANÇAIS.

Messieurs, quand nous avons appris
Vos pompeuses approches,
Il est vrai, nous n'avons pas pris
De flambeaux, ni de torches ;
Mais pour bien mieux vous honorer,
D'abord nons avons fait sonner
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

On dit que le cérémonial,
Vous parut incommode :
C'est Vaudreuil notre général,
Qui l'a mis à la mode ;
Car dès qu'on voit de vos soldats,
Il veut qu'on sonne à tour de bras
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous vous plaignez que tous nos airs,
Vous écorchent l'oreille.
Cependant ces brillants concerts,
S'accordent à merveille ;
Montcalm en marque les accents,
Et ses troupes les contre temps
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous espériez dans notre fort,
Manger une salade ;
Nous vous avons servi d'abord
Une fine poivarde.
Vous la trouviez d'un si haut goût,
Que vous n'entendiez plus les coups
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez bien senti les sons
Différents de nos cloches,
Pour en distinguer tous les tons,
Vous étiez un peu proches.
Il ne fallait point avancer,
Quand vous avez vu commencer
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous n'avez pas vu le plus beau
De nos cérémonies,
Si les troupes qu'avait Rigaud
Se fussent réunies,
Vous eussiez vu le Canadien
Sauter et joindre le tocsin
Au carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez dans ce jour perdu
Vos chapeaux et vos tuques,
Si les indiens eussent paru
Vous perdiez vos perruques,
Vous eussiez crié, mais en vain;
L'on n'eut point arrêté le train
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

UN ANGLAIS.

Merci, messieurs, de vos honneurs
Laissons les railleries,
Le diable emporte les sonneurs
Avec les sonneries.
Quand tout le monde est déconfi,
L'on a pas tort de crier : fi !
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle France.

DANS LES PRISONS DE NANTES.

Dans les prisons de Nantes (*bis*).
Il y a-t-un prisonnier,
Gai, faluron, falurette !
Il y a-t-un prisonnier,
Gai, faluron, dondé !

Personne ne vas l'voir (*bis*).
Que la fill' du geolier,
Gai, faluron, falurette !
Que la fill' du geolier,
Gai, faluron, dondé !

Elle lui porte à boire, (*bis*).
A boire et à manger,
Gai, faluron, falurette !
A boire et a manger,
Gai, faluron, dondé !

Un jour, il lui demande : (*bis.*)
—" Bell', que dit-on de moi,
" Gai, faluron, falurette !
" Bell', que dit-on de moi?
" Gai, faluron, dondé !

—" Le bruit court dans la ville (*bis.*)
" Que demain vous mourrez,
" Gai, faluron, falurette !
" Que demain vous mourrez,
" Gai, faluron, dondé !

—" Oh ! si demain je meurs, (*bis.*)
" Lâchez-moi donc les pieds,
" Gai, faluron, falurette !
" Lâchez-moi donc les pieds,
" Gai, faluron, dondé ! "

La fille encor jeunette (*bis.*)
Les pieds lui a lâché,
Gai, faluron, falurette !
Les pieds lui a lâché,
Gai, faluron, dondé !

Le galant fort alerte (*bis.*)
Vers la mer a filé,
Gai, faluron, falurette !
Vers la mer a filé,
Gai, faluron, dondé !

De la première plonge (*bis.*)
La mer a traversé,
Gai, faluron, falurette !
La mer a traversé,
Gai, faluron, dondé !

Quand il fut sur la côte, (*bis.*)
Il se prit à chanter,
Gai, faluron, falurette !
Il se prit à chanter,
Gai, faluron, dondé !

" Que Dieu béniss' les filles ! (*bis.*)
" Surtout cell' du geolier !
" Gai, faluron, falurette !
" Surtout cell' du geolier !
" Gai, faluron, dondé !

" Si je retourne à Nantes, (*bis.*)
" Oui, je me marierai,
" Gai, faluron, falurette !
" Oui, je me marierai,
" Gai, faluron, dondé !

" Je prendrai pour ma femme (*bis.*)
" La fille du geolier,
" Gai, faluron, falurette !
" La fille du geolier,
" Gai, faluron, dondé !"

NICOLET.

O Nicolet qu'embellit la nature,
Qu'avec transport toujours je te revois !
Sous les frimas comme sous la verdure,
Tu plais autant que la première fois.

L'air tempéré, l'horizon sans nuage,
Pour t'embellir, tout s'unit à la fois :
Le front paré d'un éternel feuillage,
Ne peux-tu pas plaire comme autrefois ?

Je le revois ce modeste hermitage,
Où m'enivra le plaisir autrefois ;
Quand protégeant tous les jours le jeune âge,
Je fus heureux pour la première fois.

Mais quel revers loin de cette retraite
A dispersé les amis de mon choix ?
En vain mon cœur y recherche et regrette
Ce que j'aimai pour la première fois.

P. LAVIOLETTE.

L'AN 1834.

Encore un an de passé sur le monde ;
La liberté fit crouler un tyran.
Si je vois bien dans la sphère profonde,
L'astre des rois s'éclipse à son couchant.
Peuples, pour nous, c'est un heureux présage,
Quand le loup dort, les bergers sont en paix,
Chantons, le jour de l'esclavage
Va disparaître pour jamais.

La liberté, fuyant de ses domaines,
Errait en pleurs dans l'ombre des forêts :
Elle entendait au loin le bruit des chaînes,
Et la torture armer ses chevalets.
Mais de ces temps de pleurs et de misères,
Le règne, enfin, pour le peuple est passé.
Chantons au bruit confus des verres,
Car notre règne est commencé.

Les rois voulaient à la jeune Amérique
Faire aussi don et du sceptre et des fers ;
Mais le lion broyant leur rouille antique,
De leurs débris parsemait les déserts.
Ces hochets d'or sont bon pour des esclaves,
Se disait-il dans sa juste fureur.
Chantons ! et que la voix des braves
Répète ce refrain en chœur.

O Canada ! ton ciel est plein d'orages !
Mais ne crains point l'approche des tyrans ;
L'aquilon seul dans son char de nuages
Renverserait leurs pavois chancelants.

Seul l'homme libre admire nos tempêtes,
Et sait braver en tout temps leur courroux,
Chantons ! car jamais dans nos fêtes
L'alguazil entrera chez nous.

F. X. GARNEAU.

NAPOLEON.

Il dort ! ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir !
Il dort ! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort !

Il dort, hélas ! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort, et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français.
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait-être terrible encor...
Mais le héros que je rappelle,
Il dort ! il dort !

Il dort et sa tête repose
Sur des lauriers dûs au vainqueur.
Il dort et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort !

N. AUBIN.

LA MARGUERITE.

AIR :—*Humble cabane de mon père.*

Oh ! conservez la marguerite,
Humble fleur, symbole d'amour ;
En l'effeuillant, pauvre petite,
Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

Pitié donc, oh ! pitié pour celle
Qui vient dans l'arrière saison.
Retenez votre main cruelle,
A vous appelez la raison.

Le doute glace la pensée,
Ne doutez donc plus, c'est mourir.
L'âme que l'amour a blessée
D'espérance doit se nourrir.

Pourquoi dépouiller sa corolle
De fleurons qui l'ornent si bien ?
En perdant sa blanche auréole
Marguerite ne dit plus rien.

LA CROIX DE MA MÈRE.

AIR :—*Un jour pur, etc.*

Celle qui m'a donné la vie
Est dans les champs des noirs cyprès,
Sous la froide pierre endormie,
Pour ne se réveiller jamais.

Dans ce lieu sombre et solitaire,
Tous les jours je verse des pleurs ;
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pèlerinage,
Je crois entendre autour de moi
Sa voix, à travers un nuage,
Qui me dit : " Je veille sur toi ! "
Et comme un baume salutaire,
Ces mots apaisant mes douleurs,
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Sur la terre, pauvre orpheline,
Je ne savais plus que pleurer ;
Mais vers la croix je m'achemine,
Et sa voix me dit d'espérer,
Je m'agenouille, et sur la pierre
Où seront un jour nos deux cœurs !
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

SOUVENIR.

AIR :—*Pourquoi me fuir.*

Le bal était fini, les danses terminées ;
L'orchestre avait cessé son délirant accord ;
Mon pied distrait foulait bien des roses fanées ;
Le bal était fini... moi je rêvais encor !

Je l'avais entrevue... oh ! qu'elle était char-
[mante !
Qu'elle était gracieuse avec ses cheveux d'or !
J'avais vu tout un ciel dans sa prunelle ar-
[dente...
Mais elle était partie... et je rêvais encor !

Je ne l'ai plus revue... et mon âme inquiète
A voulu vainement chercher d'autres amours,
Car depuis ce soir-là, pour le pauvre poëte,
Bien des jours sont passés et j'y rêve tou-
[jours !

L. H. Fréchette.

CHANT DE LA HURONNE.

Musique de M. Ernest Gagnon.

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

Le guerrier blanc regagne sa chaumine ;
Le vent du soir agite le roseau,
Et mon canot, sur la vague argentine,
Bondit léger comme l'oiseau.

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

De la forêt la brise au frais murmure,
Fait soupirer le feuillage mouvant ;
L'écho se tait et de ma chevelure
L'ébène flotte au gré du vent !

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

J'entends les pas de la biche timide...
Silence !... vite ! un arc et mon carquois !
Volez ! volez ! ô ma flèche rapide !
Abattez la reine des bois !

Glisse, mon canot, glisse
Sur le fleuve d'azur !
Qu'un Manitou propice
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

L. H. FRÉCHETTE.

CHANT DES CHASSEURS

DE SAINT-LOUIS.

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

En avant ! narguons la mitraille
Et la morgue de l'étranger !
Voici l'heure de la bataille :
C'est le moment de nous venger !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon de nos alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

En avant ! que l'ennemi tremble
Devant nos légers escadrons !
Combattons et luttons ensemble !
Ensemble nous triompherons !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

Mais si la victoire rebelle
Trompait ses fidèles amis...
Est-il fin plus noble et plus belle
Que de mourir pour son pays !

L'aube luit sur nos armes !
Le drapeau flotte au vent !
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
En avant !

L. H. Fréchette.

LES CANOTIERS.

MUSIQUE DE M. C. LAVIGUEUR.

Soulève tes rames
Mon gai matelot,
Et fait sur les lames,
Bondir ton canot !
Vois, là ton amante,
Qui te suit des yeux...
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

Sur la vague molle,
Effleurant le flot,
Quand ton canot vole,
Hardi matelot,
En cadence chante
Tes refrains si vieux !
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

Sur le flot qui passe,
Passe, canotier !
Voler dans l'espace,
Quel joli métier !
Pourtant la tourmente
Parfois gronde aux cieux !...
—L'onde était charmante,
Les rameurs joyeux !

L. H. FRÉCHETTE.

LE RETOUR.

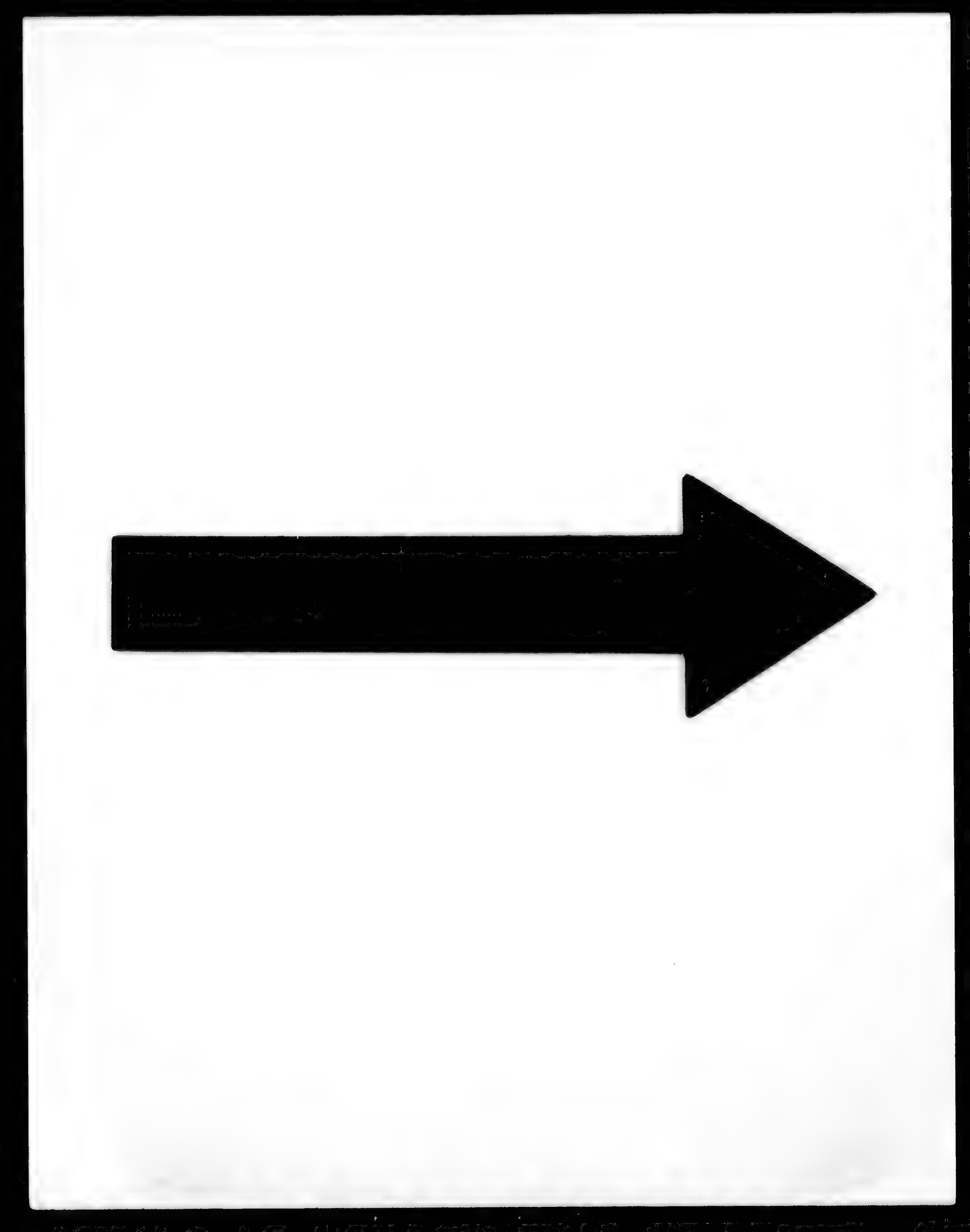
MUSIQUE DE M. ALFRED PARÉ.

Fleuve dont la vague sonore
A bercé mes jeunes amours,
Ton flot conserve-t-il encore
Le souvenir de mes beaux jours?
Tu me revois sur cette grève,
Après bien des ans révolus,
Revenant chercher dans un rêve,
L'ombre d'un bonheur qui n'est plus !

Brise fidèle,
De mon fleuve adoré,
Parle-moi d'elle...
J'ai tant pleuré !

Combien de fois, au bord de l'onde,
Rêveuse, je la vis s'asseoir,
Laissant sa chevelure blonde
Frémir sous le souffle du soir !
Combien de fois ta vague errante
Nous balança-t-elle tous deux,
Lorsque sous ta brise odorante,
Notre esquif fendait tes flots bleus !

Brise fidèle,
De mon fleuve adoré,
Parle-moi d'elle...
J'ai tant pleuré !



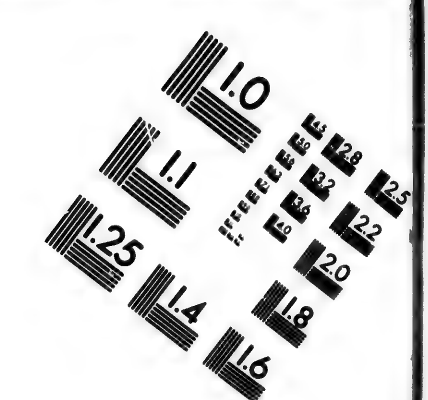
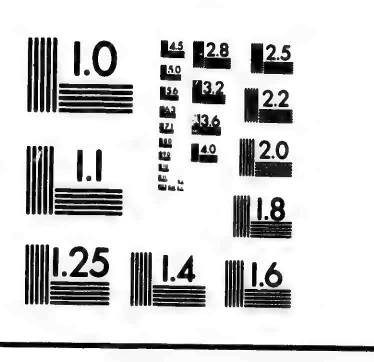


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Et quand le triste bruit des armes
Vint m'arracher à mon bonheur,
Tu reçus ses premières larmes
Et son premier chant de douleur !...
O fleuve ! sur ton beau rivage,
Elle vint pleurer si souvent ;
N'as-tu pas gardé son image
Au fond de ton miroir mouvant ?

Brise fidèle,
Témoin de mes amours,
Parle-moi d'elle...
D'elle toujours !...

L. H. Fréchette.

CHANSON PATRIOTIQUE DES CANADIENS AUX ETATS-UNIS.

Air :—*Sous le soleil brûlant de l'Algérie.*

Beau Canada, c'est aujourd'hui ta fête,
Autour de nous tout nous parle de toi ;
Ton vieux drapeau flotte sur notre tête,
Et notre cœur te garde encore sa foi.
Loin du berceau, race patriotique,
D'un legs sacré les fidèles gardiens,
Tout en animant la noble République,
Nous sommes fiers d'être nés Canadiens !

Refrain.

Chantons, chantons, chantons avec fierté,
En chœur magnanime,
Ce refrain sublime,
Chantons, chantons : Patrie et liberté ! (*bis.*)

Quand la patrie aveugle et résignée
Courbait son front sous le pied des pervers.
Tous relevant une tête indignée,
Nous avons dit : L'exil et non les fers !
Et maintenant loin d'un pouvoir inique,
D'un autre sol devenus citoyens,
Tout en servant la grande République,
Nous sommes fiers de rester Canadiens !
Chantons, etc.

Dans l'avenir plaçant notre espérance,
Les yeux au ciel, pauvre peuple exilé,
Nous attendons le jour de délivrance,
En contemplant l'étendard étoilé.
Et s'il fallait, dans un moment critique,
De ce drapeau devenir les soutiens,
En défendant la sainte République,
Nous serions fiers de mourir Canadiens !
Chantons, etc.

L. H. Fréchette.

LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ.

Air :—*A faire.*

Un jour on m'avait dit : Ne crois rien sur la
[terre
Le sceptique est le sage, et le hasard est roi ;
La raison, devant lui, doit plier et se taire ;
Douter, douter de tout, c'est la suprême loi !
Et moi, je me suis dit : le sceptique est infâme
Et mon esprit n'a pas douté :
Car moi, dans le cœur d'une femme,
J'ai su trouver la *Vérité !*

Je désirais l'honneur, la gloire et la fortune !
Le faste des heureux avait séduit mon cœur !
Et mes illusions, se brisant une à une,
Me jetèrent au front un sarcasme moqueur !
Je détestais la vie.. et pourtant, pour mon âme
Le ciel n'a jamais été noir ;
Car, moi, dans le cœur d'une femme,
J'ai su retrouver de l'*Espoir !*

Plus tard, quand j'entrevis les horreurs de la
[vie
Je m'arrêtai pensif, et je tremblai d'effroi...
Mais bientôt, au contact des haines, de l'en-
[vie,
Je devins égoïste, et mon cœur avait froid.
Pourtant, je n'ai jamais perdu la sainte
[flamme
Que l'Eternel y mit un jour ;
Car, au fond du cœur d'une femme,
Mon âme a su trouver l'*Amour !*

Ange envoyé du ciel pour calmer la souffrance,
La femme c'est la *Foi* qui charme nos dou-
[leurs !
La femme, c'est l'*Espoir* qui soutient l'exis-
[tence !
La femme, c'est l'*Amour* qui dore nos mal-
[heurs !
Souvent un cœur blasé qu'un suicide réclame,
Quand il voit tout s'éteindre en soi,
Trouve dans le cœur d'une femme,
L'*Amour*, l'*Espérance* et la *Foi !*

L. H. Fréchette.

LE VÉRITABLE AMOUR.

ROMANCE.

AIR :—*Connu.*

Tu demandes, Marie,
Si l'amour est menteur :
Si deux fois dans la vie,
On peut donner son cœur ?...
Non, non, mon ange, non, non, mon ange,
Jamais le cœur ne change,
L'amour d'un jour, l'amour d'un jour,
Ce n'est pas de l'amour.

Celle qui sur la terre,
Seule a pu nous charmer,
On l'aima la première,
On doit toujours l'aimer.
Crois-moi, mon ange, etc.

Mais l'amour pur rayonne ;
Le temps le rajeunit,
Le malheur le couronne,
Et le ciel le bénit !...
Oh ! non, mon ange, etc.

Lorsque vient la mort même,
Le cœur va, sans regret,
Attendre ce qu'il aime !...
Revoir ce qu'il pleurait !...
Oui, dans le Ciel, dans le Ciel même !
Toujours, toujours, on s'aime !
Comme le Ciel, comme le Ciel,
L'amour est éternel !

EUG. L'ECUYER.

LA HURONNE.

MUSIQUE DE C. LAVIGUEUR.

Brune et gentille est la Huronne,
Qnand au village on peut la voir,
Perles au col, mante mignonne,
Et le cœur dans un grand œil noir.
Sa veine a du sang de ses pères,
Les maîtres des bois autrefois :
Vive les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois } *bis.*

Regardez-la dans l'onde pure
Mirer son front brun et poli,
Et la fleur qu'à sa chevelure
Suspendit un amant chéri,
Son œil tout chargé de lumières
Dicte alors de suaves lois :
Vive les Huronnes, etc.

De sa tribu presqu'effacée,
Sous le beau ciel qu'elle aimait tant,
Elle redit l'heure passée,
Auprès d'un sépulcre béant :
Sans cesse aux antiques poussières
Elle donne son cœur, sa foi :
Vive les Huronnes, etc.

P. G. HUOT.

CHANSON.

Air :—*Un jour pur éclairait mon ame.*

Je ne cherche que ta gloire
Et ton bonheur, ô mon pays ;
Que les palmes de la victoire
Couronnent les fronts de tes fils !
Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,
Mais connaissez-vous mon amour ?
Ah ! j'aime, tu le sais, mon âme, } *bis.*
Le sol où j'ai reçu le jour.

Qu'un autre chante sa folie
Et les attraits de son Iris,
Moi je chanterai ma patrie,
Elle seule aura mes sourires ;
Je veux lui conserver ma flamme
Et lui faire à jamais la cour.
Car j'aime, etc.

Pour elle, autrefois, dans les plaines
Nos aïeux ont versé leur sang.
Ils ont su repousser les chaînes ;
Moi, je veux soutenir leur rang.
Et si mon pays me réclame,
Je saurais périr à mon tour.
Car j'aime, etc.

A. G. Lajoie.

LE BEAU DUNOIS.

AIR :—*L'hyménée nous rassemble.*

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits.
Faites, reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
Que j'aime la plus belle, } *bis.*
Et sois le plus vaillant.

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur.
Aux nobles vœux fidèles,
Il dit en combattant :
" Amour à la plus belle, } *bis.*
" Honneur au plus vaillant.

" Je te dois la victoire,
" Dunois dit son seigneur ;
" Puisque tu fais ma gloire,
" Je ferai ton bonheur.
" De ma fille Isabelle
" Sois l'époux à l'instant :
" Car elle est la plus belle, } *bis.*
" Et toi le plus vaillant."

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui doit les rendre heureux.

Chacun dans la chapelle
Disait, en le voyant :
“ Amour à la plus belle !
“ Honneur au plus vaillant!” } *bis.*

LE NID DE FAUVETTE.

AIR :—*Connu.*

Je la tiens ce nid de fauvette ;
Ils sont deux, trois, quatre petits !
Depuis si longtemps je vous guette :
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles ;
Débattez-vous, oh ! c'est en vain :
Vous n'avez pas encore vos ailes,
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux !
Oui, je le vois : oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine
Moi, qui, l'èté dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méehant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non, que rien ne vous sépare
Non, les voici : je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous :
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

PETITE FLEUR DES BOIS.

ROMANCE DE F. MASINI.

Petite fleur des bois,
Toujours, toujours cachée,
Longtemps je t'ai cherchée
Dans les prés, dans les bois,
Pour te dire une fois
Ce mot, ce mot suprême :
Oh ! je t'aime, je t'aime,
Petite fleur des bois. (*bis.*)

Ta naïve beauté,
N'offre rien de frivole,
De ta blanche corolle,
Tombe la volupté.

Aussi chaste et divine,
Où ma lèvre s'incline,
Sans trouver ces douleurs.
Petite fleur, etc.

Tout forme nos liens ;
Dans un rayon de flamme
Je te verse mon âme,
Tes plaisirs sont les miens.
J'aime l'oiseau qui chante
L'aube rafraîchissante,
La mouche aux ailes d'or
Reprenant son essor.
Petite fleur, etc.

Celle qui sait charmer
Porte un nom qu'on adore ;
Le tien, elle l'honore,
Comment ne pas l'aimer ?
Te chercher dans l'absence,
T'apporter ma souffrance,
Te dire : Sois à moi,
Et m'enivrer de toi.
Petite fleur, etc.

LA FONTAINE EST PROFONDE.

J'm'en vais à la fontaine,
O gai, vive le roi.
J'm'en vais à la fontaine,
O gai, vive le roi,

Pour pêcher du poisson,
Vive le roi, la reine,
Pour pêcher du poisson,
Vive Napoléon.

La fontaine est profonde ; } *bis.*
O gai, vive le roi. }
Je m'suis coulé au fond,
Vive le roi, la reine,
Je m'suis coulé au fond,
Vive Napoléon.

Que donneriez-vous, belle, } *bis.*
O gai, vive le roi, }
Qui vous tir'rait du fond,
Vive le roi, la reine,
Qui vous tir'rait du fond,
Vive Napoléon ?

Tirez, tirez, dit-elle, } *bis.*
O gai, vive le roi, }
Après ça nous verrons,
Vive le roi, la reine,
Après ça nous verrons,
Vive Napoléon.

Quand la bell' fut tirée, } *bis.*
O gai, vive le roi, }
S'en fut à sa maison,
Vive le roi, la reine,
S'en fut à sa maison ;
Vive Napoléon.

S'asseoit sur sa fenêtre, } *bis.*
O gai, vive le roi, }
Compose une chanson ;
Vive le roi, la reine,
Compose une chanson ;
Vive Napoléon.

Ce n'est pas ça, la belle, } *bis.*
O gai, vive le roi, }
Que nous vous demandons ;
Vive le roi, la reine,
Que nous vous demandons ;
Vive Napoléon.

Votr' petit cœur en gage, } *bis.*
O gai, vive le roi, }
Savoir si nous l'aurons ;
Vive le roi, la reine,
Savoir si nous l'aurons ;
Vive Napoléon.

Mon petit cœur en gage, } *bis.*
O gai, vive le roi, }
N'est pas pour un baron ;
Vive le roi, la reine,
N'est pas pour un baron ;
Vive Napoléon.

Ma mère l'a promis, } *bis.*
O gai, vive le roi, }
A un joli garçon ;
Vive le roi, la reine,
A un joli garçon ;
Vive Napoléon.

PAUVRES AMOUREUX !

CHANSONNETTE.

N'allez pas quand vient le soir,
N'allez pas quand il fait noir,
Confiants dans la nuit sombre,
Sous les myrtes vous asseoir ;
Dans les bois mystérieux,
N'allez pas rêver à deux ;
Rien n'est traître comme l'ombre
Pour les amoureux !
N'allez pas, n'allez pas, etc.

Les oiseaux sont aux aguets
Pour surprendre vos secrets :
Ils se cachent sous la branche,
Et préparent leurs caquets ;
Puis le vent soufflant par là,
En tous lieux les sèmera,
Si bien qu'au plus tard dimanche
Tout le monde en jasera.
N'allez pas, n'allez pas, etc.

N'allez pas non plus quand luit
L'astre pâle de la nuit,
N'allez pas sur la lagune
Vous bercer loin du bruit :
Pour causer si l'on est mieux,
Prenez garde, dans les cieux
Ne voyez-vous pas la lune
Ouvrant ses grands yeux ?
N'allez pas, n'allez pas, etc.

A l'étoile elle dira :
Voyez donc qui vogue là ;
Et l'étoile, filant vite,
Près des flots s'informera.
Dieu sait quels propos jaloux
Tiendront les flots en courroux !
Et demain, race maudite !
Les pêcheurs riront de vous.
N'allez pas, n'allez pas, etc.

N'allez pas ainsi jetant
Vos plus chers secrets au vent !
Voulez-vous que je vous dise
Le moyen le plus prudent ?
Au logis restez tous deux,
Attendant le jour heureux
Où vous bénira l'Eglise,
Pauvres amoureux !
N'allez pas, n'allez pas, etc.

OH ! QUI ME PASSERA LE BOIS !

CHANSON POPULAIRE.

Air connu.

" Oh ! qui me passera le bois,
" Moi qui suis si petite ?
" Ce sera monsieur que voilà ;
" Oh ! qu'il a bonne mine !... là.

Somm's-nous au milieu du bois ?
Somm's-nous à la rive ?

" Ce sera monsieur que voilà ?
" Oh ! qu'il a bonne mine !
" Quand nous fûm's au milieu du bois
" La bell' se mit à rire... là.
Somm's-nous, etc.

" Quand nous fûm's au milieu du bois
" La bell' se mit à rire.
"—Oh ! qu'avez-vous, bell', qu'avez-vous
" Qu'avez-vous à tant rire... là.
Somm's-nous, etc.

" Oh ! qu'avez-vous, bell', qu'avez-vous ?
Qu'avez-vous à tant rire ?
"—Je ris de toi, je ris de moi,
" De nos foll's entreprises... là.
Somm's-nous, etc.

" Je ris de toi, je ris de moi,
" De nos foll's entreprises,
" Et de m'avoir passé le bois
" Sans petit mot me dire... là.
Somm's-nous, etc.

" Et de m'avoir passé le bois,
" Sans petit mot me dire.
"—Oh ! revenez, bell', revenez !
" Je vous donnerai cent livres... là.
Somm's-nous, etc.

" Oh ! revenez ! bell', revenez !
" Je vous donn'rai cent livres !
"—Ni pour un cent, ni pour deux cents,
" Ni pour trois, ni pour mille... là.
Somm's-nous, etc.

" Ni pour un cent, ni pour deux cents,
" Ni pour trois, ni pour mille ;
" Il fallait plumer la perdrix
" Tandis qu'elle était prise... là.

" Nous avons passé le bois :
" Nous somm's à la rive ! "

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

Air connu.

—La mer m'attend, je veux partir demain ;
Sœur, laisse-moi, j'ai vingt ans, je suis homme ;
Je suis Breton, et je suis gentilhomme,
Sur l'Océan je ferai mon chemin.
—Mais si tu pars, mon frère,
Que ferai-je sur terre ?
Toute ma vie à moi,
Tu sais bien que c'est toi !...
Oh ! ne vas pas loin de notre berceau ;
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;
On vit heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau !

—Sur un beau brick qui portera ton nom,
Je reviendrai, dans un an, capitaine :
J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton.
—Mais n'as-tu pas, dit-elle,
Notre pauvre tourelle ?
Pour trésors, le bonheur,
Pour t'aimer, tout mon cœur ?
Oh ! ne vas pas, etc.

Mais il partit, quand la foudre grondait ;
Dix ans passés, de lui point de nouvelle !
Près du foyer, sa compagne fidèle
Toujours pleurait et toujours attendait.
Un jour, à la tourelle,
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri...
—C'est lui ! mon Dieu ! c'est lui !
—Oui, sœur, c'est moi ! je reviens au berceau ;
J'ai tant souffert loin de toi, ma compagne !
Mais je l'oublie en voyant ma montagne ;
O ma chère Bretagne,
Que ton soleil est beau !

LA SAVOYARDE.

Air connu.

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin, hélas !
Et moi, ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas !
L'enfant que le ciel vous envoie,
Vous le gardez, gens de Paris ;
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays,
En lui disant : Adieu !
A la grâce 6e Dieu !
Adieu ! à la grâce de Dieu !

Ici commence ton voyage :
Si tu n'allais pas revenir !
Ta pauvre mère est sans courage,
Pour te quitter, pour te bénir.
Travaille bien, fais ta prière :
La prière donne du cœur ;
Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur.
Va, mon enfant, adieu ! etc.

Il s'en va donc par la vallée,
Gagner son pain sous d'autres cieux.
Longtemps, longtemps et désolée,
Sa mère le suivit des yeux ;
Mais lorsque sa douleur amère
N'eut plus son cher fils pour témoin,
Elle pleura, la pauvre mère,
L'enfant, qui lui disait de loin :
Ma bonne mère, adieu ! etc.

LES FEUILLES MORTES.

Mes jours sont condamnés ! je vais quitter la [terre !
Il faut vous dire adieu, sans espoir de retour !
Vous qui pleurez, hélas ! bel ange tutélaire,
Laissez tomber sur moi vos doux regards [d'amour !
Du céleste séjour entr'ouvrez-moi les portes
Et, du Maître éternel pour adoucir la loi,
Quand vous verrez tomber, tomber les [feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu [pour moi. } *bis.*

Oui, le premier printemps va fleurir sur ma
[tombe ;
Oui, ce jour qui m'éclaire est mon dernier
[soleil,
Et des arbres jaunis chaque feuille qui tombe
Me montre du trépas le lugubre appareil !
Oui, des oiseaux du ciel les légères cohortes
Chanteront dans les airs, sans me causer
[d'émoi !
Quand vous verrez tomber, tomber les
[feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu
pour moi ! } *bis.*

Sans vous, sans votre amour je quitterai la
[vie,
Sans y rien regretter, rien qu'un séjour de
[deuil
Aux chagrins, aux revers ma jeunesse asservie
Voit la mort comme un phare et non comme
[un écueil !
Mais j'ai, par vos doux soins, des douleurs
[les plus fortes
Bravé les traits cruels sans trouble et sans
[émoi.
Quand vous verrez tomber, tomber les
[feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu
[pour moi. } *bis.*

LES GIRONDINS.

Par la voix du canon d'alarme,
La France appelle ses enfants !
Allons, dit le soldat : Aux armes !
C'est ma mère, je la défends.
Mourir pour la patrie ! (*bis.*)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'en-
[vie. (*bis.*)

Nous, amis, qui, loin des batailles,
Succombons dans l'obscurité,
Vouons, du moins, nos funérailles
A la France ! à la liberté !
Mourir, etc.

Frères, pour une cause sainte
Quand chacun de nous est martyr
Ne proférons pas une plainte,
La France un jour doit nous bénir.
Mourir, etc.

Du créateur de la nature,
Bénissons encor la bonté ;
Nous plaindre serait une injure :
Nous mourons pour la liberté.
Mourir, etc.

MA NORMANDIE.

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil devient plus doux,

Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque règne doit finir,
Un âge où l'âme refroidie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse ralentie
Aura cessé ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Venise avec ses gondoliers.
J'ai vu les monts de l'Helvétie,
Et ses chalets et ses glaciers ;
En saluant chaque patrie
Je me disais : aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.

Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Vive le son !
Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas :
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle :
Vive le son, etc.

Point de froideur, point de hauteur :
L'aménité fait le bonheur ;
Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaîté.
Mangeons à la gamelle :
Vive le son, etc.

Vous qui bâillez, dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos ;
Quand on travaille, on est dispos.
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle ?
Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains ?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourant de faim, proscrits, bernés,
Vont envier l'état
Du plus brave soldat
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons,
A Capoue ont fait les capons ;
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un ;
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français ;
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis.

Vive la république !
Vive le son !
Vive le son !
Vive la république !
Vive le son,
Du canon !

JE GARDE MA FOI.

AIR :—*Ah ! que l'amour, etc.*

Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?
Effort cruel qu'on exige de moi !
Si tu le veux, le repos, l'espérance,
Je perdrai tout, mais je garde ma foi.

Je t'oublierai, quand on verra l'abeille
Fuir le travail et goûter le loisir ;
Je t'oublierai, quand la rose vermeille,
Refusera le baiser du zéphir.

Je t'oublierai, quand la biche timide
Viendra s'offrir au chien qui la poursuit ;
Je t'oublierai, quand le torrent rapide
Remontera vers la source qu'il fuit.

Ah ! laisse-moi le plaisir de mes larmes ;
Est-il un bien qui vaille ma douleur ?
J'aime ma peine, elle a pour moi des charmes,
Puisque c'est toi qui fais couler mes pleurs.

LA BRIGANTINE.

Air :—*O ma Georgette, etc.*

La brigantine,
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Provence, adieu ! } *bis*

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Ma mère, adieu !

Ma sœur se lève,
Et dit : Déjà,
J'ai fait un rêve,
Il reviendra.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Ma sœur, adieu !

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore,
En m'appelant.

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Isaure, adieu !

Brise ennemie
Pourquoi souffler
Quand mon amie
Veut me parler ?
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Bonheur, adieu !

LE PETIT MOUSSE NOIR.

AIR :—*Mon enfant, tu voudrais comprendre.*

Sur le grand mât d'une corvette,
Un petit mousse noir chantait,
Disant d'une voix inquiète,
Ces mots, que la brise emportait :
Ah ! qui me rendra le sourire
De ma mère m'ouvrant ses bras ?
Filez, filez, ô mon navire ;
Car le bonheur m'attend là-bas.

Quand je partis, ma bonne mère
Me dit : " Tu vas sous d'autres cieux,
De nos savanes la chaumière
Va disparaître de tes yeux ;

Pauvre enfant ! si tu savais lire,
Je t'écrirais souvent, hélas !"
Filez, filez, ô mon navire,
Car le bonheur m'attend là-bas.

On te dira dans le voyage
Que pour l'esclave est le mépris ;
On te dira que ton visage
Est aussi sombre que les nuits ;
Sans écouter, laisse-les dire ;
Ton âme est blanche, eux n'en ont pas.
Filez, filez, ô mon navire,
Car le bonheur m'attend là-bas.

Ainsi chantait sur la misaine,
Le petit mousse de tribord,
Quand tout à coup le capitaine
Lui dit, en lui montrant le port :
" Va, mon enfant, loin du corsaire,
Sois libre, et fuis des cœurs ingrats.
Tu vas revoir ta pauvre mère,
Et le bonheur est dans ses bras."

LA PLAINTE DU MOUSSE.

Pourquoi m'avoir livré, l'autre jour, ô ma [mère,
A ces hommes méchants qu'on nomme ma- [telots,
Qui toujours aux enfants parlent avec colère,
Et se plaisent à voir leurs cris et leurs san- [glots ?

Toi, mère, tu rendais la douleur moins pénible,
Ta voix était plus douce à celui qui pâtit;
Si ces gens sont méchants, la mer est bien
[terrible !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit? *bis.*

Dans ton logis le pain était bien noir, ma
[mère,
Mais ta main le donnait avec des mots si doux,
Que pour moi la saveur en était moins amère,
Et puis je le mangeais assis sur tes genoux.
Ici, point de pitié, personne, hélas ! qui m'ai-
Et lorsque le repas des matelots finit, [me,
On me jette ma part en lançant un blasphème.
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit? *bis.*

Mais qui vient donc encor troubler ma rê-
[verie ?
Un bruit qui m'épouvante a retenti partout,
J'entends l'aigre sifflet du maître qui nous
[crie :
"Quittez votre hamac, allons, debout, debout !"
On se parle tout bas, et chacun s'inquiète ;
J'entends les mâts craquer, et la mer qui
[mugit ;
Tout le ciel est en feu, grand Dieu ! c'est la
[tempête !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit? *bis.*

MON AME A DIEU, MON CŒUR A TOI.

La voile est à la grande hune,
Disait un Breton à genoux,
Je pars, pour chercher la fortune,
Qui ne veut pas venir à nous.
Je reviendrai bientôt, j'espère,
Sèche tes yeux, prie, attends-moi,
En te quittant, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi.

Pour rendre le sort favorable,
Chantaient les marins à loisir,
Il faut vendre son âme au diable,
Et donner son cœur aux plaisirs.
Mais lui, songeant à sa chaumière,
Plein de tendresse et plein de foi,
Il répétait : Ma bonne mère,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,
Enfin il amasse un trésor,
Et puis, il retourne au village,
C'est pour sa mère tout son or.
Mais il lit ces mots sur la pierre :
Je pars aussi, mon fils, plains-moi ;
Mais dans le ciel, comme sur terre,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi,
Oui dans le ciel, comme sur la terre,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi.

MA BRETAGNE.

ROMANCE.

Quand je vous vois sous cet ombrage
Où vous chantez heureux,
Je vais seul au loin sur la plage,
Rêver à d'autres cieux ;
Je pense à ma pauvre Bretagne,
Où l'on pleure en chantant,
Je pense aux airs de la montagne
Que mon cœur aime tant.

Oui, je préfère, amis, } *bis.*
Les doux refrains de mon pays... }
Quand reverrai-je ma Bretagne
Que mon cœur (*bis*) aime tant ?

Lorsque là-bas, sous les charmilles,
Où vous dansez joyeux,
Je regarde ces blondes filles,
Des pleurs voilent mes yeux.
Mais autrefois dans ma Bretagne,
Toujours, toujours content,
J'allais danser sur la montagne
Que mon cœur aime tant !
Oui, je préfère, etc.

Quand vous passez dans la prairie,
En cueillant chaque fleur,
Je rêve à cette fleur chérie
Que j'ai là sur mon cœur :
Elle me vient de la Bretagne
Où le bonheur m'attend.
Elle a fleuri sur la montagne
Que mon cœur aime tant !
Oui, je préfère, etc.

LA JUIVE.

Air connu.

Jeune fille, oh ! toi que j'adore,
A genoux je viens te bénir.
Je puis mourir, si jeune encore,
Hélas ! que vas-tu devenir ?
Viendras-tu prier sur la pierre
Qui doit me cacher à tes yeux ?
Mais d'une Juive une prière,
Hélas ! ne va pas jusqu'aux cieux. } *bis.*

Que ta croyance soit la mienne,
Fille du désert, viens à moi ;
Ma main va te faire chrétienne,
Te faire enfant de sainte loi ;
Regarde le soleil qui brille
Sur ton front doux et gracieux ;
Mais cette brise, oh ! jeune fille,
Portera ton nom jusqu'aux cieux. } *bis.*

Jeune fille, goutte à goutte
Reçois l'eau qui baptisa Dieu,
Ma main va te tracer la route,
Et te faire enfant du saint lieu.
Une croix sur ton front placée,
Sera le guide mystérieux.
Ne pleure plus, ma fiancée,
Nous nous retrouverons aux cieux. } *bis.*

LA CHANSON DU BON PASTEUR.

Bons habitants du village,
Prêtez l'oreille un moment.
Ma morale est douce et sage,
Et toute de sentiment.
Vous saurez bien me comprendre :
C'est mon cœur qui parlera.
Quand vous pourrez, venez m'entendre,
Et le bon Dieu vous bénira.

Aux vignes, dans les vendanges,
Aux champs, pendant les moissons,
De Dieu chantez les louanges :
Il sourit à vos chansons.
Quand le plaisir dans la plaine,
Le soir vous appellera,
Dansez gaiement sous le vieux chêne,
Et le bon Dieu vos bénira.

Un soldat que le froid glace,
Le soir vient-il à pas lents
Vous demander une place,
Près de vos foyers brûlants,
Sans connaître la bannière
Sous laquelle il s'illustra,
Vite, ouvrez-lui votre chaumière,
Et le bon Dieu vous bénira.

De vos gerbes si nombreuses,
Pour moi ne détachez rien.
Vos familles sont heureuses :
Leur bonheur suffit au mien :

Ménagez votre abondance
Pour celui qui pâtira ;
Payez la dîme à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira.

Loin des cendres de sa mère,
Chez vous un pauvre exilé
Dévorait sa peine amère :
Vers lui Dieu l'a rappelé.
Qu'importe si sa prière
De la vôtre différa,
Priez pour lui, c'est votre frère,
Et le bon Dieu vous bénira.

LA PRIÈRE D'UNE ORPHELINE.

J'entends dans nos montagnes
Le son du chalumeau,
Et déja mes compagnes
S'assemblent sous l'ormeau.
Auprès de ma chaumière,
Seul je vais errer :
Las ! qui n'a plus de mère,
Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin, dès l'enfance,
M'environna toujours ;
Mon père loin de la France
Vit terminer ses jours.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer :
Car sans lui, sans ma mère,
Je n'ai plus qu'à pleurer.

Je ne trouve de guides
Que dans mon souvenir,
Des cieux où tu résides,
Daigne encor me bénir !
Auprès de ma chaumière
Où tu me vois errer,
Veille sur moi, ma mère,
Toi que j'aime à pleurer.

LES SOUVENIRS.

Air : *O mon pays, heureuse terre !*

Combien j'ai douce souvenance
Du jolie lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Daure,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Dont l'airain sonnait le retour
Du jour ?

J'ATTENDS.

Que fais-tu là, pauvre poète,
Dans tes quatre murs enfermé ?
Ton âme rèveuse, inquiète,
N'a donc plus soif d'air parfumé.
Le premier bourgeon va s'ouvrir,
Au premier souffle du printemps,
Que fais-tu là, quand tout respire,
J'attends. (*ter.*)

La nature fait sa toilette,
Elle a, pour de prochains ébats,
Mis sa jupe de violette
Et son écharpe de lilas.
Viens et mêle ta poésie
A tous les échos palpitants
Que fais tu pourquoi fuir la vie ?
J'attends. (*ter.*)

N'es-tu que l'ombre de toi-même
Et faut-il donc pour t'émouvoir
Te dire que celle qui t'aime,
Implore ton baiser ce soir ?

Au souvenir de si doux charmes,
Quel cœur ne s'ouvre à deux battants !
Que fais-tu les yeux pleins de larmes,
J'attends. (*ter.*)

Ecoute enfin ta vieille mère
Veut te revoir une heure encor,
Avant que son heure dernière
Tinte à l'horloge de la mort.
N'hésite plus, viens, suis moi-vite,
Songe qu'elle à quatre-vingts ans.
Quoi ! tu restes morne en ton gite ?
J'attends. (*ter.*)

J'attends que mon âme recouvre
La vie avec la liberté ;
J'attends que cette porte s'ouvre
A Lazare ressuscité.
J'attends les heures solennelles,
Qu'un jour me versera le temps,
J'attends qu'on me rendre mes ailes,
J'attends. (*ter.*)

LE REPOS DU TYPOGRAPHE ET L'AMOUR FRATERNEL.

Allons, typographes, ensemble
Jouissons du repos permis.
C'est un beau jour qui nous rassemble
C'est la fête de vieux amis.

Qu'un doux repos suive l'ouvrage,
Le vin, à chanter, nous engage,
Notre refrain le plus joyeux :
Chantons tous sans tapage ; } *bis.*
Unis, nous sommes heureux ! }

A Gutenberg salut et gloire !
A lui nous devons le bonheur.
Le monde bénit la mémoire,
Bénit le premier imprimeur.
Obscur au début de son âge,
Son grand génie et son courage
Ont porté son nom jusqu'aux cieux !
Chantons, etc.

Amis, saluons avec joie
L'avenir de prospérité
Dont le progrès trace la voie
A la presse, à l'humanité.
Par nous le peuple devient sage,
Il évite par notre ouvrage
La routine de nos aïeux.
Chantons, etc.

Enfants de la *case*, typographes,
L'accord doit régner parmi nous
Sans *épreuves*, ni *paragraphes*,
Mais en *clichés* servant pour tous ;
Comme épigraphe à cette *page*,
Nous ajouterons notre adage,
Notre refrain harmonieux :
Chantons, etc.

Au compagnon célibataire
Souhaitons qu'il rencontre un jour
Une amante qui sait plaire,
Et nul *pâté* dans leur amour,
Lorsque les joindra, sans orage,
L'*accolade* du mariage.
Chantons, etc.

D'un mari dont on est fière,
D'une femme l'honneur du foyer,
Epoux veulent un *exemplaire*...
Puisse le ciel leur octroyer.
Que des enfants au frais visage
Amènent la paix au ménage
Et chantent en chœur avec eux :
Chantons, etc.

Entourons d'honneur la vieillesse,
Afin que, marchant sur nos pas,
Nos petits-fils, pleins de tendresse,
Charment le soir des grands papas.
Et coulant des jours sans nuage,
Au *point* final, d'un gai visage,
Nous redirons encore joyeux :
Chantons tous, sans tapage ; } *bis*.
Unis, nous sommes heureux ! }

MARIE.

ROMANCE.

Ne sais-tu pas, Marie, enfant douce et rê-
[veuse,
Que ton œil ravissant sait toujours captiver,
Pauvre amoureux errant dans la nuit téné-
[breuse
Ton sourire à l'espoir, seul peut me ramener.

Aux reflets séduisants de ta prunelle ardente,
Je sens d'un amour pur mon âme tressaillir,
J'implore mon pardon de ta lèvre charmante
Oh ! ne me fais donc plus souffrir ! (*bis.*)

Te souvient-il encor, doux ange de mes
[rêves,
Du jour où je te vis pour la première fois ;
Ignorant ton regard qui me poursuit sans
[trève
Je cheminais rêveur, et songeant d'autrefois.
Aujourd'hui plein d'espoir, j'évoque ton
[image
Comme une ombre envolée, un lointain sou-
[venir.
Je le revois toujours, ton gracieux visage.
Oh ! ne me fais donc plus souffrir. (*bis.*)

Rappelle-toi, Marie, aux jours de la souf-
[france,
Que je suis là, veillant et protégeant tes pas ;
Je suis là près de toi soupirant en silence.
Esclave de tes yeux : ne me repousse pas.
Je ne rêve que toi, que ton sourire d'ange ;
J'espère en ta pitié, j'espère en l'avenir.
Tu peux me rendre heureux d'un bonheur
[sans mélange.
Oh ! ne me laisse plus souffrir. (*bis.*)

———

TOUJOURS A TOI.

ROMANCE.

Lorsque la nuit,
Jetant son voile,
Couvre sans bruit
La pâle étoile ;
Quand près de moi
Tout se fait sombre,
Que mon regard erre dans l'ombre,
Je pense à toi ! ! (*ter.*)

Lorsque je vois
Un doux visage
Briller parfois
Sur mon passage,
Je sens en moi
Naître des larmes ;
Quand il me rappelle des charmes,
Je pense à toi. (*ter.*)

Quand du ruisseau
Le frais murmure,
Ou d'un oiseau
La note pure,
Auprès de moi
Parle et résonne,
Dans l'extase où je m'abandonne,
Je pense à toi. (*ter.*)

Dans un salon,
Près d'autres belles,
Où la chanson
Parle pour elles,

Je dis, crois-moi,
En ton absence
Si l'on demande à qui je pense :
Toujours à toi ! ! !

JE CHANTERAI.

Que serait notre vie,
Sans le charme touchant
D'une douce harmonie
Et d'un gracieux chant ?
Voyageur sur la terre,
Fatigué du chemin,
Quand je chante, j'espère,
Oubliant le chagrin.

Un contretemps m'arrête ;
Faut-il me rebuter ?
A vaincre je m'apprête,
Et sais encore chanter.
Ranimant mon courage,
Le chant est à mon cœur
Ce qu'est au vert bocage
Du matin la fraîcheur.

La gentille alouette,
Le rossignol des bois,
La caille et la fauvette
Font résonner leur voix
Dans l'air, dans la prairie.
J'aime leurs chants joyeux ;
Aussi toute la vie,
Je veux chanter comme eux.

NE QUITTE JAMAIS TON VILLAGE.

PASTORALE.

AIR : *Laissez les roses aux rosiers.*

Quoi, tu veux, gentille Marie,
En délaissant ton blanc troupeau,
Quitter ta mère tant chérie
Et le toit qui fut ton berceau ?
Crois-moi, si tu veux rester sage } (*bis.*)
Et garder ta chasse pudeur,
Ne quitte jamais ton village, } (*bis.*)
C'est là qu'on trouve le bonheur !

Loin du fracas des grandes villes,
Ici sous tes ombrages frais
Tu passeras des jours tranquilles
Dans l'abondance et dans la paix ;
Crains le luxe et son étalage,
Et pour avoir la paix du cœur,
Ne quitte jamais ton village,
C'est là qu'on trouve le bonheur.

Tu veux de l'or, des apanages,
Pauvre Marie, y penses-tu ?
Contre de brillants équipages,
Voudrais-tu troquer ta vertu ?
La fortune est souvent volage
Et son éclat est bien trompeur !
Ne quitte jamais ton village,
C'est là qu'on trouve le bonheur !

Reste aux champs, jeune bergerette,
Et ne formant plus d'autres vœux,
Reprends ta légère houlette,
Tes travaux et tes chants joyeux.
Plus tard, par un doux mariage,
Prends pour époux un laboureur.
Tu dois trouver dans ton village
Celui qui fera ton bonheur !

LE MIROIR.

A son miroir de Venise,
Ma tante a mis un rideau,
Disant : Petite Denise,
Ah ! s'aimer tant n'est pas beau.
Je ne conçois pas son blâme,
Se mirer n'est pas nouveau,
Car Eve était une femme
Qui dut se mirer dans l'eau.

Maintenant, c'est en cachette
Que j'entre dans le boudoir.
Est-ce donc être coquette
D'interroger un miroir ?
Moi, je préfère, pour cause,
Cet ami du temps nouveau,
Il dit si gentilles choses,
Bien plus nettes que dans l'eau.

Ma tante, elle, se regarde
Beaucoup plus que moi, vraiment !
L'avouerai-je ? elle se farde :
C'est pour plaire assurément.

Que deviendrait sa peinture
Et tout l'art de son pinceau,
Si jamais, par aventure,
Ma tante tombait dans l'eau ?

J'épouserai, quoi qu'on dise,
Marcelin qui, tout joyeux,
Hier me disait : Denise,
Dans mes yeux mire tes yeux !
Laisse, crois-moi, ma promise,
Glace, parfum, oripeau,
Viens, le clocher de l'église
Là-bas se mire dans l'eau.

SÉRÉNADE.

Quand tu chantes, bercée
Le soir entre mes bras,
Entends-tu ma pensée
Qui te répond tout bas :
Ton doux chant me rappelle
Les plus beaux de mes jours.
Ah !
Chantez, chantez, ma belle,
Chantez, chantez toujours. } (*bis.*)

Quand tu ris, sur ta bouche
L'amour s'épanouit,
Et soudain le farouche
Soupçon s'évanouit.

Ah ! le rire fidèle
Prouve un cœur sans détours.
Ah !
Riez, riez, ma belle,
Riez, riez toujours.

Quand tu dors, calme et pure,
Dans l'ombre sous mes yeux,
Ton haleine murmure
Des mots harmonieux.
Ton beau corps se révèle
Sans voile et sans atours.
Ah !
Dormez, dormez, ma belle,
Dormez, dormez toujours.

TOUJOURS SEUL !

Sous ce bandeau de fer, hélas ! prison infâme,
Nul ne peut m'approcher, leur frayeur le [défend.
Que je serais ému des accents d'une femme !
Que je serais heureux de la voix d'un enfant !
Mais je suis toujours seul avec ma peine [amère !
Moi, de pas un ami je n'attends le retour ;
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une [mère,
Et pour elle, ô mon Dieu ! j'aurais eu tant [d'amour. (*bis.*)

Le jour s'enfuit au loin, et l'étoile rayonne ;
La cloche tout là-bas dans l'air vient de
[gémir.
De diamants la nuit parsème sa couronne....
Que je serais heureux si je pouvais dormir !
Mais je suis toujours seul avec ma peine
[amère !
Moi, de pas un ami je n'attends le retour ;
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une
[mère !
Et pour elle, ô mon Dieu ! j'aurais eu tant
[d'amour. (*bis.*)

Plus de sommeil pour moi, tant mon âme
[est flétrie !
O mon Dieu ! par pitié, daigne me secourir !
Toi seul est grand ! rends-moi ton ciel,
[douce patrie !
Que je serais heureux si je pouvais mourir !
Car je suis toujours seul avec ma peine
[amère !
Moi, de pas un ami je n'attends le retour ;
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une
[mère !
Dans ton ciel, ô mon Dieu ! garde-moi son
[amour ! (*bis.*)

J'AVAIS RÊVÉ.

AIR : *Eveillons-nous, et tachons d'oublier.*

Un jour, hélas ! jour de joie et de larmes,
J'ai vu passer comme une vision
L'ange adoré qui cause mes alarmes
Et de mon cœur détruit l'illusion.

En le voyant tendrement me sourire,
Pauvre insensé, j'osais croire au bonheur.
C'était un rêve, et mon âme en délire } (*bis.*)
Regrette encor le temps de son erreur. }

Un jour, sa voix, plus douce que la brise
Qui dans l'été se joue au fond des bois,
Me dit : Je t'aime ! et dans mon âme éprise
L'amour sourit pour la première fois.
En l'écoutant, tout semblait me redire
Ces mots divins qui font battre mon cœur :
C'était un rêve, etc.

Vous avez fui, douces heures d'extase,
Qui de ma vie embellissiez le cours,
Où voltigeait, vêtu d'or et de gaze,
L'essaim joyeux de vos suaves amours ;
Vous avez fui, quand bravant votre empire,
L'ingrate, hélas ! se jouant de mon cœur,
Brisa mon rêve, et mon âme en délire
Depuis ce temps regrette son erreur.

TA RÉSILLE.

Ta résille,
Jeune fille,
Te fait plus belle et gentille
Que la reine de Castille
Souriant à son miroir.

Toi blondette,
Joliette,
Et de taille si parfaite,
Dans la fête si coquette,
Que j'ai plaisir à te voir !

Oui, de Tolède à Gironne,
De Séville à Barcelone,
De Burgos à Pénaflor,
Je n'ai vu pareil trésor...
Ta résille, etc.

Je ne suis qu'un gentilhomme,
Mais si du plus beau royaume
Demain je devenais roi,
Eh bien ! il serait pour toi !
Ta résille, etc.

J'ai trois castels dans la plaine,
Deviens-en la châtelaine.
Je suis plus riche qu'un roi,
Si ta résille est à moi.
Ta résille, etc.

ÇA FAIT PEUR AUX OISEAUX.

Ne parlez pas tant, Lisandre,
Quand nous tendons nos filets ;
Les oiseaux vont vous entendre,
Et s'enfuiront des bosquets.
Aimez-moi sans me le dire (*bis*)
A quoi bon tous ces grands mots ?
Calmez ce bruyant délire, } (*bis.*)
Car ça fait peur aux oiseaux. }

Bon ! vous m'appelez cruelle,
Vraiment vous perdez l'esprit ;
Vous me croyez infidèle...
Ne faites pas tant de bruit.

Quoi ! vous parlez de vous pendre (*bis*)
Aux branches de ces ormeaux !...
Mais vous savez bien, Lisandre,
Que ça f'rait peur aux oiseaux.

Vous tenez ma main, Lisandre,
Comment puis-je vous aider ?
Il faudrait, à vous entendre,
Vous accorder un baiser.
Ah ! prenez-en deux bien vite (*bis.*)
Et retournez aux pipeaux.
Mieux vaut en finir de suite,
Car ça fait peur aux oiseaux.

LE RETOUR DE L'HIRONDELLE.

AIR des *Roses aux rosiers*, ou *Demande à la brise.*

O toi ! messagère fidèle,
Qui nous annonces les beaux jours,
Viens-tu, fugitive hirondelle,
Du pays où sont mes amours ?
Avec toi. de son long voyage
Mon Julien devait revenir. (*bis.*)
Dis-moi, sur un lointain rivage
A-t-il gardé mon souvenir ?

Seul, éloigné de la patrie,
L'as-tu vu rêver à l'écart ?
Son âme s'est-elle attendrie
Quand il salua ton départ ?

T'a-t-il parlé de la colline
Qui de fleurs va se revêtir ?
De nos frais sentiers d'aubépine
A-t-il gardé le souvenir ?

As-tu vu, coquette, élancée,
Sa corvette fendre les flots ?
Sur ses mâts t'es-tu reposée
Pour écouter les matelots ?
Au milieu des chants d'espérance
Qui s'exhalent comme un soupir,
Julien, en pensant à la France,
A-t-il gardé mon souvenir ?

Oiseau chéri, dans ton langage
Viens-tu m'annoncer le bonheur ?
Mais de mes yeux est-ce un mirage,
Une illusion de mon cœur ?
Là-bas, à l'horizon, s'avance
Un vaisseau qui semble grandir ;
Il porte avec lui l'espérance
Que ramène le souvenir.

STANCES A L'OCÉAN.

Large horizon, solennelle étendue,
Immensité des ondes sans repos,
Combien de fois ma pensée éperdue
S'est élancée au delà de tes flots !
Combien de fois les nuits où tu te lèves,
Quand jusqu'aux cieux tu portes ta fureur...
Je suis venu contempler sur tes grèves
Detes efforts l'immense et sombre horreur. (*bis*)

Les soirs bénis, noble mer, vaste plaine,
Sur tes flots verts jetant la pourpre et l'or,
Tu sais, ô mer, rester calme et sereine,
Pour recevoir le soleil qui s'endort,
Et dans tout temps te retrouvant plus belle,
Grande en ton calme et grande en ton cour-
[roux,
A mon esprit Dieu par toi se révèle, } (bis)
Et à tes pieds je tombe à ses genoux. }

Combien de fois tu brisas dans l'orage
Le lourd vaisseau qui revenait vainqueur.
Le lendemain, sous un ciel sans nuage,
Tu caressais la barque du pêcheur.
Ah ! si je perds la foi qui nous anime,
Ah ! si du ciel mon cœur avait douté..... } (bis)
Je reviendrais sur tes bords, ô mer sublime. }
Pour entrevoir encor l'éternité.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

Air : *Laissez les roses aux rosiers.*

Les yeux inclinés vers la terre,
Lorsque sa pensée est au ciel,
Quel est cet ange tutélaire,
Précieux don de l'Eternel ?
Sur son front où brille la grâce } *bis.*
Nos regards lisent la bonté, }
Mortels, découvrons-nous quand passe } *bis*
La bonne sœur de charité. (*bis.*) }

Pour ceux qui souffrent tendre et bonne,
Quelle sublime mission !
Aux filles du pauvre elle donne
Les bienfaits de l'instruction.
Versant une douce parole
Sur le cœur du déshérité,
De tout chagrin elle console,
La bonne sœur de charité.

De l'affligé humble servante,
Sans se plaindre, on la voit toujours
Où gémit la classe indigente,
Prodiguant d'utiles secours.
Lorsqu'au chevet de la souffrance
Elle porte espoir et santé,
Seul, c'est le ciel qui récompense
La bonne sœur de charité.

Pour vivre à jamais dans l'histoire,
Pour tous il est un fait certain :
Qu'ici-bas la plus belle gloire
Est de secourir son prochain.
Penseurs que le monde contemple,
En défendant l'humanité,
Toujours imitez par l'exemple
La bonne sœur de charité.

PERDUS DANS LA MONTAGNE.

AIR de *Maure et captive.*

Frère, écoute, dans la montagne
La tempête sème le deuil,
Et la neige sur la campagne
Etend partout son blanc linceul.
Seuls, égarés loin du village,
Hélas ! qu'allons-nous devenir ?

Allons, ma sœur, reprends courage,
Prions Dieu de nous secourir.

Entends notre prière,
Mon Dieu, veille sur nous,
Apaise ton courroux (*bis*)
Et rends-nous notre mère,
Notre mère !...

Sous le vieux toit où notre enfance
Ne connut jamais les douleurs,
Sur nous, en proie à la souffrance,
Notre mère verse des pleurs.

A ces pensées mon front se penche ;
Mais, quel bruit vient de retentir ?
Prions, ma sœur, c'est l'avalanche
Qui roule et peut nous engloutir.
Entends notre, etc.

Déjà la nuit aux sombres voiles
Cache à nos yeux l'étroit sentier ;
Le ciel est noir et sans étoiles,
Je ne vois plus que le glacier.

J'ai froid, j'ai peur, car de l'orage
La grande voix mugit plus fort ;
Et le vent, terrible en sa rage,
Sur nos pas entraîne la mort.
Entends notre, etc.

Comme toi, l'espoir m'abandonne,
Ma pauvre sœur, il faut mourir :
Vois, la neige qui tourbillonne,
Tous deux bientôt va nous couvrir;
Mais non, la main de Dieu nous guide,
Ma sœur, vois-tu, vois-tu là-bas ?
C'est le chalet où, l'œil humide,
Notre mère nous tend les bras.

Dieu bon et tutélaire,
Que ton nom soit béni :
Ton pouvoir infini
Nous rend à notre mère.

LA PART A DIEU.

LÉGENDE.

AIR du *Mendiant*.

Un soir, un baron d'Aquitaine
Célébrait la fête des Rois,
Quand au seuil de son beau domaine
Soudain retentit une voix :
Oh ! noble seigneur, disait-elle,
Au pauvre qui demande un peu
Pour apaiser sa faim cruelle,
Donnez, donnez la part à Dieu.

REFRAIN.

Que me fiat ta souffrance,
Que me fait ton chagrin ?
Dit le baron plein d'arrogance,
Va, mendiant, suis ton chemin.

Le vent est froid, la nuit bien sombre,
Répond la voix en sanglotant ;
Mes pas vont s'égarer dans l'ombre,
Laissez-moi m'asseoir un instant.
La neige au loin couvre la terre,
Je suis sans logis et sans feu,
Pour adoucir ma peine amère,
Ah ! donnez-moi la part à Dieu.
Que me fait, etc.

Au ciel il n'est pas une étoile,
Le givre frappe les vitraux ;
J'ai froid, car un sarreau de toile
Couvre mon corps de ses lambeaux ;
Laissez-moi donc, je vous en prie,
Prendre une place auprès du feu.
Seigneur, pour soutenir ma vie,
Ah ! donnez-moi la part à Dieu.
Que me fait, etc.

O toi qui refuses l'aumône,
Répond alors le mendiant,
Souviens-toi que celui qui donne,
En Dieu se montre confiant.
Mais puisqu'en voyant ma misère
Ton cœur reste sans charité,
Sois donc maudit sur cette terre,
Sois maudit pour l'éternité.

Pardonnez mon offense ;
Voici du pain, du feu,
Dit le baron, plus de souffrance,
A vous, frère, la part à Dieu.

BAISER DU SOIR.

AIR de la *Fée aux aiguilles*, ou de *Roses aux rosiers*.

Frère, un jeune cœur qui s'envole
Vers l'aride sol de Paris,
Est une fleur qui s'étiole
Loin de ses ombrages chéris.
L'absence est un mortel supplice,
Et notre mère au désespoir
Ne pourrait plus sur ton front lisse
Déposer le baiser du soir.

Là-bas, si la vie est moins dure,
Ici, le maternel amour,
Frais comme un tapis de verdure,
Tempère l'ardeur d'un long jour.
Quand l'ombre descend sur la plaine
Et qu'au foyer tu viens t'asseoir,
Pour te faire oublier ta peine,
N'as-tu pas le baiser du soir ?

Non, tu n'iras pas, ô mon frère :
Quand tu reviendrais tout joyeux,
Peut-être qu'un glas funéraire
Aurait attristé ces beaux lieux.
Tu reviendrais riche ; qu'importe,
Si tu n'avais pu recevoir
Les adieux qu'une mère emporte
Dans le dernier baiser du soir ?

L'ANGE GARDIEN.

MÉLODIE.

AIR : *Viens, belle nuit,* ou *Si les fleurs parlaient.*

Ange gardien, béni sur cette terre,
Vois cet enfant qui t'implore à genoux,
Pour que ta voix élève sa prière
Vers le Très-Haut. Ton seul Maître est
[si doux]
Que de l'enfant il voit couler les larmes,
Et que son cœur ne peut refuser rien ;
Pour cet enfant, sur terre plus de charmes,
Sèche ses pleurs, ô bon ange gardien !

Comme un roseau, lorsque le vent le brise,
En gémissant il supporte les coups
De son destin, qui n'offre pour devise
A l'orphelin rien de tendre ou de doux ;
Le pauvre enfant, dans sa douleur amère,
S'adresse à Dieu, son unique soutien ;
Mais s'il pleurait, en songeant à sa mère,
Sèche ses pleurs, ô bon ange gardien !

L'ange veillait chaque jour sur son âme,
Mais la tristesse un jour brisa son cœur,
Et lui ravit tout, jusqu'à cette flamme
Qu'on nomme espoir, et fait croire au
[bonheur.
Des chérubins il a rejoint la troupe,
Abandonnant son terrestre lien,
Car de la vie il a brisé la coupe
Entre les bras de son ange gardien.

JE VOUDRAIS NE PLUS ME SOUVENIR.

AIR : *Viens, belle nuit,* ou *Si les fleurs parlaient.*

Loin du pays où, frappé par l'orage,
J'ai vu s'enfuir mes rêves d'autrefois,
Triste, exilé, pleurant sur ce rivage,
Vers vous, mon Dieu, j'ose élever la voix.
Quand à mes yeux le passé se dévoile,
Pour l'oublier et penser à mourir,
Sur ma mémoire étendez un long voile, } (bis)
Ah ! je voudrais ne plus me souvenir ! }

Dans ces grands bois, quand la brise légère,
En se jouant, caresse mes cheveux,
Je l'interroge en pensant à ma mère,
Qui, pour son fils, implore en vain les cieux.
Mais rien, hélas ! ne trouble le silence,
Rien que ma voix, qui dit dans un soupir :
Vous n'êtes pas les brises de la France !
Ah ! je voudrais, etc.

Buissons fleuris, formés de lauriers roses,
Où tout le jour chantent les colibris,
Champs diaprés, où mille fleurs écloses
Cachent aux yeux de mystérieux nids,
En vous voyant mon âme est attendrie ;
Mais, je le sens, je ne puis vous chérir ;
Vous n'êtes pas les fleurs de ma patrie !
Ah ! je voudrais, etc.

Autour de moi, quand tout chante et s'anime,
Je crois entendre une voix du pays
Me répétant cette chanson intime
Qui me berçait sous mes pauvres lambris.

Mais c'est un rêve... et ma douce croyance
S'évanouit en me laissant souffrir :
Non, rien ne vient me parler de la France !
Ah ! je voudrais, etc.

LES CINQ CROIX.

AIR : *La fille à l'éventail*, ou *Pour faire un nid.*

A l'âge aimé de l'innocence,
Où tout est plaisir et bonheur,
La croix qui décore l'enfance
Fait toujours palpiter son cœur.
Sur ce cœur, sitôt qu'elle brille,
Elle grave un doux souvenir ;
Elle est l'orgueil de la famille
Et l'espoir d'un bel avenir.

Comme un aimant, la croix attire
Tout noble cœur fort de ses droits ;
Pour son triomphe ou son martyre
Toute vertu porte sa croix.

Quand la maternelle tendresse
A ton cou suspend un trésor,
C'est le gage de ta sagesse,
Jeannette, honore ta croix d'or.
Elle écarte l'amour frivole,
Elle appelle un doux fiancé ;
Garde bien ce chaste symbole,
L'avenir dépend du passé.
Comme, etc.

C'en est fait ; nous avons la guerre,
Ce mot terrible a retenti ;
Respect aux larmes d'une mère,
L'aîné de ses fils est parti !
Mais il va sauver la patrie
Et conquérir avec fierté,
Au prix du sang ou de la vie,
La croix ou l'immortalité.
Comme, etc.

Le vieux monde, sans conscience,
S'affaisse dans l'iniquité,
Le régénérateur s'avance,
Proclamant la fraternité.
Au sommet sanglant du Calvaire,
L'opprimé recouvre ses droits,
Et le nouveau monde révère
L'Homme-Dieu qui meurt sur la croix.
Comme, etc.

Saluons ce convoi qui passe,
C'est un des nôtres qui n'est plus ;
Nous entendons dire à voix basse
Son nom, sa vie et ses vertus.
Une foule immense accompagne
Le corbillard du malheureux,
Et sur sa tombe une compagne
Porte une croix et ses adieux.

Comme un aimant, la croix attire
Tout noble cœur fort de ses droits ;
Pour son triomphe ou son martyre,
Toute vertu porte sa croix !

PUIS-JE CHANTER?.....

AIR : *Viens, belle nuit,* ou *La maison de Béranger.*

Hier, amis, j'aimais à vous sourire,
Tout mon bonheur était dans la chanson;
Hier encor, dans un joyeux délire,
Fêtant Bacchus, j'aurais chanté Lison;
Mais aujourd'hui,lorsqu'un ange m'inspire,
Lorsqu'un regard vient me rendre rêveur,
Lorsque l'amour vient attrister ma lyre,
Puis-je chanter? Je sens battre mon cœur.

Ma rêverie est celle du poète,
C'est un espoir dont j'aime à me bercer,
C'est un doux nom que le soir je répète,
C'est un seul mot, et ce mot c'est aimer!...
Il me faudrait, car je n'ai su que rire,
De plus doux chants pour dire mon bon-
[heur.]
Amis, je n'ai qu'une corde à ma lyre,
Puis-je chanter? Je sens battre mon cœur.

Un simple aveu chasserait l'espérance,
Et détruirait mes rêves les plus beaux!
On est heureux quand on aime en silence;
L'illusion a de si doux berceaux!...
Chantez, amis, que Momus vous inspire,
Chantez encore à ma mauvaise humeur...
Pour moi, l'amour met un crêpe à ma lyre;
Puis-je chanter? Je sens battre mon cœur!

PETITS OISEAUX, CHANTEZ TOUJOURS.

MÉLODIE.

Sous un berceau garni de vert feuillage
J'aime rêver, ma lyre a de doux sons;
Sylphes chanteurs, votre tendre ramage
Vient m'apporter des airs pour mes chansons.
Dans vos palais faits de fraîche verdure,
La liberté respire les amours ;
Par vos doux chants égayez la nature,
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours. *bis.*

Souvenez-vous des soins de votre mère,
Rendez hommage à votre Créateur :
Il éloigna de vous mainte chimère,
En vous donnant l'amour, le vrai bonheur.
Laissez, laissez l'injuste créature,
L'âme sensible aime vos gais discours ;
Par vos doux chants égayez la nature,
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours.*bis.*

Lorsque l'hiver étend sa main glacée,
On n'entend plus vos chants mélodieux ;
Vers le néant la nature est poussée,
Et l'horizon semble mystérieux.
Mais au printemps tout reprend sa parure,
Vous revenez dans vos riants séjours ;
Par vos deux chants égayez la nature.
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours. *bis.*

DOUX SOUVENIRS DE MON VILLAGE.

PASTORALE.

Combien j'ai douce souvenance
Du beau pays où je suis né !
Alors, de mon espiègle enfance
Chaque jour était fortuné,
Maintenant que, brisé par l'âge, } (*bis.*)
Je pense à tout ce que j'aimais, }
Doux souvenirs de mon village, } (*bis.*)
Je ne vous oublierai jamais. }

Tout près de l'humble presbytère,
Asile d'un bon vieux curé,
Je vois le petit cimetière
Où je devrais être enterré ;
Puis le grand chêne au vert feuillage
Sur lequel je cherchais des nids.
Doux souvenirs de mon village,
Oh ! combien vous êtes bénis.

Je vois mon chaume au toit champêtre
Se découpant sur un ciel bleu,
Puis la prairie où j'ai vu naître
Les fleurs que créa le bon Dieu.
Qu'il était beau le paysage
Où je guidais mes premiers pas.
Doux souvenirs de mon village,
Oh ! combien vous avez d'appas.

Près de la rustique chaumière
Où le sort plaça mon berceau,
Je vois la petite rivière
Qui serpente au bas d'un coteau ;

Son onde pure, à son passage,
Semblait chanter sur les cailloux :
Doux souvenirs de mon village,
Oh ! combien vous me semblez doux.

A la moisson, sous les faucilles
Je vois tomber nos blés touffus,
Et les paysannes gentilles
Dans les sentiers marcher pieds nus ;
Puis le petit bois dont l'ombrage
Etait propice aux amoureux.
Doux souvenirs de mon village,
Combien vous me rendez heureux. !

L'AMOUR ET LA FAIM.

AIR de la *Fée aux aiguilles*, ou *Laissez les roses aux rosiers.*

Sous les lambris de sa mansarde,
En janvier, sans pain et sans feu,
Près d'une vieille qui la garde,
Marguerite dit : O mon Dieu !
Toi que depuis longtemps j'implore,
Toi qui peux lire dans mon cœur,
Dis-moi, dois-je souffrir encore,
Ou bien dois-je croire au bonheur ?

Pauvre orpheline et sans ouvrage,
Contre la faim j'ai combattu ;
Mais aujourd'hui tout mon courage
Par elle se trouve abattu.

Si celui pour qui je soupire
N'était qu'un simple travailleur,
Peut-être alors verrais-je luire
Un rayon d'espoir de bonheur.

Celui qui m'a dit : Je vous aime,
Est riche, et je suis pauvre, hélas !
En secret je l'aime de même,
J'en souffre et ne lui dirai pas.
Si pour une jeune héritière
Vivant au sein de la grandeur,
Il veut oublier l'ouvrière,
Je dois renoncer au bonheur.

C'est au moment où Marguerite
Voyait s'évanouir l'espoir,
Qu'un jeune homme arrive au plus vite
Pour accomplir un saint devoir.
—Je te l'ai juré sur mon âme,
Je te l'ai juré sur l'honneur,
Oui, c'est toi qui seras ma femme,
A toi richesse, à toi bonheur.

LA BELLE CHEVRIÈRE.

PASTORALE.

Cueillir la paquerette
En gardant son troupeau,
Chanter la chansonnette,
En tournant son fuseau.

Toujours dans la campagne,
Les prés et les buissons,
L'écho de la montagne
Répètent ses chansons.

REFRAIN.

Voilà
Nina,
La belle chevrière,
Qui n'a sur cette terre
Qu'un cœur d'or
Pour trésor.

De cette bergerette
Le cœur est plein d'amour ;
Jamais pour sa toilette
Ne rêvant un atour,
Elle aime la nature,
Les prés et leurs senteurs,
Le ruisseau qui murmure,
Les oiseaux et les fleurs !
Voilà, etc.

Lorsque des moissonneuses
Les travaux sont finis,
Nina suit les glaneuses,
Ramassant les épis ;
Bientôt dans sa chaumière
Le grain est enserré.
Et pour sa vieille mère,
C'est du pain d'assuré.
Voilà, etc.

Modeste, douce et sage,
Malgré sa pauvreté,
Nina, sur son passage,
Sème la charité.
Sensible autant que bonne,
Elle dit en tous lieux :
Celui qui fait l'aumône
Fait plaisir au bon Dieu.
Voilà, etc.

Seigneur de haut parage
A Nina dit un jour :
Accepte mon hommage,
Donne-moi ton amour.
Non, dit avec finesse
La gentille Nina,
Je garde ma tendresse,
Pour qui m'épousera.

Voilà
Nina,
La belle chevrière,
Qui n'a sur la terre
Qu'un cœur d'or
Pour trésor.

SALUT ! SALUT !

ROMANCE.

Je te revois, ô mon village
Où s'écoulèrent les beaux jours
De mon insouciant jeune âge,
Dont je me souviendrai toujours.

Vieux clocher de notre humble église,
Qui t'élèves droit vers les cieux,
Sur ton vieux toit d'ardoise grise
Où chantent les moineaux joyeux !

Salut, salut ! ô mes vertes campagnes,
Je vous revois, vallons toujours fleuris,
Ruisseau qui coule au pied de nos mon-
(tagnes,)
En murmurant sous tes charmants abris !
O mes vertes campagnes,
Salut, salut !

Je vais revoir, ô douces fêtes,
Mes grands bœufs au regard si doux,
Les beaux nids dressés dans les faîtes
Des hauts chênes et des vieux houx ;
Mon chien Rustaud, ami fidèle,
Qui, veillant sur mes jeunes ans,
Avec moi dans l'herbe nouvelle
Mêlait ses jeux chaque printemps !
Salut, salut ! etc.

Voici là-bas mon toit de chaume
Que dore un reflet de soleil,
Où sous la treille qui l'embaume
Le pinson chante à son réveil.
Mon cœur tressaille d'espérance,
En songeant au bonheur promis
Qu'après une aussi longue absence
Je vais revoir parents, amis !
Salut, salut ! etc.

L'ORPHELINE DE LA ROCHE.

MÉLODIE.

Errant un jour sur la montagne,
Une orpheline au front rêveur
Disait tout bas : Rien n'accompagne
L'enfant perdu, dans son malheur !
Oui, j'ai grandi, sans qu'une mère
Vienne un seul jour baiser mon front,
Et mon âme dans sa prière
Ne peut même dire son nom !

Tendres échos, portez-lui ma pensée
Et dites bien aux échos d'alentour,
Que sur la roche où je fus délaissée,
Je l'attendrai jusqu'à mon dernier jour ! (*bis.*)

Sur terre, hélas ! pauvre isolée !
Tout me rappelle ma douleur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !
L'oiseau dans son nid de verdure
Qui se balance sous l'ormeau,
Semble me dire en son murmure,
Que je n'ai pas même un berceau !
Tendres échos, etc.

Dites-lui bien que sans caresse
L'enfant se meurt désespéré ;
Mon cœur a droit à sa tendresse ;
J'ai tant souffert ! j'ai tant pleuré !

Et si là-haut, ange et martyre,
Elle est auprès de l'Eternel,
D'ici j'attends son doux sourire ;
Ne suis-je pas plus près du ciel?
Tendres échos, etc.

LA FLEUR DU MATIN.

MÉLODIE.

Je suis la fleur éclose
Des brises du matin ;
Coquette, je me pose
Au buisson du chemin ;
Quoique fraîche et vivace
Sous mon calice bleu,
Dès que la nuit m'enlace,
Je meurs et dis : Adieu !

Vous qui passez sur le chemin,
N'arrachez pas la fleur légère ;
Laissez-la vivre sur la terre, } *bis.*
Laissez-la vivre un seul matin. }

Fillettes, pour parure
Vous me cueillez, hélas !
Comme si la nature
Ne vous suffisait pas.
Craignez ce faux caprice
Qui désire un attrait,
Car souvent l'artifice
Cache un défaut secret.
Vous qui passez, etc.

La fleur a son poème
Comme l'être animé ;
Sa vie est un problème
Que Dieu seul a formé.
Chacun de nous doit suivre
La loi du Créateur,
Qui nous a faits pour vivre :
L'enfant, l'oiseau, la fleur.
Vous qui passez, etc.

FLEUR D'HIVER.

MÉLODIE.

Oh ! qu'elle est triste la nature
Dans la saison au froid accueil !
Plus de rayons, plus de verdure,
L'oiseau se tait dans l'arbre en deuil !
Mais tout à coup perçant la neige,
Une fleur vient se révéler,
Alors que l'hiver nous assiège, } (*bis.*)
Elle apparaît pour consoler. }

Les frêles plantes, ses compagnes,
Ont, hélas ! péri dès longtemps ;
Elle du moins, dans nos campagnes,
Garde la sève du printemps ;
L'espoir, ce charme qui protège,
Elle sait bien le rappeler ;
Alors que l'hiver nous assiège, } (*bis.*)
Elle apparaît pour consoler. }

Petite fleur, toi qui nous restes,
Quand les beaux jours ont déserté,
Je crois voir dans tes traits modestes
La persistante charité.
Les maux et leur sombre cortège
N'ont rien qui puisse l'ébranler !
Alors qu'un fléau nous assiège, } (*bis.*)
Elle apparaît pour consoler. }

LE CHIEN DE L'AVEUGLE.

ROMANCE.

La neige tombe et la bise est cruelle,
Mon pauvre chien, tu dois avoir bien froid.
J'ai beau racler ma vieille ritournelle,
Chacun s'éloigne et nul ne songe à toi.
Je vais redire encor cette romance,
Qui nous valut jadis tant de gros sous ;
Peut-être alors aurons-nous plus de chance,
Vers les passants tourne tes yeux si doux !

(*Avec sentiment.*)

Tends ta sébile, ô mon pauvre caniche,
Et sur ce pont restons jusqu'à ce soir ;
Si la recette, en rentrant, n'est pas riche,
Nous nous partagerons un morceau de pain
[noir. (*bis.*)

Te souviens-tu de nos jours de bataille,
Où nous avons tous les deux bien souvent
Bravé sans peur des torrents de mitraille ?
On t'appelait le chien du régiment.

Depuis longtemps mes yeux à la lumière
Se sont fermés, mais je bénis mon sort ;
Je n'ai pas vu sur la France ma mère
Se déployer l'étendard de la mort !
Tends ta sébile, etc.

Qu'ai-je entendu ? dans ma pauvre cassette
Vient de tomber une pièce d'argent.
Qu'il soit béni celui qui me la jette,
Il te caresse... O ciel ! c'est un enfant !
Que le malheur ne brise pas sa vie,
Qu'il voie un jour triompher son drapeau,
Et revenir dans la mère patrie
Chaque Français exilé du hameau.
Rentrons chez nous, viens, mon pauvre ca-
[niche,
Car en pain blanc s'est changé le pain noir.
Grâce à l'enfant notre sébile est riche,
Bénissons-le, tous deux nous dînerons
[ce soir. } *bis.*

IL FAUT LUI COUPER LES AILES.

ROMANCE.

Un groupe de jeunes filles
Causait dans un coin du bois,
Mais à travers les charmilles
Le vent apportait leurs voix.
Elles parlaient d'amourettes,
C'étaient là tous leurs discours,
Car jeunes filles coquettes
Ne parlent que des amours.

Bien volage, disaient-elles,
Est l'amour, charmant lutin,
Pour retenir le mutin,
Il faut lui couper les ailes. (*bis.*)

Jeanne s'en allait seulette,
Menant aux champs son troupeau,
Elle pleurait, la fillette,
Un trop ingrat damoiseau.
D'amour toute une semaine
Il avait bercé son cœur,
Maintenant son âme en peine
Soupire après le bonheur !
Coulez, mes larmes cruelles,
L'amour a fui ce matin.
Pour retenir le mutin
Fallait lui couper les ailes. (*bis.*)

Jeanne ayant épousé Pierre,
Un soir enfin revenu,
Etait heureuse et bien fière
De ce bonheur inconnu.
Parfois craignant l'inconstance
De son trop volage époux,
Elle éprouvait la souffrance
Que ressent tout cœur jaloux !
Et des pleurs de ses prunelles
Tombaient, lorsqu'un beau matin,
Amour, dit-elle soudain,
Il faut te couper les ailes. (*bis.*)

Maintenant une enfant blonde,
Toute rose, aux doux yeux bleus,
Pour Jeanne et Pierre en ce monde
Est un trésor précieux.

L'amour dans leur maisonnette
A dressé son plus beau nid.
Pierre adore sa Jeannette,
Et Jeannette tout bas dit :
Point ne suffit d'être belle,
La beauté fuit un matin,
Un joli petit bambin
A l'amour coupe la liesse. (*bis.*)

LE RETOUR DE LISE.

MÉLODIE.

Voici décembre et son cortège ;
La terre est pâle comme un lis ;
C'est que la coquette a remis
Aujourd'hui sa robe de neige.
L'hiver ramène au coin du feu
Plus d'une maîtresse envolée,
Dont l'aile a peur d'être gelée
Pendant l'absence du ciel bleu !

Mais qu'importe à mon cœur et la neige et [la bise ?
Pour moi le ciel est plein d'horizons bleus ;
Ma lèvre a retrouvé les baisers de ma Lise,
Et du soleil pour longtemps dans ses yeux.
(*bis.*)

Le bois redevient solitaire ;
Les oiseaux rentrent dans leurs nids,
La bise souffle et le ciel gris
Etend son manteau sur la terre.

Les arbres sont pleins de frissons,
Et dans les branches toutes nues,
Des hirondelles disparues
Le vent remplace les chansons !
Mais qu'importe, etc.

Chaque été, comme une hirondelle,
Ivre du soleil printanier,
Pour s'envoler de mon grenier
Ma blonde Lise ouvre son aile.
Lasse de courir les buissons,
Quand revient l'hiver, la volage,
Elle rapporte dans ma cage
Et son sourire et ses chansons !
Mais qu'importe, etc.

CHEMIN FAISANT.

ROMANCE.

Vous connaissez Jeanne ma reine,
Que j'aime tant, que j'aime tant.
L'autre soir, sa main dans la mienne,
J'en fus épris, chemin faisant.
Vous connaissez Jeanne ma reine, que j'aime
[tant.

Je venais de Sainte-Anne,
De danser au Pardon,
Je rencontrai ma Jeanne
Allant à l'abandon,

Ici cueillant la rose
Et plus loin le muguet,
Toute fleur fraîche éclose
Pour en faire un bouquet.
Ah ! vous connaissez, etc.

Je me rapprochai d'elle
Et cueillis une fleur ;
Je choisis la plus belle,
La plus riche en couleur ;
Puis d'une voix craintive,
Le cœur ému, bien bas, bien bas,
J'offris ma fleur naïve,
Qu'on ne refusa pas.
Ah ! vous connaissez, etc.

Alors prenant courage,
Car tous deux nous étions
Des voisins de village,
En chantant nous marchions.
Arrivés de la sorte
Par un trop court chemin,
Je sentis à sa porte
Ma main dedans sa main.
Ah ! vous connaissez, etc.

LES BEAUX JOURS D'AVRIL.

MÉLODIE.

Le soleil inonde la plaine
De pâles mais bien doux rayons ;
Un frais parfum de marjolaine
Envahit l'air plein de chansons ;

La feuille pousse à la rámure ;
Les prés tout parsemés de fleurs
Sont de vrais tapis de verdure
Ornés des plus riches couleurs.

Saluons les beaux jours d'avril,
Qui ramènent les hirondelles, [velles,
Les chants d'oiseaux, les fleurs nou-
Que l'hiver tenait en exil !
Saluons (*ter*) les beaux jours d'avril.

Adieu la froidure et la neige,
Adieu le ciel gris, les autans,
Fuyez bien loin, triste cortège,
Avril ramène le printemps,
Le printemps, la saison bénie,
Qui vient, après un long sommeil,
A toute la terre engourdie
Annoncer un joyeux réveil !
Saluons, etc.

Avril ouvre grande la porte
A la tiède senteur des bois,
Et le gai rossignol apporte
Ses joyeux refrains d'autrefois.
Entre les deux branches d'un chêne
On voit déja tresser le nid
D'où la chaude saison prochaine
Verra s'envoler le petit.
Saluons, etc.

Avril, ta sève printanière
Vient dire à tous les amoureux :
Faites l'école buissonnière,
Aimez-vous et soyez heureux !

C'est pour vous que le gazon pousse,
Qu'au matin s'entr'ouvre la fleur !
Allez piétiner dans la mousse,
Laissez babiller votre cœur.
Saluons, etc.

L'ANGE DE LA BIENFAISANCE.

Rayon de la douce harmonie,
Dont les accents charment le ciel,
Et sur les maux de cette vie
Répandent le baume et le miel !
Qui chassant la douleur amère,
Revêt d'un prisme fortuné
La couche de la pauvre mère
Et la crèche du nouveau-né.

C'est l'ange de la bienfaisance
Qui calme ici-bas les douleurs !
C'est cet ange dont la présence
Cache les larmes sous les fleurs ! (*bis.*)

Quand sur le sol de la patrie
L'orage gronde avec fureur,
Que le travail et l'industrie
S'arrêtent glacés de terreur !
Avec ceux que le malheur frappe,
Qui dans cet instant solennel,
Vient dans une touchante agape
Partager le pain fraternel ?
C'est l'ange, etc.

Quand l'hiver au pas homicide
Sur la terre sème le deuil,
Du vieillard indigent, timide,
Qui, sans témoins franchit le seuil,
Qui, sans attendre sa prière,
Lui rend la vie et la chaleur,
Et fait sur son heure dernière
Refléter l'éclair du bonheur?
C'est l'ange, etc.

Bel ange à chevelure blonde,
Pour nous tu descendis des cieux ;
Bien longtemps encor sur ce monde
Prodigue tes dons précieux.
Grâce à toi l'abondance brille,
Grâce à tes présents, les mortels
Forment une heureuse famille
Dont tous les cœurs sont les autels.

Bel ange de la bienfaisance,
Qui viens pour calmer les douleurs !
Reste avec nous, car ta présence
Cache les larmes sous les fleurs ! (*bis.*)

SI J'AVAIS DES AILES.

SOUVENIR.

Heureux oiseaux, rapides hirondelles,
Hôtes aimés qui chassez les hivers,
Que je voudrais vous dérober vos ailes,
Et, comme vous, voltiger dans les airs,

Si je volais, j'irais dans la mitraille (neur ;
Guetter d'en haut mon fils au champ d'hon-
Je le suivrais partout dans la bataille,
Et je serais son ange de bonheur.
Le soir venu, contre le froid, la neige,
Là, sur mon cœur je le réchaufferais ;
En me voyant dans ce pieux manège,
Dieu m'aiderait et je le sauverais.
Heureux oiseaux, etc.

Si je volais, j'irais loin de la France
Au prisonnier dire ces mots tout bas :
" Je viens à toi, fille de l'espérance,
" Ecoute-moi, je ne te trompe pas.
" Prends ces baisers que m'a donnés ta mère,
" Prends cet anneau que j'ai reçu pour toi ;
" Tu reverras bientôt sous ta chaumière
" L'ange d'amour qui t'a promis sa foi."
Heureux oiseaux, etc.

Si je volais, j'irais, bonheur extrême,
M'abattre loin de la folle cité ;
J'irais chercher le pays où l'on aime,
Et, comme vous, planer en liberté.
Sous la charmille où s'effeuillent les roses,
J'écouterais l'épanchement des cœurs ;
Dans les berceaux je verrais bien des choses,
J'y trouverais la réponse des fleurs.
Heureux oiseaux, etc.

Si je volais, ô France, ô ma patrie !
J'irais briser et ton joug et tes fers ;
J'écraserais tous ceux qui t'ont meurtrie,
Et donnerais la paix à l'univers.

De tout tyran j'arracherais le glaive,
Toujours levé contre la liberté ;
Tu sortirais comme d'un mauvais rêve,
Eblouissante et pleine de fierté !
Heureux oiseaux, etc.

N'EFFEUILLEZ PAS LES MARGUERITES.

LÉGENDE.

Dans les guérets, dans les sillons,
Rose courait folle et rieuse ;
De fleur en fleur les papillons
Fuyaient sa main capricieuse ;
Une aubépine au port altier,
Tendant au loin ses longues branches,
Abritait le long du sentier
De belles marguerites blanches. (*bis.*)

Ah ! croyez-moi, quand revient le printemps,
Dansez, chantez, chères petites ;
Car pour aimer on a toujours le temps,
N'effeuillez pas les marguerites.

Rose avait un amour au cœur :
Las ! elle aimait, la pauvre fille,
Le fils d'un riche et fier seigneur,
Qui lui dit qu'elle était gentille.
Aussitôt, saisissant la fleur :
" Dis-moi s'il me sera fidèle? "
Mais celle-ci, pour son malheur,
" Il t'aime ! " lui répondit-elle.
Ah ! croyez-moi, quand revient, etc.

Six mois après, dans le hameau
On célébrait un mariage :
Le jeune seigneur du château
Prenait femme de haut lignage.
“ Respectons les secrets des fleurs,”
Dit Rose, dont le cœur palpite,
Et de ses yeux coulent des pleurs...
Elle est folle !—pauvre petite !
Ah ! croyez-moi, quand revient, etc.

LA BOUCLE DE CHEVEUX.

ROMANCE.

Puisque tu dois demain,
Mignonne, ouvrir tes ailes,
Pour suivre le chemin
Qu'ont pris les hirondelles ;
Puisque l'hiver fait peur
A ta peau satinée,
Et que pour une année
Tu fuis avec ton cœur !

Reprends tes souvenirs, je n'en saurais que faire ;
Que me font à présent ces fleurs, ces rubans bleus ?
Mais, laisse-moi, du moins, puisque tu pars, ma chère,
Garder de nos amours ces boucles de cheveux !

Voici ton éventail,
Ta mule en satin rose,
Le cadre de corail
Où ton portrait repose.

Là, le muguet fané
De la saison dernière,
Et le bouquet de lierre
Qu'un soir tu m'as donné !
Reprends, etc.

Reprends tous tes serments ;
En style épistolaire,
Dispersé à tous les vents
Mon triste reliquaire,
Car de chaque parfum
Versé sur ma jeunesse,
O ma blonde maîtresse,
Je n'en veux garder qu'un.
Reprends, etc.

CHANSON DU MOIS DE MAI.

Les bois reprennent leur parure,
Les bois appellent les amants,
Mai se couronne de verdure
Et nous promet des jours charmants.
Dans les sentiers, les fleurs nouvelles
A nos yeux offrent leurs bouquets,
Le printemps fait sa cour aux belles
Avec des roses, des bluets,
Oui, des bluets.

Le mois de mai dans la campagne
Murmure aux filles, aux garçons :
Que le bonheur vous accompagne
Et vous inspire des chansons !

Redites-moi les plus joyeuses ;
La joie est sœur du gai printemps,
Et j'aime un chœur de voix rieuses
Sur un refrain du don vieux temps,
Du bon vieux temps.

Doux mois de mai, mois de jeunesse,
A toi salut, mois de beauté !
Trop tôt viendra notre vieillesse,
Trop tôt fuira notre gaîté !
Remplissons donc de notre vie
Toutes les nuits et tous les jours !
Sachons cueillir, l'âme ravie,
Les jeunes fleurs et les amours !
Oui, les amours !

LA CHANSON D'YVONNE.

O mon Yvonne,
Sois douce et bonne,
Pour que toujours,
Pour que toujours,
Le ciel te donne
Cœur qui rayonne
Et joyeux jours,
Et joyeux jours !

Ma chère enfant, ma frêle fille,
Qui sais si bien presser ma main ;
Comme un rayon naissant qui brille,
Le sort te met sur mon chemin.
O mon Yvonne, etc.

L'ange que Dieu met sur la terre
Près des jolis petits enfants,
Prend souvent l'aspect de leur mère,
Dont les regards sont triomphants.
O mon Yvonne, etc.

Aime ta mère avec ivresse,
Et le bonheur te sourira ;
Réjouis-la de ta tendresse,
Et le bon Dieu te bénira.
O mon Yvonne, etc.

ROSE, POURQUOI PARTIR.

MÉLODIE.

Pourquoi partir, quitter ce frais ombrage,
Où près de moi tu venais reposer,
Où, chaque soir, caché par le feuillage,
Sur ton beau front je cueillais un baiser ?
Dis-moi pourquoi fuir cet instant suprême ?
Lorsque mon cœur te parlait d'avenir,
Que tes beaux yeux me répondaient : Je
[t'aime !
Rose, dis-moi, pourquoi veux-tu partir ? (*bis*)

Ne crains-tu pas de briser cette chaîne
Qui m'unissait à ton cœur pour toujours ?
Ne crains-tu pas que le flot qui t'entraîne
Te fasse, hélas ! oublier nos amours ?

Rose, j'ai peur, je vis sans espérance
Si loin de toi, j'aimerais mieux mourir ;
Ah ! reste encor pour calmer ma souf-
[france,
Rose, dis-moi, pourquoi veux-tu partir? (*bis*)

Tu sais pourtant que toi seule est ma vie,
Que ton amour est mon rêve d'espoir,
Que le bonheur de mon âme ravie,
C'est le sourire et le baiser du soir !
Rose, je pleure, écoute ma prière :
Reste toujours, ou je mourrai martyr !
Dans ton regard je viens de lire : Espère !
Rose, dis-moi, tu ne veux plus partir ? (*bis.*)

UNE MÈRE.

ROMANCE.

Dors, blonde enfant à la bouche vermeille,
Dors au refrain de mes tendres chansons ;
Pour mieux te plaire et charmer ton oreille,
Languissamment j'affaiblis mes doux sons ;
Mais quand ta voix pourra dire : Ma mère !
Quand tu courras sur les gazons en fleur,
Ces jours heureux, fille charmante et chère,
Me paîront tous mes soins et ma douleur.

Mais dors encor, dors encor, mon bel ange,
Dors au refrain de mon langoureux chant !
Que des esprits la céleste phalange
Berce tes doux petits rêves d'enfant.

Quels sont ces chants, ces voiles et ces cier-
[ges,
Ces fronts penchés devant le Roi des rois ?
Aux saints parvis, ce sont de blanches
Communiant pour la première fois. [vierges
De même un jour, ô ma fille bénie,
Je te verrai pure et blanche au saint lieu,
Et de bonheur mon âme rajeunie,
Près des autels avec toi priera Dieu.
Mais dors encor, etc.

Un jour, hélas ! modeste fiancée,
Tu passeras au bras d'un jeune époux.
De ton amour, rien qu'à cette pensée,
Je sens déjà mon cœur être jaloux...
Mais, au bonheur de ma fille adorée
Sacrifiant mon amour maternel,
J'irai bénir dans l'enceinte sacrée
Ton doux hymen aux pieds de l'Eternel.
Mais dors encor, etc.

DOUX RÉVEIL.

MÉLODIE.

O joie immense, ô doux réveil !
Mon cœur rayonne et voit le ciel !
Un seul regard tombé sur moi
Me rend l'espérance et la foi.

Hier encore, en proie au doute,
J'errais dans l'ombre et dans la nuit ;
Un ange apparaît sur ma route,
Et tout s'anime, et le jour luit !

O joie immense, ô doux réveil !
Mon cœur rayonne et voit le ciel !
Un seul regard tombé sur moi
Me rend l'espérance et la foi.

Hélas ! seul je n'aurais pu vivre !
Tout mon être s'est ranimé ;
Aujourd'hui je me sens revivre,
Je suis heureux, je suis aimé !

O joie immense, ô doux réveil !
Mon cœur rayonne et voit le ciel !
Un seul regard tombé sur moi
Me rend l'espérance et la foi.

L'ÉCHO DE LA MANSARDE.

ROMANCE.

Ma mansarde est auprès des cieux,
Comme celle de tout poète,
Le soleil, en orbes joyeux,
Chaque matin ouvre la fête.
Si parfois le cœur est chagrin,
Le bon Dieu, qui d'en haut regarde,
Eveille par un gai refrain
L'écho de la mansarde. (*bis.*)

C'est la voisine, un frais lutin,
Qui, dès l'aube, chante et travaille ;
Le coq jette son cri mutin,
En picorant parmi la paille ;

Et le poète, à la chanson
Joignant alors sa voix gaillarde,
Fait retentir à l'unisson
L'écho de la mansarde. (*bis.*)

Voici la saison des beaux jours ;
" C'est le printemps ! ' dit la fillette.
Voici la saison des amours :
" Aimons-nous," répond le poète.
Alors un baiser vagabond,
Des lèvres tombé par mégarde,
Jeta dans un trouble profond
L'écho de la mansarde. (*bis.*)

Pendant un an, ce pauvre écho
Ne savait plus auquel entendre,
Car de jour en jour, le duo
Devenait plus doux et plus tendre.
Un soir chanteurs se sont perdus ;
Enfants, que le bon Dieu vous garde,
Et depuis, rien ne trouble plus
L'écho de la mansarde. (*bis.*)

ELLE NE CROYAIT PAS, DANS SA CANDEUR NAIVE.

MÉLODIE.

Elle ne croyait pas, dans sa candeur naïve
Que l'amour innocent qui dormait dans son [cœur,
Dût se changer un jour en une ardeur plus [vive,
Et troubler à jamais son rêve de bonheur !...

Pour rendre à la fleur épuisée
Sa fraîcheur, son éclat vermeil,
O printemps, donne-lui ta goutte de rosée !
O mon cœur, donne-lui (*bis*) ton rayon
[de soleil !

C'est en vain que j'attends un aveu de sa
[bouche ;
Je veux connaître en vain ses secrètes dou-
[leurs ;
Mon regard l'intimide et ma voix l'effarouche,
Un mot trouble son âme et fait couler ses
[pleurs !...

Pour rendre à la fleur épuisée
Sa fraîcheur, son éclat vermeil,
O printemps, donne-lui ta goute de rosée !
O mon cœur, donne-lui (*bis*) ton rayon
[de soleil !

LES ÉTOILES.

ROMANCE.

Sais-tu pourquoi, ma souveraine,
Les étoiles du firmament
Ont cette lueur incertaine
Qui fait rêver si tristement ? (*bis.*)
C'est qu'elles marquent le passage
De ceux que nous avons perdus ;
C'est que chaque étoile est l'image } (*bis.*)
D'un pauvre cœur qui ne bat plus. }

Vois-tu, chaque étoile qui brille,
Parle à quelque âme d'ici-bas ;
C'est ton fiancé, jeune fille,
Qui te dit : " Ne m'oubliez pas ! (*bis.*)
Oh ! plains sa douleur solitaire ;
Pleure ses beaux jours disparus ;
Cherche en ton cœur une prière } (*bis.*)
Pour ce cœur qui ne battra plus... }

FEMME ET FLEUR.

MÉLODIE.

La femme dit à la rose :
Il te faut, pour être éclose,
De cet horizon vermeil
Attendre, ô ma bien-aimée,
Sur ta tige parfumée,
Un doux rayon de soleil !

La rose dit à la femme :
Il te faut, pour que ton âme
S'entr'ouvre à l'espoir d'un jour,
Attendre comme moi-même,
Ma sœur ! et ce bien suprême,
C'est un doux rayon d'amour !

Pauvre femme ! pauvre rose !
Leur dit une voix morose,
Vous comptez sans les autans !
Le soleil luit et s'efface,
L'amour comme un rêve passe :
N'attendrez-vous pas longtemps ?

MA PAQUERETTE.

RÊVERIE.

Quand une douce rêverie
Vient pâlir mon front soucieux,
Je sais un lieu dans la prairie,
Où je me cache à tous les yeux.
Là, comme une perle qui brille,
S'épanouit coquettement
Ma pâquerette si gentille,
Ma blanche fleur, que j'aime tant! } *(bis)*

Tu viens de naître sur la mousse,
Au premier souffle du printemps,
Et puis, déjà ta feuille pousse,
Malgré le froid, le mauvais temps.
Petite fleur, dis, qui te presse
De sortir sitôt du néant ?
Viens-tu chercher une caresse
Du doux zéphir qui t'aime tant ? } *(bis)*

Je vois dans ta corolle blanche
Comme un parfum de pureté ;
Je vois dans ta tige qui penche
L'emblème de l'humilité.
Et sur tes traits je vois encore
Un rayon de pourpre éclatant
Que la pudeur y fait éclore,
Petite fleur, que j'aime tant. } *(bis)*

Mais, dis-moi, fleur, ces traits de flamme
Dessinant ton riant contour,
N'est-ce pas ton sein qui se pâme
Sous les rayons d'un chaste amour ?

L'amour, vois-tu, c'est dans ce monde
Deux cœurs liés d'un nœud brûlant ;
Souris au rayon qui t'inonde, } (*bis*)
Petite fleur, tu l'aimes tant !

Petite fleur, celui que j'aime
Te cueillera quelque matin ;
Comme toi, je voudrais moi-même
Mourir en brillant sur son sein.
Ah ! dis-lui bien de quelle flamme
Mon cœur s'embrase en le voyant !
Dis-lui le secret de mon âme, } (*bis*)
Petite fleur, je l'aime tant !

DOUCE PENSÉE.

Comme un doux parfum de myrrhe
Dont je suis tout enivré,
Au fond de mon cœur respire
Ton souvenir adoré !

Le bleuet et la pervenche,
Me rappellent tes yeux bleus,
Et la marguerite blanche,
Le jour béni des aveux !...
Comme un doux parfum de myrrhe, etc.

Pour moi, ton charmant visage
Emprunta son coloris
De quelque rose sauvage,
Au cœur des halliers fleuris !...
Comme un doux parfum de myrrhe, etc.

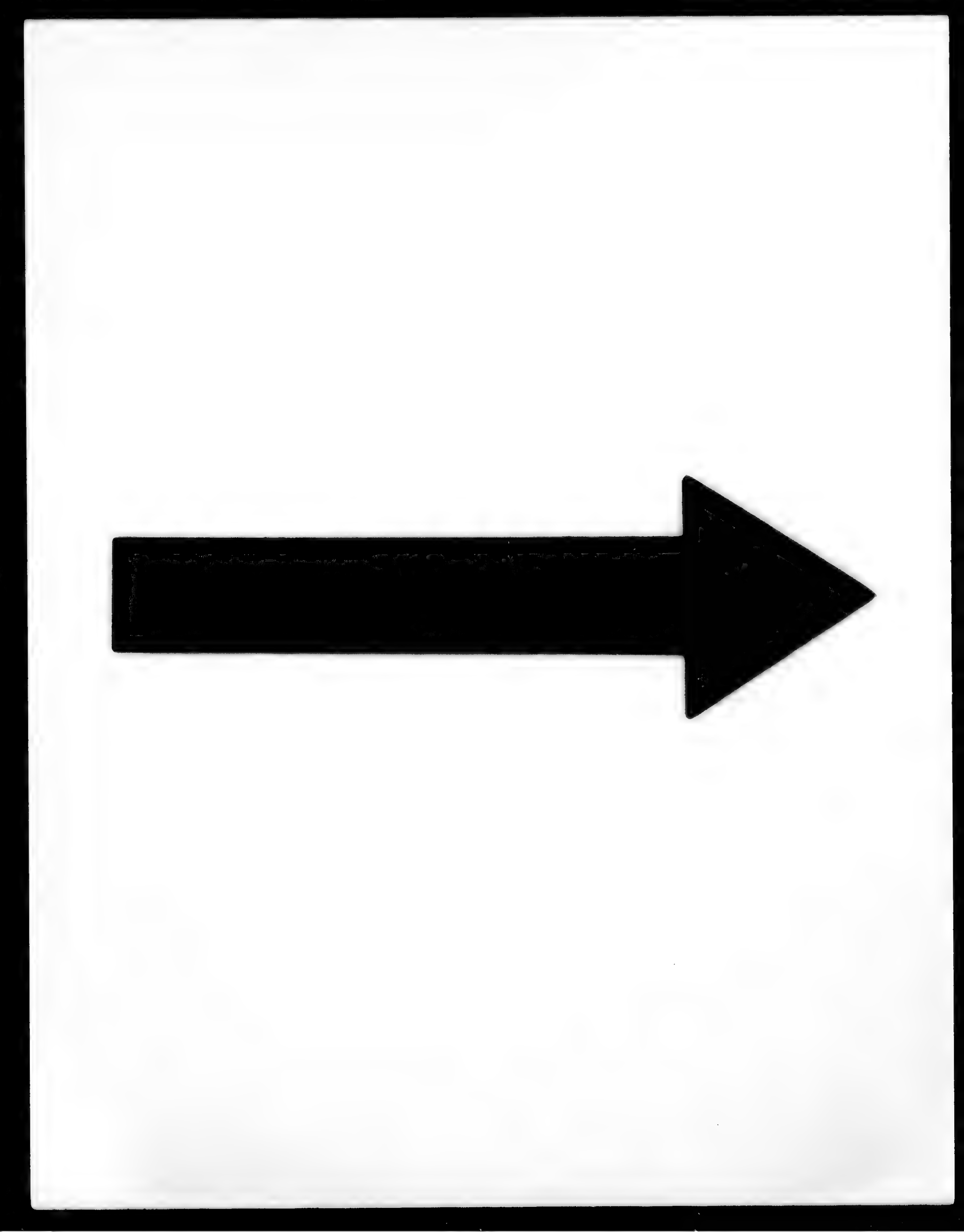
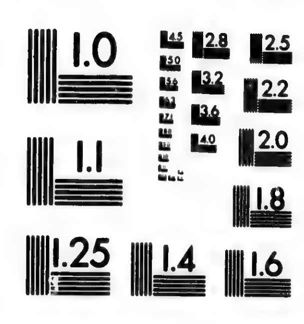


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Quand le vent en larges ondes
Courbe la cime des blés,
Je crois voir les tresses blondes
De tes cheveux ondulés !...
Comme un doux parfum de myrrhe, etc.

Dans le rêve et dans la veille,
C'est ta douce et tendre voix
Qui murmure à mon oreille
Tes chants aimés d'autrefois !
Comme un doux parfum de myrrhe, etc.

LE CHEVALIER ET L'ÉCHO.

DIALOGUE MUSICAL.

Cavalier, qui cours sur la plage
De noir vêtu,
Plus rapide que le nuage,
Où donc vas-tu ?
Je cherche les yeux d'une femme,
Miroir d'azur
Dont les feux enflammaient mon âme
Sous le ciel pur.

En vain, à la brise qui passe,
Echo lointain,
D'un cœur tu demandes la trace
Soir et matin...

Pour trouver celle que j'adore
D'un pur amour,
J'irais jusqu'où renaît l'aurore,
Foyer du jour.

Ne cherche pas ta fiancée
Sous le ciel bleu,
Car elle a fait la traversée
Qui mène à Dieu !

ALICE.

Au loin tout sommeille,
Du jour l'astre s'enfuit,
Phœbé luit vermeille,
Tout semble heureux la nuit.
Moi seul à cette heure :
Moi seul triste, abattu,
Je souffre et je pleure,
Alice, où donc es-tu ?
Ici, chaque soir,
Ta voix m'a dit : Je t'aime !
Ah ! près de moi reviens t'asseoir !
Ah ! viens ! toi que j'aime,
Mon cœur est le même,
Hélas ! et chaque soir,
Seul en ce lieu,
Seul à présent, je viens m'asseoir.

Le fleur s'est fanée,
Mais c'est jusqu'au printemps.
Depuis une année,
Ma rose, je t'attends.
Tu restes cachée,
Ton chant même s'est tu,
Partout je t'ai cherchée.
Alice, où donc es-tu ?

Faut-il que mes yeux
   Des nuits percent les voiles ?
Faut-il te chercher aux cieux ?
   Ah ! viens, luis sans voiles.
Parmi tant d'étoiles,
Tu brilles dans les cieux.
   O douce étoile,
   Tu luis aux cieux.

ALSACE ET LORRAINE.

France, à bientôt ! car la sainte espérance
Emplit nos cœurs en te disant : Adieu !
En attendant l'heure de délivrance,
Pour l'avenir nous allons prier Dieu.
Nos monuments où flotte leur bannière
Semblent porter le deuil de ton drapeau.
France, entends-tu la dernière prière
De tes enfants couchés dans leur tombeau ?
Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et, malgré vous nous resterons Français ;
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais.

Et quoi ! nos fils quitteraient leur chaumière
Et s'en iraient grossir vos régiments !
Pour égorger la France, notre mère,
Vous armeriez le bras de ses enfants !
Ah ! vous pouvez leur confier des armes,
C'est contre vous qu'elles leur serviront,
Le jour où, las de voir couler nos larmes,
Pour nous venger leurs bras se lèveront.
   Vous n'aurez pas, etc.

Ah ! jusqu'au jour où, drapeau tricolore,
Tu flotteras sur nos murs exilés,
Frères, étouffons la haine qui dévore
Et fait bondir nos cœurs inconsolés.
Mais le grand jour où la France meurtrie
Reformera ses nouveaux bataillons,
Au cri sauveur jeté par la patrie,
Hommes, enfants, femmes, nous répondrons :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et malgré vous nous resterons Français ;
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais !

LE RÊVE DU MOUSSE.

L'air était froid, ma mère ;
Oh ! comme il était froid !
La brise était amère
Sur la flotte du roi ;
Mais au fond de mon âme,
Dans des flots de soleil,
Marcelle aux yeux de flamme
Réchauffait mon sommeil ;
Lorsqu'une blanche fée,
De vos voiles coiffée,
M'appelle au fond de l'eau : [beau.
Bonjour, ma mère ; oh ! que mon rêve était

"—Viens, disait votre image,
L'eau seule est entre nous !
Trop vite ton jeune âge
A quitté mes genoux !

Viens, que je berce encore
Tes rêves de printemps ;
Les flots en font éclore
Qui nous calment longtemps !......."
Et mon âme étonnée
Se réveille entraînée
Par les baisers de l'eau.
Bonjour, etc.

La flotte dans les ombres
En silence glissa ;
Avec ses ailes sombres
Mon vaisseau s'effaça.....
Sous sa lampe pieuse,
Sans cesser de courir,
La lune curieuse
Me regardait mourir :
Je n'avais plus de plainte ;
Trois fois ma voix éteinte
S'évanouit dans l'eau...
Bonjour, etc.

C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix ;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois.
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort ;
Vos deux bras sur les ondes
Me poussaient vers le port,
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le ciel et l'eau.
Bonjour, etc.

MON VILLAGE.

Combien je te regrette,
Beau ciel de mon pays,
Et toi, douce retraite,
Que toujours je chéris !
Soleil, qui fais éclore
Les trésors de l'été,
Dois-tu me rendre encore
La vie et ma gaîté ?

Une erreur trop commune
Egara ma raison ;
Je rêvais la fortune
Et l'éclat d'un vain nom ;
Mais aujourd'hui, plus sage,
D'un regard attendri,
Je cherche mon village
Et mon premier ami.

Vers cette heureuse terre
Qui me ramènera ?
Là repose ma mère ;
Mon ami m'attend là,
O pensers pleins de charmes !
Endormez ma douleur,
Et vous, coulez, mes larmes,
Et soulagez mon cœur.

Une fleur étrangère,
En de tristes climats,
Sur sa tige légère
Cède au poids des frimas,

Jeune, ainsi je succombe,
Faible comme la fleur,
Ici, je vois la tombe ;
Là-bas est le bonheur.

Je veux, dès mon aurore,
Surpris d'un froid mortel,
Me réchauffer encore
Au foyer paternel.
Chaque jour ma patrie
Charme mon souvenir,
Là, commença ma vie ;
Là, je veux la finir.

LES DEUX ENFANTS DU PÊCHEUR.

Notre père est parti,
Pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions, prions à deux genoux ;
Sa barque est si petite,
Et la mer est si grande !
Seigneur, Seigneur, daigne le secourir.

Contre l'écueil, contre l'orage,
Seigneur, daignez le secourir ;
S'il ne revient pas au rivage,
Tous deux il nous faudra mourir.
Frère, vois ce point dans l'espace,
Ce point que nous montre l'éclair...
—Hélas ! c'est un oiseau qui passe,
Qui passe et disparaît dans l'air.
Notre père est parti, etc.

Depuis que notre pauvre mère
Parmi les anges remonta,
Seul près de nous, douleur amère !
Notre bon père nous resta.
Frère, vois ce point dans l'espace ;
Frère, vois donc à l'horizon !
—Hélas ! ce n'est qu'un blanc nuage,
Qui fuit au gré de l'aquilon.
Notre père est parti, etc.

Ses filets, sa barque fragile,
Voilà notre unique trésor ;
Sa cabane est le seul asile
Où toujours nos rêves sont d'or.
Frère, qu'apporte cette lame ?
Du retour est-ce un précurseur ?
—Hélas ! elle apporte une rame
Et les vêtements d'un pêcheur.
Silence.....

L'HORLOGE DE LA NOURRICE.

Petit enfant, petit enfant,
La Vierge dort, et toi, tu pleures !
L'horloge sonne, il est deux heures ;
Vite, endors-toi, car Dieu t'entend.

Moi, je connais des fleurs dorées,
Pour le beau paradis créées ;
Si bientôt tu voulais dormir
Ton bon ange irait t'en cueillir.

On n'entend plus le chant du pâtre ;
Partout le songe accourt folâtre,
Et, sur son chemin lumineux,
L'étoile marche dans les cieux.
Petit enfant, etc.

Va, ne crains rien, rose vermeille ;
Dors, ton bon ange est là qui veille ;
La lune luit au firmament ;
La lampe brûle mollement ;
Le vent souffle et la porte crie ;
La feuille vole, et l'arbre plie ;
Mais l'oiseau dort calme et muet,
Caché dans son lit de duvet.
Petit enfant, etc.

Déjà s'éveille toute chose,
L'abeille est sur l'espalier rose ;
Déjà le chien noir du berger
S'élance joyeux du verger.

Sur le toit bleu de la tourelle,
Déjà gémit la tourterelle ;
Déjà ta sœur dans le sentier,
Cueille la fleur de l'églantier.

Petit enfant, tu dors enfin,
Sur toi la Vierge à son tour veille,
Doucement près d'elle sommeille ;
Dors, je te laisse dans sa main.

SOUVENIRS D'AMOUR.

ROMANCE.

Si vous saviez comme elle est belle
La jeune fille aux blonds cheveux,
Comme le feu de sa prunelle
Reluit dans ses beaux chants joyeux !
Un soir elle m'a dit : Je t'aime !
Depuis ce jour j'entends sa voix
Dire ces mots : bonheur suprême !
Echo des amours d'autrefois.

O ma charmante blonde !
Je garderai toujours,
Dans ma douleur profonde,
Mes souvenirs d'amour. (*bis.*)

Hélas ! dans ma douleur amère,
Elle partit un soir d'été ;
Mon bonheur n'était qu'éphémère,
Pourtant elle m'avait aimé,
Croyant à son amour frivole,
Et j'espérais, pauvre insensé !
Son cœur, comme un oiseau s'envole
Vers un pays plus fortuné.
O ma charmante, etc.

Je me souviens, belle adorée,
Des doux projets pour l'avenir ;
Nous nous aimions, l'âme embaumée,
Avec l'espoir de nous unir.

Mais tout s'est enfui comme un rêve,
De mon bonheur, je n'ai plus rien
Que l'espérance, ô fille d'Eve !
Puisque j'ai perdu mon seul bien.
O ma charmante, etc.

M'AIMERA-T-IL TOUJOURS.

MÉLODIE.

Sylvain, dans un élan suprême,
A rempli mon cœur de bonheur ;
Il m'a dit : Louise, je t'aime ;
A toi ma vie, à toi mon cœur.
Hélas ! depuis une semaine,
De mes yeux Sylvain est absent,
Mon âme se demande en peine
S'il se souvient de son serment. (*bis.*)

Charmante Marguerite,
Gage de nos amours,
Ah ! dis-moi, ma petite,
M'aimera-t-il toujours ? } (*bis.*)

Rien n'est constant dans la nature,
Le nuage s'évanouit,
Et de ce ruisseau qui murmure
Je vois le flot léger qui fuit.
Si j'en crois, hélas ! cette image,
Le honheur sur terre est bien court.
Roses, lilas, amour, nuage,
Tout fuit et passe sans retour. (*bis.*)

Charmante Marguerite,
Gage de nos amours,
Tu m'as dit, ô petite,
Qu'il m'aimera toujours. } (*bis.*)

Mais reprenons quelque espérance,
Le soleil revient tous les ans
A l'été rendre l'abondance,
Rendre les roses au printemps.
Le froid hiver vainement ose
Pour trop longtemps le retenir.
Sylvain, amour, soleil et rose,
Grâce au ciel vont donc revenir. (*bis.*)
Charmante Marguerite, etc.

LA BERCEUSE.

Le frais ruisseau, le bois t'appelle,
Viens là, cher enfant, près de nous !
Et comme l'oiseau sur son aile,
L'enfant accourt joyeux et doux. (*bis.*)

Dans les buissons la caille chante ;
Le jour se brise en vingt couleurs ;
Les perles que l'aurore argente,
Tremblent humides sur les fleurs. (*bis.*)

Sur le gazon, il se renverse,
Et comme il suit la nue aux cieux,
Le dieu des beaux rêves le berce,
Puis mollement ferme ses yeux. (*bis.*)

Puis de l'enfant la mère en larmes,
A force de joie et d'amour,
Contemple en paix ses tendres charmes,
Et ne voit pas s'enfuir le jour. (*bis.*)

ROSÉE AMÈRE.

Quand la triste rêverie,
Seul m'entraîne au fond des bois,
Je pense aux jours d'autrefois,
En foulant l'herbe flétrie,
Et mon cœur; mon cœur trop plein
Se répand en pleurs soudain.

Coulez de ma paupière,
Coulez, larmes du cœur,
Rosée amère
De la douleur. } (*bis.*)

Une vierge à son aurore
Souriait à mes vingt ans ;
Aux rayons d'un beau printemps
Mon bonheur allait éclore,
Mais hélas ! adieu, bonheur !
Elle est morte dans sa fleur.

Coulez de ma paupière,
Coulez, larmes du cœur,
Rosée amère
De la douleur. } (*bis.*)

Les chimères de ma gloire,
Sans consoler mon amour,
M'ont bercé... rêve d'un jour,
De leur splendeur illusoire :
Et mon cœur pleure à jamais
Le doux ange que j'aimais.

Coulez de ma paupière
Coulez, larmes du cœur,
Rosée amère } *(bis.)*
De la douleur.

BONSOIR, PETITE ÉTOILE.

MÉLODIE.

Pendant qu'au pied de ma couchette
J'adresse ma prière à Dieu,
Là-bas, agitant son aigrette,
Mon étoile brille au ciel bleu.
De son disque d'or un sourire
Se détache et vole vers moi.
Son doux regard semble me dire :
Dors en paix, je veille sur toi.
Petite étoile,
Que chaque soir
Au ciel sans voile
J'aime à revoir,
Bonsoir, bonsoir,
Petite étoile, petite étoile,
Bonsoir !

Après le baiser de ma mère,
Rien n'est doux à mon cœur d'enfant
Comme un rayon de ta lumière,
O mon bel astre étincelant !
Par toi, tant de charmantes choses,
La nuit, enchantent mon repos,
Tant de rêves, d'images roses,
Voltigent sous mes blancs rideaux !
Petite étoile, etc.

Es-tu, dis-moi, fille de l'ombre,
L'étoile chère aux matelots,
Qui dirige dans la nuit sombre
Le navire errant sur les flots ?
Est-ce toi que Dieu fit paraître,
Pour guider les mages pieux
Vers l'étable où venait de naître
Le Sauveur envoyé des cieux ?
Petite étoile, etc.

Ecoute, dit avec mystère
Une voix qui venait d'en haut,
Je suis un ange solitaire,
Un rayon du divin flambeau.
C'est moi qui viens prendre ton âme,
Quand le sommeil ferme tes yeux.
Et sur mes deux ailes de flamme,
L'emporte au séjour des heureux.
Petite étoile, etc.

ADIEU... RÊVES DORÉS.

ROMANCE.

[âme
Ah ! pourquoi ton regard a-t-il mis dans mon
Cet amour insensé qui me force à gémir ? [me
Pourquoi donc, sans pitié, me traites-tu d'infâ-
Pourquoi briser d'un mot l'espoir de l'avenir ?
Adieu, rêves dorés,
Doux charmes de la vie ;
Je vais vous fuir, allez,
O fantômes trompeurs !
Puisse-t-elle garder la coupe d'ambroisie,
Et me laisser, à moi, la coupe des douleurs !
Et me laisser, à moi,
Et me laisser, à moi, la coupe des douleurs !

Elle m'avait tendu sa main si magnanime ;
Elle m'avait juré de me garder sa foi.
Son âme était alors admirable et sublime ;
Elle était mon bonheur et ma suprême loi.
Adieu, etc.

Moi, je l'aime toujours et je souffre en silence,
Mais qu'importe après tout ? je suis né pour
[souffrir,
A moi l'affreuse faim, mais à toi l'opulence,
A mon cœur un tombeau, mais au tien le
[plaisir.

Adieu, etc.

LE BOUTON DE ROSE.

Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi,
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose, est, ainsi que toi,
Bouton de rose.

Au sein de Rose,
Heureux bouton, tu vas mourir !
Moi, si j'étais bouton de rose,
Je ne mourrais que de plaisir.
Au sein de Rose.

Au sein de Rose,
Tu pourras trouver un rival,
Ne joute pas, bouton de rose ;
Car, en beauté, rien n'est égal
Au sein de Rose.

Bouton de rose,
Adieu, Rose vient, je la vois !
S'il est une métempsycose,
Grands dieux, par pitié, faites-moi
Bouton de rose.

SÉRÉNADE.

Ah ! viens à ta fenêtre
Et daigne enfin paraître ;
La flamme de tes yeux
Embellira ces lieux.

Ecoute-moi, cruelle,
C'est ma voix qui t'appelle ;
Renonce à tes rigueurs,
Parais, ou bien je meurs !

O toi, dont la voix tendre
Du ciel semble descendre,
O toi qui dans mon cœur
Commandes en vainqueur,
Rayonne ici dans l'ombre,
Dissipe la nuit sombre,
Ramène ici le jour,
Viens, ô mon bel amour.

AMOUR ET PAPILLON.

MÉLODIE.

Auprès des fleurs, vos maîtresses fidèles,
Gais papillons, vous voltigez toujours ;
Vous parfumez le velours de vos ailes,
Et le bonheur règne dans vos amours. (*bis*.)
Charmante enfant, vous riez de ma peine,
Petite fleur, doux ange rose et blond !
Rien qu'un instant si j'étais papillon,
Ma fleur à moi ce serait Madeleine.

En reposant vos ailes frémissantes,
Vous dérobez un baiser à la fleur,
Vous la couvrez de caresses charmantes
Sans lui ravir son éclat, sa fraîcheur. (*bis*

Charmante enfant, vous riez de ma peine,
Petite fleur, doux ange rose et blond !
Rien qu'un instant si j'étais papillon,
Ma fleur à moi ce serait Madeleine.

Bien triste, hélas ! est votre destinée :
Vivant d'amour l'espace d'un printemps,
Quand des beaux jours la saison est passée,
Vous et la fleur mourez en même temps. (*bis*)
Ah ! ne riez plus jamais de ma peine,
Petite fleur, doux ange rose et blond !
Un seul regard au pauvre papilllon.
Qui meurt d'amour, oui d'amour, Magdeleine

LA MARSEILLAISE.

CHANT NATIONAL DE 1792.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé : (*bis.*)
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes !

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (*bis.*)

Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, etc.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ! (*bis.*)
Grand Dieu ! par des mains enchaînés
Nos fronts sous le joug se ploîraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans, et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix ! (*bis.*)
Tout est soldat pour vous combattre ;
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre !
Aux armes, etc.

Français, guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Epargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre nous ; (*bis.*)
Mais ce despote sanguinaire,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leur mère...
Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs : (*bis.*)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes, etc.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leur vertu ! (*bis.*)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre !

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons,
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

DIEU ! ...

STROPHES.

AIR : *Je veux finir comme j'ai commencé.*

A vos banquets, par mes couplets joyeux,
Je fus heureux d'obtenir un sourire ;
Mais pour ce soir devenu sérieux,
A l'Eternel je consacre ma lyre.

Nos yeux, nos sens, notre esprit, notre cœur,
Tout nous révèle un divin Créateur.
Vous, esprits forts, qui voulez nier Dieu,
Fils de Caïn, quelle est votre démence !...
A chaque pas et n'importe en quel lieu,
L'Etre suprême affirme sa puissance.
Nos yeux, etc.

Sans l'Eternel, tu serais au néant,
Pygmée issu du limon de la terre.
Est-ce donc toi qui, d'un souffle puissant,
A fait mouvoir et vivre la matière ?
Nos yeux, etc.

Qui donc à l'homme a donné les plaisirs
Où nous puisons une volupté pure !
Qui nous dota des plus brûlants désirs
Pour exaucer les vœux de la nature ?
Nos yeux, etc.

Homme ! est-ce toi qui, réglant les saisons,
Donne à la rose une haleine si pure ?
As-tu créé les fleurs et les moissons,
Les fruits si doux, les oiseaux, la verdure ?
Nos yeux, etc.

Qui donc suspend dans le vague des airs,
Fleuves mouvants, ces milliers de nuages ?
Qui fait gronder dans ce vaste univers
Les ouragans, les splendides orages ?
Nos yeux, etc.

Chétif mortel, si plein de vanité...
Est-ce donc toi qui donnas la lumière :
A ces soleils qui dans l'immensité
Sont plus nombreux que les grains de
[poussière ?
Nos yeux, nos sens, notre esprit, notre cœur,
Tout nous révèle un divin Créateur !

ADIEU, MIGNONNE.

ROMANCE.

Non, tu ne peux plus vivre en cage,
Pars, Mignonne, je vais t'ouvrir ;
Ton cœur veut se mettre en voyage
Et brûle déjà de partir.
Mais que, dans ta course lointaine,
Mon ombre vienne auprès de toi !
Bien plus longtemps qu'une semaine
Qu'il te souvienne encor de moi.

Adieu, Mignonne, pars, onvre ton aile brune,
Pour six mois de soleil, va, je te fais crédit ;
De promesse à ton cœur je n'en demande
[qu'une,
C'est que tu reviendras l'hiver à l'ancien nid.

Toi qu'on appelle l'oublieuse,
Ne manque pas de revenir,
Et ne va pas, brune frileuse,
De moi ne plus te souvenir.

Sitôt que la bise et novembre
Nous ramèneront le verglas,
Sur les blancs carreaux de ma chambre
Que j'entende sonner tes pas.
Adieu, Mignonne, etc.

Nous reprendrons nos rêveries.
Tu me diras, au coin du feu,
Tes caprices, tes fantaisies :
Tu pourras me mentir un peu :
Je ferai semblant de te croire,
Mon cœur ne peut plus se fermer.
A ta lèvre il me faudra boire
Tant que je saurai dire : Aimer !
Adieu, Mignonne, etc.

A la mémoire de Mme. Jéhin-Prume.

LAISSEZ-MOI DORMIR.

Laissez-moi dormir : la nuit tombe ;
Voici le soir silencieux,
Je sens le sommeil de la tombe
Poser son voile sur mes yeux.
Je vais partir ; à ceux que j'aime,
Ma lèvre, que je sens blêmir,
A donné le baiser suprême...
Laissez-moi dormir ! (*bis.*)

Je veux reposer sous un chêne
Penché sur un tertre bénit,
Où, durant la saison prochaine,
Les oiseaux bâtiront leur nid.

Là, dès l'aurore, sur ma tête
J'entendrai la feuille frémir,
Et chanter la brune fauvette...
Laissez-moi dormir ! *(bis.)*

Alors, sur la tombe fermée
Où je serai seule et sans voix,
Dites à ceux qui m'ont aimée
De venir prier quelquefois.
On dit que les âmes entendent
La sainte voix du souvenir...
Adieu ! j'en vois deux qui m'attendent :
Laissez-moi dormir ! *(bis.)*

LES POMMIERS SONT EN FLEURS.

ROMANCE.

Hymne sacré des amours éternelles,
Tous les amants aiment à vous chanter
Quand le printemps, avec ses fleurs nouvelles,
En souriant revient nous visiter.
Le vent du soir, la brise qui soupire,
L'oiseau craintif et les papillons blancs,
Sous les pommiers, en volant, semblent dire :
Il faut s'aimer quand tout s'aime au printemps !

Aimons-nous sans cesse.
A l'amour qui nous presse
Ouvrons nos cœurs.
Les pommiers sont en fleurs ! } *(bis.)*

L'insecte ailé qui murmure dans l'herbe
Sait vivre heureux sous les grands bois fleuris;
Un nid d'oiseaux fait un palais superbe
Quand l'alouette y couve ses petits.
Un vert sentier couvert d'ombre et de mousse
Plaît mieux au cœur qu'un chemin semé d'or;
Dans la nature, où la vie est si douce,
En cherchant bien l'amour se trouve encor.
Aimons sans cesse, etc.

Quand deux à deux, à travers la feuillée,
Joyeux on va promener ses vingt ans,
Comme le ciel, l'âme, alors étoilée,
S'ouvre en jetant des reflets éclatants.
Beaux amoureux du pays des chimères,
N'oubliez pas, le printemps revenu,
D'aller cueillir baisers et primevères,
Au fond des bois, qui cachent l'inconnu.
Aimons sans cesse, etc.

LA FRANCE IMMORTELLE.

MÉLODIE.

Des nations on te vit la première
A l'ignorance arracher le bandeau ;
En tout pays tu portas la lumière
Et le triomphe accueillit ton drapeau.
Sur toi le ciel fixa toutes les gloires,
Ton auréole éblouit l'univers,
Et tu fus grande alors dans tes victoires ;
Sois aujourd'hui sublime en tes revers.

O noble France !
Sous la souffrance
Ne laisse pas ton cœur défaillir.
Libre d'alarmes,
Sèche tes larmes,

Mon beau pays, tu ne dois pas mourir. (*bis.*)
Il vint une heure, heure où la confiance
Que t'inspirait un légitime orgueil,
Voila tes yeux sur l'horrible vengeance
D'un ennemi qui préparait ton deuil.
De tes enfants une immense hécatombe
Ensanglanta notre sol dévasté ;
Mais ces héros descendus dans la tombe
Ont pris l'essor vers l'immortalité.
O noble France, etc.

Après ces jours voués aux funérailles,
Jours douloureux, couverts d'un voile épais,
N'évoque pas l'instant des représailles,
Mets à profit les loisirs de la paix.
Donne le calme à ton âme ulcérée,
Aux cœurs français rends l'espoir et l'ardeur;
Par le travail forte et régénérée,
Tu reverras ta gloire et ta splendeur.
O noble Franee, etc.

MON BONHEUR, LE VOILA.

ROMANCE.

J'aime la fleur s'inclinant sur sa tige,
Perdue au fond d'un vert gazon ;
J'aime l'oiseau qui passe et qui voltige,
Gazouillant sa folle chanson.
Oui, je l'aime, belle nature,
Ton soleil de printemps ;
J'aime le ruisseau qui murmure,
Et le calme des champs.

Vous êtes trop jolie
Pour aimer tout cela.
Riez de ma folie,
Mon bonheur, le voilà.

J'aime la mer, j'aime la roche aride,
Où les flots viennent se briser.
J'aime la vague écumante et rapide
Que l'hirondelle vient raser.
J'aime entendre, lame rêveuse,
Tes élans furieux ;
Je t'aime, onde capricieuse,
Vaste miroir des cieux.
Vous êtes, etc.

J'aime à calmer la douleur accablante
Qui me poursuit comme un fléau ;
J'aime la voix du poète qui chante
Au moindre bruit comme l'oiseau.

Je t'aime aussi, liberté sainte,
De bonheur tu tiens lieu.
J'aime qui m'aime sans contrainte,
J'aime ma mère et Dieu !

Restez, restez jolie,
Mais aimez tout cela ;
Partagez ma folie,
Le vrai bonheur est là.

———

LA PREMIÈRE FEUILLE.

ROMANCE.

Enfin le soleil qui brille,
Ayant couvé mon bourgeon,
Vient de briser ma coquille,
Je mets le nez au balcon.
O bon air ! ô douces brises,
Beaux papillons, hé là-bas !
Venez dire des bêtises,
Ne me connaissez-vous pas ?

Bonjour ! bonjour !
Je suis la première feuille,
Qu'avec bonheur on accueille.
Bonjour ! bonjour !
Espoir, amour
Sont les dons que je recueille ;
Je suis la première feuille.
Bonjour ! bonjour !

Accourez, mes robes blanches ;
Jeunes cœurs, aimez-vous bien.
Je chanterai dans les branches,
Et l'écho n'en saura rien.
Gais passereaux, venez vite,
J'ai des retraites pour deux ;
Reconnaissez la petite
Et confiez-lui vos œufs.
Bonjour, etc.

A ton tour, terre féconde.
Vois, tes prés semblent bouillir :
J'entends le sillon qui gronde
Sur tes blés qui vont jaillir.
De jacasser il me tarde,
Voici quelqu'un par bonheur.
" Lève les yeux et regarde,
C'est moi, c'est moi, laboureur."
Bonjour, etc.

Je vois les fleurs printanières
Sortir leurs petits enfants :
Grimpez, liserons et lierres,
Nous jouerons avec les vents.
Mais qu'aperçois-je ? un malade
Qu'on promène doucement.
A toi ma plus belle œillade,
Mon pauvre convalescent.
Bonjour, etc.

———

LES QUATRE AGES DE LA FEMME.

ROMANCE.

Petits enfants, troupe blonde et jolie,
Ainsi que vous, jadis dans les sillons
Je folâtrais au printemps de ma vie,
En butinant et fleurs et papillons.
Heureuse alors des baisers de ma mère,
En attendant de plus vives douleurs,
Pour un jouet, un mot, une chimère,
Déjà mes yeux ont répandu des pleurs.

Tout âge a ses charmes
Et ses doux plaisirs,
Ses craintes, ses larmes,
Ses brûlants soupirs.
Mais la main de Dieu
Place en chaque lieu,
Près de la douleur,
Un peu de bonheur.

Quinze ans plus tard, je délaissai, rêveuse,
Tous les plaisirs qui vous semblent si doux,
Et devant Dieu, confiante et joyeuse,
Avec bonheur je fis choix d'un époux.
Il m'adorait, j'étais jeune et jolie...
Pourtant mon cœur eut souvent des regrets ;
Car je connus l'affreuse jalousie,
Aux fleurs d'amour se joignaient les cyprès.
Tout âge, etc.

De mon bonheur je savourais l'ivresse,
Mais le bonheur peut-il être éternel ?
Dieu dans mon sein fit germer ma tendresse,
J'allais connaître un amour maternel.
Avec bonheur, trois fois je devins mère :
Trois chérubins, par l'Eternel bénis.
Un jour la mort vint enlever leur père,
L'arbre mourut... Dieu me laissa les fruits.

Tout âge, etc.

Et maintenant que me voilà grand'mère,
Que sur mon front chaque orage a glissé,
J'éprouve encor du bonheur sur la terre
En relisant l'album de mon passé.
Ma voix tremblote, et tout mon sang se glace,
Ma vue est faible et mes pas sont tremblants;
Mais lorsqu'aux cieux j'irai prendre ma place,
Je revivrai dans mes petits-enfants.

Tout âge, etc.

MARTHE.

MÉLODIE.

On dit partout dans le village
Que maître Jean vient t'épouser :
Il est fort riche, mais je gage
Que tu sauras le refuser !

Et que t'importe la richesse,
Ne m'as-tu pas donné ta foi ?
Dois-je douter de ta tendresse ?
  Marthe, Marthe, réponds-moi !
Dois-je douter de ta tendresse ?
  Marthe, réponds-moi !
  Marthe, réponds-moi !

Te souviens-tu de ces dimanches
Où nous allions danser tous deux
Sous le grand arbre aux vieilles bran-
Alors n'étions-nous pas heureux ?[ches ?
L'amour était de la partie,
Je disais, le cœur en émoi :
Je t'aimerai toute la vie !
  Marthe, Marthe, souviens-toi !
Je t'aimerai toute la vie !
  Marthe, souviens-toi !
  Marthe, souviens-toi !

Et pourquoi ce cruel silence,
Qui me fait, hélas ! tant souffrir ?
D'un seul mot rends-moi l'espérance,
Car te perdre, mieux vaut mourir !
Mais non, tais-toi, je viens de lire
Dans tes regards ton embarras.
Ah ! j'ai trop peur de te maudire !
  Marthe, Marthe, ne réponds pas !
Ah ! j'ai trop peur de te maudire !
  Marthe, ne réponds pas !
  Marthe, ne réponds pas !

UN MOT D'AMOUR.

ROMANCE.

L'abeille emplit ses rayons d'or
En pillant la plaine fleurie ;
Mais il est moins doux, son trésor,
Qu'un seul de tes baisers, Marie ;

Car mon amour, sans détour,
Est à toi...... bel ange !
Oh ! daigne, en échange,
Me payer de retour (*bis*).

La rose, sous un ciel d'azur,
S'élève de grâce embellie ;
Son parfum me semble moins pur
Que ta douce haleine, Marie !
Car mon amour, etc.

Volez, chantez, petits oiseaux,
Sur le gazon de la prairie,
Et puissent vos concerts si beaux
Charmer l'oreille de Marie !
Car mon amour, etc.

Taisez-vous, indiscrets ruisseaux,
Ne couvrez pas sa voix chérie :
Le doux murmure de vos eaux
Ne vaut pas le chant de Marie ;
Car mon amour, etc.

LES AILES D'UN ANGE.

MÉLODIE.

O blanche jeune fille,
Dans ton œil radieux
Puisque le désir brille,
Comme une étoile aux cieux,
Penses-tu que ton âme
Puisse entendre sans peur
Un doux mot dont la flamme
Pourra brûler ton cœur ?
Ah ! c'est un mot étrange...
Que l'homme apprend le jour
Où dans un rêve un ange
Vient lui parler d'amour.

C'est en vain, jeune fille,
Que ta virginité
Comme une perle brille,
Pour parer ta beauté !
Car ta lèvre pâlie,
O pauvre enfant du ciel !
Parfois déjà s'oublie
A savourer le miel...
Le miel que l'on recueille
De deux baisers... un jour,
Sur la plus belle feuille
De l'arbre de l'amour...

Dépouille donc, ô femme !
Ta céleste candeur :
Cache au fond de ton âme
Cette divine fleur...

Voici l'instant suprême
Où l'amour, ton vainqueur,
Avec le mot "Je t'aime"
Fera battre ton cœur...
Devant ce mot étrange,
Soupiré par l'amour,
Tes ailes, ô mon ange,
Vont tomber sans retour.

VIENS AVEC MOI.

DUETTINO.

Sur les flots onduleux que le zéphir agite,
Ma barque se balance et se penche à demi.
Comme un noble coursier que le frein solli-
Sa blanche voile a doucement frémi. [cite,
Oh ! viens, tout nuage s'efface
Dans le ciel bleu,
Car ma prière a trouvé grâce
Aux pieds de Dieu.
Quand la vague docile expire
Auprès de moi,
Son murmure semble me dire :
Viens avec moi, viens avec moi,
Viens avec moi.

Sur les flots onduleux que le zéphir agite
Sa barque se balance et se penche à demi.
Comme un noble coursier que le frein solli-
Sa blanche voile a doucement frémi. [cite,

Oh ! vois ce nuage qui passe
Dans le ciel bleu,
Notre voix n'a pas trouvé grâce
Aux pieds de Dieu.
Quand la vague docile expire
Auprès de moi,
Son murmure semble me dire :
Reste avec moi, reste avec moi,
Reste avec moi.

•

Viens ! à notre retour, le rivage et la terre,
Le parfum de tes fleurs, le chant de tes [oiseaux,
Te sembleront plus doux auprès de ta chau-[mière.
L'âme s'élève au murmure des flots;
La mer n'eut jamais de caprice
Pour ses enfants,
Et Dieu sera toujours propice
A nos accents.
Quand le vent a chassé l'orage
Si loin de toi,
Pour nous il n'est pas de naufrage.
Viens avec moi, viens avec moi,
Viens avec moi.

Oh ! moi, j'aime bien mieux le rivage et la [terre,
Le parfum de mes fleurs, le chant de mes [oiseaux.
Ma mère attend là-bas, seule en notre chau-[mière ;
Ami, je crains l'inconstance des flots.

La mer obéit au caprice
Des moindres vents,
Et Dieu n'est pas toujours propice
A nos accents.
Dans un océan sans orage
Je n'ai pas foi :
Le calme est bien près du naufrage.
Reste avec moi, reste avec moi,
Reste avec moi.

Oh ! vois, tout nous sourit, la brise nous en-
[traîne ;
Sur la vague bercés, nous parlerons d'amour.
Que ta joyeuse voix, s'unissant à la mienne,
Chante gaîment, sans crainte du retour :
Voguons, tout nuage s'efface
Dans le ciel bleu ;
Notre prière a trouvé grâce
Aux pieds de Dieu.
Quand la vague docile expire
Auprès de moi,
Son murmure semble me dire :
Viens avec moi, viens avec moi,
Viens avec moi.

Viens, je cède ; partons, la brise nous en-
[traîne ;
Sur la vague bercés, nous parlerons d'amour ;
Et ma joyeuse voix s'unissant à la tienne,
Dira, dira gaîment, sans crainte du retour :

Voguons, tout nuage s'efface,
Dans le ciel bleu ;
Notre prière a trouvé grâce
Aux pieds de Dieu.
Quand la vague docile expire
Auprès de moi,
Son murmure semble me dire :
Viens avec moi, viens avec moi,
Viens avec moi, avec moi.

LA BERGÈRE AUX CHANSONS.

ROMANCE.

Doux rossignol, chante l'aurore,
Je fais écho sous nos buissons.
Lorsque tu pars je chante encore,
Je suis la bergère aux chansons.
La la la la la la la,
La la la la la la la, *(bis.)*
Je suis la bergère aux chansons.

Troupeau chéri, broutez l'herbe fleurie,
Ne craignez pas la cruauté des loups :
Je les endors loin de votre prairie
Par ma prière et par mes chants si doux.
Doux rossignol, etc.

Viens près de moi, mon aimable chevrette,
Pais à mes pieds l'odorant serpolet ;
Ton doux bêler sera ta chansonnette,
J'y répondrai par un joyeux couplet.
Doux rossignol, etc.

Lorsque les cieux s'illuminent d'étoiles,
A deux genoux j'admire leurs splendeurs.
Un jour, là-haut, bien par delà ces voiles,
Je chanterai dans les célestes chœurs !
Doux rossignol, etc.

PLEUREANT A TES GENOUX.

ROMANCE.

Au bal, je l'ai revu, combien j'étais émue,
Nous étions l'un à l'autre étrangers désor-
[mais ;
Il vint, il me parla, je pâlis à sa vue,
Il m'appela Madame, hélas ! moi qui l'aimais.
Son cœur était le mien, à lui seul j'étais chère;
Un autre s'est offert, à lui j'ai dû m'unir.
Pleurant à tes genoux, je t'implorais, ma mère!
Tu voulus, j'obéis ; je n'ai plus qu'à mourir !
Plus tard je le revis : une autre jeune fille,
Belle, aimable et modeste, avait fixé son
[choix ;
Il l'entourait de soins, il la nommait Camille,
Il lui p arlait d'amour des yeux et de la voix.
Depuis qu'ils sont unis, ma douleur est amère,
Le passé m'importune autant que l'avenir.
Pleurant à tes genoux, etc.

Plus tard je l'ai revu, mais bien longtemps en-
Il tenait un enfant assis sur ses genoux ;[core;
Soudain je tressaillis au nom d'Eléonore,
Rappelant à mon cœur nos entretiens si
[doux.

L'enfant portait mon nom que lui donna son [père;
Il s'en souvient encore, ah ! qu'il a dû souffrir.
Pleurant à tes genoux, etc.

Enfin, je l'ai revu, j'étais en robe noire,
J'avais perdu l'époux que vous m'aviez donné;
Et lui, voyant mon deuil, pâlit à la mémoire
Du lien qui loin de moi le tenait enchaîné;
Je ne l'ai plus revu. que faire sur la terre?
Il est époux et père, il ne peut revenir.
Pleurant à tes genoux, etc.

MA TOURTERELLE.

ROMANCE.

O douce tourterelle !
Aimante et toute belle,
Envole-toi vers celle
Qui possède mon cœur.
De ma part va lui dire,
Qu'en mon heureux délire,
C'est elle qui m'inspire
Un instant de bonheur.

Aimer sans espoir,
C'est braver la vie.
J'aime sans avoir
Mon aimable amie.

Mon cœur s'est brisé
A l'aspect de ses charmes ;
N'est il pas aisé
De répandre des larmes ?
Messagère d'amour,
Pars, j'attends ton retour !

Toi, gentille alouette,
Vois ma peine secrète;
D'elle je m'inquiète,
Vole sur son chemin.
Tâche de la surprendre.
Ecoute sa voix tendre,
Et viens vite m'apprendre
Qu'elle accorde sa main.

Aimer sans espoir, etc.
Vole et va sous l'ombrage
Epier son passage ;
Ecoute son langage
Près des serres en fleurs ;
C'est là qu'elle promène
Mon espoir ou ma peine.
Reviens, sans perdre haleine,
M'apporter le bonheur....

Aimer sans espoir, etc.
Viens avec l'espoir
Me rendre la vie ;
Peut-on ne pas voir
Son aimable amie ?

Mon cœur s'est brisé
A l'aspect de ses charmes;
N'est-il pas aisé
D'apaiser mes alarmes ?
Messagère d'amour,
Pars, j'attends ton retour !

DAVID CHANTANT DEVANT SAUL

O roi Saül ! ton peuple te rejette,
Le Dieu des rois veut éprouver ta foi ;
Pour le combat que ta valeur s'apprête,
Il faut dompter l'esprit du mal en toi !
Avec la foi reprends l'arme suprême,
Ne tremble pas ainsi qu'un faible enfant...
Et de l'épreuve où t'attend Dieu lui-même,
Tu vas sortir vainqueur et triomphant !(*bis.*)
Retentissez, harpes sonores, jusqu'au ciel,
Chantez celui que l'on adore dans Israël !
Harpes sonores,
Retentissez ! chantez celui que l'on adore.
Harpes sonores !
Retentissez jusqu'au ciel !

Je veux chanter, pour adoucir ton âme,
Les eaux, les bois, les montagnes, les prés...
Les champs en fleurs avec les cieux en flamme;
Je veux chanter des hymnes inspirés !
Je chanterai la candeur de l'enfance,
Je chanterai du vieillard la douceur,
La souvenance unie à l'espérance,
La créature unie au Créateur !
Retentissez, etc.

OU VOULEZ-VOUS ALLER ?

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler,
La brise va souffler.

L'aviron est d'ivoire,
Le pavillon de moire,
Le gouvernail d'or fin ;
J'ai pour lest une orange,
Pour voile une aile d'ange,
Pour mousse un séraphin.
Dites, la jeune belle, etc.

Est-ce dans la Baltique,
Sur la mer Pacifique,
Dans l'île de Java ?
Ou bien dans la Norwège,
Cueillir la fleur de neige
Ou la fleur d'augsoka ?
Dites, la jeune belle, etc.

Menez-moi, dit la belle,
A la rive fidèle
Où l'on aime toujours !
Cette rive, ô ma chère,
On ne la connaît guère
Au pays des amours.
Dites, la jeune belle, etc.

E VEUX FINIR COMME J'AI COMMENCÉ.

Puisque je prends avec vous mes ébats,
C'est aujourd'hui un refrain que j'implore;
Mais la raison, enfin, me dit tout bas :
A soixante ans dois-tu chanter encore ?
Par des chansons ma mère m'a bercé : } *bis.*
Je veux finir comme j'ai commencé. }

Je me souviens, enfant, quand je pleurais;
Je fus bercé dans les bras d'une femme;
Lorsqu'il faudra m'endormir pour jamais,
Je veux encor que sa main me réclame,
Et sur son sein posant mon front glacé,
Je veux finir, etc.

Sans imiter les Bernier, les Chaulieu,
Je bois un coup quand je me mets à table,
Je bois encor pour le coup du milieu,
Mais au dessert la soif est redoutable.
Le bouchon part... le champagne a moussé.
Je veux finir, etc.

On pourrait bien se venger des méchants,
On sait pourtant si l'espèce en abonde ;
Moi, plus heureux, par de modestes chants,
J'ai su braver les peines de ce monde.
Jamais le fiel dans mon sang n'a passé.
Je veux finir, etc.

Un avenir, une espérance, un Dieu,
Ont embelli les jours de ma jeunesse ;
Quand à ce monde il faudra dire adieu,
Sans que jamais aucun espoir ne reste,
Ah ! vers le ciel mon œil sera fixé !
Je veux finir, etc.

LE MÉNAGE D'UN GARÇON.

CHANSON.

Je loge au quatrième étage,
C'est là que finit l'escalier ;
Je suis ma femme de ménage,
Mon domestique et mon portier.
Des créanciers quand la cohorte,
Au logis sonne à tour de bras,
C'est toujours, en ouvrant la porte,
Moi qui dis que je n'y suis pas.

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
De moi pour faire certain cas,
Avoir l'état de ma cuisine :
Sachez que je fais trois repas.
Le déjeuner m'est très facile,
De tous côtés je le reçois ;
Je dîne tous les jours en ville,
Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche et j'ai pour campagne
Tous les environs de Paris,
J'ai mille châteaux en Espagne ;
J'ai pour fermiers tous mes amis ;
J'ai, pour faire le petit-maître,
Sur la place un cabriolet ;
J'ai un jardin sur ma fenêtre,
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionnaire
Sur moi s'égayer aujourd'hui ;
Dans ma richesse imaginaire,
Je suis aussi riche que lui.

Je ne vis qu'au jour la journée ;
Lui, vante ses deniers comptants,
Et puis, à la fin de l'année,
Nous arrivons en même temps.

Un grand homme a dit, dans son livre,
Que tout est bien, il m'en souvient.
Tranquillement laissons-nous vivre
Et prenons le temps comme il vient.
Si, pour recréer ce bas monde,
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde,
Nous ne ferions pas mieux que lui.

LE MONTAGNARD ÉMIGRÉ.

ROMANCE.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance ;
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays ! sois mes amours,
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère !
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Il te souvient du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau.

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie ?
Dans les bois en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur...
Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et mon vieux chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine.
Mon pays sera mes amours
Toujours.

QUE NE SUIS-JE LA FOUGÈRE !

ROMANCE.

AIR *connu.*

Que ne suis-je la fougère
Où, sur le soir d'un beau jour,
Se repose ma bergère
Sous la garde de l'amour !

Que ne suis-je le zéphire,
Qui rafraîchit ses appas,
L'air que sa bouche respire,
La fleur qui naît sous ses pas !

Que ne suis-je l'onde pure,
Qui la reçoit dans son sein !
Que ne suis-je la parure,
Qu'elle met sortant du bain !

Que ne suis-je cette glace
Où son minois répété
Offre à nos yeux une grâce
Qui sourit à la beauté !

Que ne suis-je l'oiseau tendre
Dont le ramage est si doux,
Qui, lui-même, vient l'entendre
Et mourir à ses genoux !

Que ne suis-je le caprice
Qui caresse son désir,
Et lui porte en sacrifice
L'attrait d'un nouveau plaisir !

Que ne puis-je, par un songe,
Tenir son cœur enchanté !
Que ne puis-je du mensonge
Passer à la vérité !

Les dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux ;
Car enfin, je voudrais être
Tout ce qui plaît à ses yeux.

LE CURÉ DE NOTRE VILLAGE.

CHANSONNETTE.

Le curé de notre village
Disait aux fill's dans ses sermons :
Aimer convient bien au jeune âge,
Aimer convient bien aux garçons ;
Car j'aime à voir sur la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette, } *bis.*
Danser au son du tambourin. }

Si parfois, quand on est en danse,
Fillette faisait un faux pas,
Toujours avec de l'éloquence,
Je ne la rebuterai pas ;
Car j'aime à voir sous la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette,
Danser au son du tambourin.

Il faut que l'on vide une tonne
Du meilleur vin de mon cellier,
Et puis après qu'elle résonne
Sous le pied du ménétrier;
Car j'aime à voir sous la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette,
Danser au son du tambourin.

La musette est bien arrosée,
Et j'applaudis à ses chansons ;
Avec vos belles fiancées,
Sautez, dansez, joyeux garçons ;
Car j'aime à voir sous la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette,
Danser au son du tambourin.

Mes amis, le temps marche vite,
Votre curé se fait bien vieux ;
N'est-il pas juste qu'il profite
Auprès de vous des jours heureux...
Car j'aime à voir sous la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette,
Danser au son du tambourin.

Enfants, venez au presbytère,
Si l'amour vous cause des pleurs ;
Toujours en ami votre père,
Je serai vot' consolateur ;
Car j'aime à voir sous la coudrette,
Après les travaux du matin,
Danser au son de la musette,
Danser au son du tambourin.

L'EMBARRAS DU CHOIX.

CHANSONNETTE.

Chacun aime assez dans la vie
Choisir ce qui lui fait envie ;
Il est cependant bien des cas
Où choisir est un embarras,
Et Salomon, par sa sentence,
A prouvé jusqu'à l'évidence

Que c'est très gênant quelquefois
Que d'avoir l'embarras du choix.

L'an dernier, traversant la Chine,
Je veux goûter à la cuisine,
Pour me régaler, quel plaisir !
Mon hôte me donne à choisir :
Ou la soupe aux nids d'hirondelles
Ou le pâté de sauterelles !
Il est très gênant, etc.

Un créancier frappe à ma porte ;
J'ouvre... que la peste l'emporte !
Je voudrais, dit-il, mon argent,
Mais je ne suis pas exigeant ;
Et si par hasard l'or vous manque,
Vous payerez en billets de banque !
Il est très gênant, etc.

Pour certain vote d'importance
Deux candidats sont en présence :
L'un est un homme des plus forts
Qui me plaît sous tous les rapports ;
Mais l'autre me donne d'avance
Des preuves de reconnaissance !
Il est très gênant, etc.

Par une nuit sombre,un brave homme,
Porteur d'une assez forte somme,
Est accosté par un bandit,
Qui, pistolet au poing, lui dit :
Halte-là ! selon votre envie
Donnez-moi la bourse ou la vie !
Il est très gênant, etc.

Un grand amateur de voyages
Tombe chez des anthropophages,
Qui trouvent que son embonpoint
Pour la cuisson est juste à point.
Pourtant, avant qu'on le désosse,
On lui laisse choisir la sauce !...
Il est très gênant, etc.

UN FESTIN DANS LES BLÉS.

CHANSONNETTE.

L'abeille, reine des insectes,
Avait convoqué, ce jour-là,
Ses sujets de toutes les sectes
Pour un grand festin de gala.
De juillet le soleil superbe
Dorait la cime de nos blés,
Et les bluets émaillaient l'herbe
De leurs calices étoilés !

C'est le festin des libellules,
Des cigales, des papillons ;
Abeilles, quittez vos cellules,
Et sauterelles, vos sillons ;
C'est le festin des libellules,
Des cigales, des papillons.

La fourmi parut la première,
Bien qu'elle fût venue à pied ;
Cette infatigable ouvrière
Toute la nuit avait veillé.
Elle seule dressa la table
Pour ce repas à ciel ouvert ;
Chacun la trouva trop aimable
D'avoir préparé le couvert.
C'est le festin, etc.

La race ailée est très friande,
Le menu fut fort délicat :
Quelques vers en guise de viande
Firent les frais du premier plat;
Puis la suite fut composée
Du suc des plus brillantes fleurs ;
Comme vins, gouttes de rosée
Et quelques fruits secs pour primeurs.
C'est le festin, etc.

Au dessert on eut la musique
De deux bourdons et d'un cri-cri ;
Le concert fut si magnifique
Que chacun était ahuri.
Les puces, au son de l'orchestre,
Formèrent un corps de ballet,
Et dansèrent un pas sylvestre
Qui produisit beaucoup d'effet.
C'est le festin, etc.

Ce qui fut le moins convenable,
Ce fut le moment du départ ;
Le grillon, en quittant la table,
Chantait faux un air goguenard.

On vit la demoiselle agile
Se heurter aux tiges des blés,
Et les papillons à la file,
Par terre aux hannetons mêlés.
C'est le festin, etc.

Les mouches s'étant attablées,
La nuit, au reste du festin,
Furent en grand nombre avalées
Par les mésanges, le matin.
Cela prouve qu'en toute chose
Il faut se retirer à temps,
Et que la gourmandise est cause
Des malheurs les plus éclatants.
C'est le festin, etc.

J'SUIS INCRÉDULE.

CHANSONNETTE.

J'ai l'air comm'ça, mais tout de même,
J'suis pas si bêt' que l'on croit.
D'abord moi, j'ai pour système
Qu'il ne faut croir' que c'qu'on voit...
On m'disait quand j'étais p'tite,
Qu'les enfants v'naient sous les choux...
Dans not' jardin j'cherchai vite...
Je n'en trouvai jamais chez nous.

Ah ! qu'je m'dis, qu'c'est ridicule
De vous fair' des cont's comm' ça !...
Et d'puis c'temps j'suis incrédule,
Faut que j'voie... et j'sors pas de là.

Lorsque j'devins grande fille,
Les garçons m'firent la cour :
Ils m'disaient qu'j'étais gentille,
Et m'poursuivaient d'leur amour.
Mais quand j'parlai d'monsieur l'maire
Et de m'assurer un sort,
Par un contrat d'vant notaire,
Plus personne ! y cour'nt encor.
Ah ! qu'je m'dis, etc.

Nous r'gardions dans le village
Passer des dam's de Paris
Dans leur brillant équipage :
Nous étions tous ahuris.
Nous admirions leur chev'lure,
Comme' nous autr's n'en avons pas,
V'là qu'en descendant d'voiture,
L'chignon tombe... patatras !
Ah ! qu'je m'dis, etc.

Un soir, m'montrant la rivière,
Nicolas m'dit : J'vas m'périr
Si tu n'm'accord's pas, ma chère,
Un baiser. A toi d'choisir !
En m'défendant, v'là qu'je l'jette
En plein dans l'eau... sans soupçon.
J'crie au s'cours... j'perdais la tête...
Il nageait comme un poisson.
Ah ! qu'je m'dis, etc.

L'autre jour, Mad'leine, ma cousine,
S'plaignait d'son mari Bastien,
Et m'disait : Vois-tu, Cath'rine,
Reste fille, tu f'ras bien.

Un mari devient un maître
Qui ne fait qu'vous tracasser...
L'lend'main, j'les vois par la f'nêtre,
Qu'étaient en train d's'embrasser.
Ah ! qu'je m'dis, etc.

JE VEUX ME MARIER.

CHANSONNETTE.

Au village souvent on répète
Que l'amour est un dieu malin
Et l'on dit qu'il faut qu'une fillette
D'lui s'méfie soir et matin.
Mais j'vais avoir bientôt seize ans
Et l'on dit que je suis gentille,
D'aimer je crois qu'il est bien temps,
Je n'suis plus un' petite fille.

Parlé.—Il faudrait peut-être, pour aimer, attendre d'avoir 40 ans ? Oh bien non alors ! Je ne veux pas coiffer sainte Catherine, moi ! Je veux un petit mari et tout de suite encore ! mais où le prendre ?

Messieurs, je veux me marier,
Qui veut m'aimer ?
Qui veut m'aimer ?

J'apporterai l'jour du mariage
Tout c'qu'on peut vraiment exiger :
Je suis douce, caressante et sage,
Mon mari pourra vit' juger.

Pour lui, j'en fais ici l'serment,
J'aurai tous les soins désirables,
Je l'dorlot'rai bien tendrement,
Il s'rà digne des *époux vantables*.

Parlé.—Oh oui, je le dorlotterai ! je le mettrai dans du coton. Je lui repriserai ses chaussettes. Je lui mettrai des boutons à ses chemises. Je lui ferai des laits-de-poule et de la confiture de ménage, que sais-je ? voyons, cela vous engage-t-il un peu ?
Messieurs, etc.

Je ne suis bavard' ni méchante,
La gaîté voilà mon refrain,
J's uis modeste, un rien me contente
Et j'ai le cœur toujours sur la main.
Je dois vous dir', sans me vanter,
Qu'à la maison je sais tout faire :
Laver, bien coudre et repasser,
Trop heureus' si ça peut vous plaire.

Parlé.—Et c'est pas tout là ! Je sais aussi frotter, filer, traire les vaches, faire du fromage, conduire les ânes, plumer les dindons...Si vous me voyiez quand je retrousse mes manches jusque-là... Ah !, ah ! c'est solide ces bras-là, je ne suis pas fainéante, allez ! et si mon mari est comme moi, eh bien ! jarni Dieu ! il se fera rudement de la besogne à la maison !
Messieurs, etc.

C'lui de vous qui m'prendra pour femme
F'ra tout d'même une affaire d'or,
Car d'vertus, bien haut je l'proclame,
J'crois que j'suis un petit trésor.
Voyez ma taille, mes cheveux,
Mon pied et mon regard qui brille.
Tout ça vous rend-il amoureux?
Répondez-moi.. suis-je gentille?

Parlé.—Il faut vous dire aussi que j'ai mes trente-deux dents, que je suis vaccinée et que j'ai bon appétit; si j'ai des joues roses, c'est pas de la peinture, allez! Et quant à mes cheveux, c'est bien à moi: je couche avec!

Messieurs, etc.

LES AMOURS DU SIÈCLE.

SCÈNE COMIQUE.

Ramenez vos moutons, bergère,
Ramenez vos moutons des champs.
Ramenez vos moutons, bergère,
Ramenez vos moutons des champs.

Voulez-vous savoir comment
Les hommes aiment?
Ils aiment tous si drôlement,
Ce sont de si drôles de gens,
On les entend toujours disant...

Parlé. Un tas de bêtises...... vous allez voir, je vais tous vous les passer en revue.

Ramenez, etc.

Voulez-vous savoir comment
Les militaires aiment?
Ils aiment si militair'ment,
Ce sont de si militair's gens,
On les entend toujours disant...

(*Parlé*.) Belle Suzon! permettez à un enfant de *Mars* qu'est *Vénus* ici perpendiculairement pour jouir un instant de votre présence subséquente, de déposer inopinément z-à vos pieds son cœur, sa main, vu z et attendu que dans six mois j'ai mon congé, et que, si mon physique prépondérant vous a tant seulement tapé dans l'œil autant que le vôtre dans le mien...... militairement parlant, au bout de ce laps approximatif, je vous épouse horizontalement. (*Au refrain*.)

Voulez-vous savoir comment
Les négociants aiment?
Ils aiment si commercial'ment,
Ce sont de si commercial's gens,
On les entend toujours disant...

(*Parlé*.) Chère Amanda, vos charmes m'ont séduit, au point que je ne me rends pas *compte* de mes *actions;* l'amour est à la *hausse* dans mon cœur......... j'ai bien des *Autrichiens*, des *Nords*, des *Midis*, des *Cré-*

dits mobiliers, mais personne ne veut me faire *crédit* du *mobilier* que je voulais vous offrir, car tout est à la *baisse*... le commerce ne va plus !... (*Au refrain.*)

Voulez-vous savoir comment
Les avocats aiment ?
Ils aim'nt si magistral'ment,
Ce sont de si magistrales gens,
On les entend toujours disant...

(*Parlé.*) Ah ! ma petite dame, voilà une bien mauvaise affaire ! je pourraic ependant, à force de talent, gagner votre procès, mais avant tout il faut que j'examine vos pièces. (*Au refrain.*)

Voulez-vous savoir comment
Les musiciens aiment ?
Ils aim'nt si musical'ment,
Ce sont de si musical's gens,
On les entend toujours disant...

(*Parlé.*) *Mimi*, croyez-vous qu'il soit *si facile à mirer* un ange tel que vous sans en être toqué ?... Quelle existence *dorée* nous passerions ensemble ?... c'est *si naturel !*... deux âmes comme les nôtres se comprennent toujours !... voilà la raison *dominante* pour laquelle je vous fais ce *récit* ! oh ! de grâce, écoutez *l'ami* qui vous parle...

Viens, reine du Pra *Do*
Viens, ange rêvé *Ré*
Viens avec un a *Mi*
Laisse donc ton so *Fa*
Quitte ton entre *Sol*
Le plaisir n'est plus *Là*
Ah ! restons donc à *Si*
Dans notre Eldora *Do*

(*Parlé.*) Si tu ne te rends pas aux accents de ma voix, je mourrai de désespoir, et on gravera sur ma tombe cette épitaphe : ***Mimi la mi là !*** (*Au refrain.*)

Voulez-vous savoir comment
Les collégiens aiment ?
Ils aiment si studieus'ment,
Ce sont de si studieus's gens,
On les entend toujours disant...

(*Parlé.*) Ange de ma vie ! la première fois que vous m'apparûtes, vous me semblâtes une vision céleste, un séraphin, une étoile... vous m'éblouîtes, vous m'entraînâtes, vous me transformâtes, vous me snbjuguâtes... vous m'épatâtes...

AH ! LES MAUDITES FILLES !

SCÈNE COMIQUE.

Ah ! les maudit's filles,
Oui, j'vous l'affirmons,
Vilain's et gentilles,
Ah ! les maudit's filles, (*bis*)
C'est ben d'vrais démons.

Un' fermièr' du voisinage,
La veuv' du cousin Ledoux,
Etant d'jà d'un certain âge
Et voulant r'prendre un époux,
M' dit hier : Mon p'tit Nicaise,
Pour mon mari j' t'aim'rais bien ;
De m'avoir tu s'rais ben aise,
Tu s'ras héritier d' mon bien.
Mais j'réponds avec franchise :
J'vons ben l' temps d' faire un' bêtise.

(*Parlé.*) Merci ! merci ! qu' j'y dis, passez votr' chemin, bonne dame ; pour qui m' prenez-vous ?... mais par exemple !... a-t-on jamais vu une vieille sibylle comme ça, ça n'a point tant seulement un haricot dans la bouche !...j' voulions m'sauver, alors ell' m'attrape par l' pan de mon habit en m' disant : Tu m'épouseras ou tu diras pourquoi. J' voulions m' débarrasser d'elle ; mais v'la-t-il pas qu'ell' m' flanque une dégelée d' coups d' poings, qu' j'en avais la figure comme du vrai charbon, et pis ell' m'avait

arraché l' pan d' mon habit... aussi j' me l' sons fait rendre avec les frais et *dépens*.

Ah ! les maudit's fill's, etc.

C'est tous les jours dans l' village
Bataill's et rassemblements,
Les fill's s' disputent l'avantage
D' m'offrir bouquets et rubans ;
Sur moi plus d'un caquet roule,
Chacun m'aime éperdument :
Ell's dis'nt que j' suis fait au moule
Et se trouv'nt mal en m' voyant.
Au point que l' vétérinaire
Ne sait plus quel remèd' faire.

(*Parlé.*) C'est pourtant vrai !... ça leur donne sur les nerfs, au point que monsieur l' maire d' not' village a été obligé d'faire tambouriner par l' gros Thomas, l' gard' champêtre d' cheu nous, qu'il est défendu aux filles et aux femmes veuves... sous peine d'amende, d' sortir quand j' passerons dans la rue... attendu que, comme je suis le seul garçon et la seule espérance du pays, on doit m' laisser vivre en paix, afin que je puisse croître et embellir pour l' bien de la nation et l'honneur de l'espèce... Eh bien ! malgré tout ça, elles sont après mé pis qu' enragées !... L'une m' flanque un coup d' poing, l'autre m' donne un coup d' sabot, celle-ci m' fait tomber par terre, celle-là m' tire les cheveux pour en avoir un' mèche, enfin, toutes sortes d' niches plus farces les

un's que l' autres, tout ça pour m'agacer ! au point que j' n'osons plus sortir sans avoir avec moi César, notre chien, et une grosse trique.

Ah ! les maudit's fill's, etc.

Tous les dimanch's, sous l'ombrage,
Les fill's vont avec mamans
Danser au bal, c'est l'usage,
Ou jouer aux jeux innocents :
Si ben qu'au jeu d' la main chaude,
Je m'aperçus dernièr'ment
Que la fill' du voisin Claude
En t'nait pour moi joliment ;
Après tout, j' dis point l' contraire,
C'te fill'-là f'rait ben m' n'affaire.

(*Parlé.*) Ma foi, oui, ell' f'rait bien mon affaire tout d' même... Mais comme m' disait l'gendre du père Martin, avec qui qu' j'étions dimanche dernier à boire du cidre chez la mère Piquette : Vois-tu ben, Nicaise, v'la l'chiendent, qui m' dit, on est si souvent volé avec les femmes, que bien souvent on n'ose point s'risquer et je n' te conseille point d' faire comme mon cousin Pijegrue, l' grand sec, qu'a fait un tas d' folies pour avoir une fille. [*Avec confidence au public.*] Enfin, imaginez-vous que c't'imbécile-là n'a-t-il point eu la bêtise de s' jeter à l'iau, et que sans les pompiers d' cheu nous qui sont accourus avec la pompe et qui se sont mis

à pomper, à pomper pour dessécher la mare, mon cadet s' s'rait noyé tout d'même ; enfin, il en a été quitte pour un bain. Ah ! mais ch'est point mé qui f'rai une sottise comme cha. Aussi, j'ferai comme mon grand-père Barbachou : pour avoir une femme parfaite, je me marierai après vêpres, comme ça je serai sûr que ma femme sera *accomplie.*

Ah ! les maudit's filles, etc.

SI J'OSAIS... OSER !

CHANSONNETTE.

Je suis timid'... C'est même pas assez dire ;
Ce que je suis... je n'peux pas l'expliquer.
A mes dépens, soit qu' j'ai peur d' fair' rire,
Que j'craign' le blâme ou ben quéqu'chose
[de pire,
Toujours est y qu'à rien je n'peux m'risquer.
On vant' la prudence,
Mais y n'faut pas, j'pense,
En trop abuser :
Moi, c'est un martyre.
A tout c'que j'désire,
Je n'sais rien que m'dire :

(*Hésitant*)

Si j'osais... oser !

La p'tit'Lison, — vous d'vez ben la connaître,
C'te gentill' fill' dont tout l'village est fou.
Filait au rouet l'autre jour près d'sa f'nêtre;
J'm'aproch' sans bruit.—Ell' m'avait ben vu,
[p'têtr';
Et comm' ça, t'nez, tendait son joli cou.
Ell' semblait attendre
Que j'arriv' lui prendre
Un gentil baiser :
De l'voler, je m'flatte,
Mais, d'bout sur un' patte,
J'dis tout écarlate :

(*Hésitant*)

Si j'osais... oser !

Y'a, dans l'pays, un gars qu'est ma bêt'noire :
C'est l'grand Pacaud ! D'tout l'monde il est
[l'enn'mi ;
Sournois, hargneux, méchant à n'y pas croire,
Taper su l'faible est l'plus beau d'son histoire.
Hier, dans l'foin, je l' vois qu'est endormi.
Jusqu'à lui j'm'avance :
Te v'là sans défense,
J'pourrais t'écraser !
Tu dors... ça m'démonte...
Mais, n'était la honte,
J'te flanq'rais ton compte,

(*Avec une rage comique et retenue*)

Si j'osais... oser !

Au bout d'mon pré,su l'bord de la rout'neuve,
Dans un' masure ouverte à tous les vents,
Loge un' femme' jeune encore et déjà veuve,
Qui d'la misèr' subit la rude épreuve,
Et s'tu' d'travail pour nourrir quatre enfants.

Comme ell' n'est point laide,
Si j'lui venais en aide,
On pourrait jaser.
Pâle et hors d'haleine,
Ell' glan' dans la plaine ;
Comm' j'la tir'rais d'peine,
(*Avec élan... mais timide*)
Si j'osais... oser !

J'aime assez lir' quoiqu'je n'sois pas très [brave,
D'ces vieux romans qui vous donn'nt froid [dans l'dos,
Et ma mémoire en d'vient tell'ment esclave,
Que lorsqu'y faut que j'descende à la cave
Tirer du vin ou monter des fagots,

(*Avec terreur*)

Sous les voût's obscures,
J'vois des grand's figures,
Dans l'noir s'accuser :
J'ai des *tracs* sans nombre,
Mais sur le mur sombre,
(*S'efforçant de rire*)
J'touch'rais p'têtr' !...mon ombre...
Si j'osais... oser !

Un grand désir que j'ai d'puis mon enfance,
Quand la jeuness' dans' sous les vieux noyers,
C'est de m'mêler, à mon tour, à la danse...
Quand j'vois chacun qui s'trémousse et s'ba-
[lance,
Je m'sens courir des *froumis* dans les pieds.
Seul'ment, comme on r'garde,
Jamais je n'm'hasarde
Même à m'proposer :
Mais des heur's entières
D'vant nos grosses fermières,
(*Dansant avec prétention*)
J'f'rais des p'tit' manières...
Si j'osais... oser !

Entre mill' chos's que j'aim'rais savoir faire,
Ça s'rait d'nager... Quand le temps est bien
[chaud
Et q'je m'promèn' sur le bord d'un' rivière,
J'voudrais pouvoir m'*virvousser* dans c't'eau
[claire
Comme un canard ou comme un p'tit bateau.
Mais ça d'vient comique
De voir quell' panique
C'liquid' peut m'causer.
(*Se posant, comme pour se jeter à l'eau*)
Un', deux...
(*Parlé, en se retournant comme s'adressant à quelqu'un :*)
N' poussez pas !
(*Chanté :*)

Trois ! j't'en moque !
Pourtant c'est baroque :
J'nag'rais comme un phoque
Si j'osais... oser !

Comment m'guérir de c'te vraie maladie
De n'point jamais pouvoir *vouloir* c'que [j'veux ;
Même en c'moment si fort qu'j'en meur'd'en- [vie,
Je tremble encor d'agir à l'étourdie,
En vous d'mandant d'vous montrer généreux.
Sans vous faire offense,
Un brin d'indulgence
Pourrait m'déniaiser :
N'y a qu'un geste à faire...
Mais j'crains d'vous déplaire :
J's'rais trop téméraire...
(*Faisant le geste d'applaudir*)
Si j'osais... oser !

I' M'A REFUSÉ SON PARAPLUIE.

LAMENTATION COMIQUE.

Vous connaissez bien Carcagneux ?
C'était mon plus grand camarade,
Depuis dix ans n's'étions tous deux
Unis comme Oreste et Pylade.
Pour lui je m's'rais fait cribler d'coups,
Pour lui j'aurais donné ma vie !
Ma sœur allait l' prendr' pour époux...
Eh bien ! c'matin ... le croiriez-vous ?
I' m'a r'fusé son parapluie !

Carcagneux déjeune au bureau ;
Moi, j'prends tous mes repas ru' Ste-Anne.
C'matin, quand i' tombait tant d'eau,
Pour m'abriter j'n'avais qu'ma canne ;
J'lui dis : Prêt' moi donc ton pépin,
J'ai laissé l'mien chez Rosalie.
—Te l'prêter, qui m'répond soudain,
Non..." Vous voyez mon galurin !
I' m'a r'fusé son parapluie !

En arrivant au restaurant...
Ah ! t'nez, j'en frémis quand j'y songe !
Mon pauvr' gibus était ruiss'lant,
J'étais trempé comme une éponge.
Les habitués en riaient entre eux.
" Pitié ! pitié ! que je m'écrie...
Oui, j'suis fait comme un malheureux,
Mais c'est la faute à Carcagneux !
I' m'a r'fusé son parapluie !"

J'vas dire à Flor' : " Tout est fini !
Cherche ailleurs un parti conv'nable ;
Celui qu'allait êt' ton mari
S'est conduit comme un misérable !
L'esprit se refuse, ô ma sœur !
De croire à tant de perfidie.
Lui, dont je rêvais le bonheur,
Il m'a... j'en mourrai de douleur !
I' m'a r'fusé son parapluie !

Me refuser son Robinson !
Ça fend les cœurs les moins honnêtes !
Lui qui c't'été v'nait sans façon
M'emprunter jusqu'à mes chaussettes.

Le voilà sur le ch'min fatal
Qui conduit l'homme à l'infamie !
Ingrat, égoïste et brutal,
Vous verrez qu'il finira mal !
I' m'a r'fusé son parapluie !

Trahi dans mes affections,
Sans un ami qui me comprenne,
J'ai perdu mes illusions,
Et j'erre comme une âme en peine.
Je sais le chagrin qui m'attend
Si je restais dans ma patrie...
Je pars... je m'exile... et pourtant...
Non, plus de beaux jours à présent !
I' m'a r'fusé son parapluie !

J'PEUX PAS M'EN EMPÊCHER.

Je v'nais d'accomplir mes seize ans ;
J'rêvais lorsque j'étais seulette.
Ma tant' m'a dit : Ma p'tit' Lisette,
Les homm's, c'est tout des sacripants,
Il faudra te t'nir sur tes gardes ;
Détourn' les yeux quand t'en vois v'nir,
Car, mon enfant, si tu les r'gardes,
Crois-moi, ça t'empêch'ra d'grandir !
Eh bien ! j'peux pas m'en empêcher,
J'ai beau prendr' garde
Et m'le r'procher,
Y faut qu'je r'garde (*bis*),
J'peux pas (*ter*) m'en empêcher,
Non ! faut qu'je r'garde !

Certe il n'offre pas de danger
Notre voisin, Jean-Pierre :
D'abord, il n'fait pas d'frais pour plaire,
Il n'sort qu'en garçon boulanger !
C'est son état ; quand la nuit close
A sonné l'heur' de son travail,
Pour aller chercher quelque chose,
J'pass' quelquefois d'vant l'soupirail.
Au refrain.

Souvent j'aperçois tout là-bas
Nicolas et la p'tit' Jeannotte,
Qui font douc'ment la petite causette...
C'est qu'il est pas mal, Nicolas !
Il la r'gard' comme ça sans rien dire,
Ell', de son côté, n'répond rien...
Ils n'ont pas l'air de s'contredire
Pendant un si doux entretien...
Au refrain.

Parfois en pompeux appareil,
Trompettes et clairons en tête,
On voit, comme pour la fête,
Briller les casques au soleil !
C'est une escouade régulière
De carabiniers grands et beaux ;
Ils ont des bott's à l'écuyère...
Comme ils sont bien sur leurs chevaux.
Au refrain.

Mais il paraît qu'un amoureux
A d'mandé ma main à ma tante ;
C'est d'main qu'chez nous il se présente.
Ma tant' m'a dit : Baiss' bien les yeux !

Mais comment voir s'il est sensible,
S'il est d'ceux qui peuv'nt être aimés ?
J'pourrai jamais, c'est impossible,
Prendre nn mari les yeux fermés...
Au refrain.

LE LUTIN DU PENSIONNAT.

SCÈNE COMIQUE.

Je suis le lutin, la fauvette
De notre bon pensionnat ;
Je chante, je ris, je caquette,
Vivent le rire, le sabbat !
Ah ! ah ! ah ! ah ! je suis debout
Quand la récréation sonne.
Ah ! ah ! ah ! ah ! je cours partout,
La classe me suit et bourdonne ;
On joue, on cause, on papillonne.

(*Parlé.*) J'organise des rondes et des jeux ou je fais des niches à ces demoiselles ; j'attache leurs livres sous les bans, je mets de l'eau dans les encriers, je fourre des hannetons dans leur soyeuse chevelure. Ma grosse petite amie Trotmann, qui est si gourmande, trouve souvent ses provisions de bouche métamorphosées : le sucre est devenu du sel, le chocolat s'est changé en cirage... (le tout au profit des petites de la classe). Dimanche Trotmann était furieuse : le jus de réglisse qu'elle avait apporté la

veille avait tourné en charbon de terre ! La gourmande criait : (*Accent allemand.*) " C'être apominaple !...ya, ya, c'être épufantable, me faire manchir te la charpon de terre noir, on tevrait ruchir de honte !"... *Avec malice.*) Moi, je ne *ruchissais* pas du tout, c'est elle qui rugissait... de colère.

On me dit souvent
Qu' j'ai du vif argent (*bis*)
Dans les veines ;
Je le crois sans peine :
Le soir et l' matin
J'suis un boute-en-train ;
On m' nomm' LE LUTIN.

Le lutin a mauvaise tête,
Mais chacun sait qu'il a bon cœur ;
Pour lui jamais de belle fête
S'il ne partage son bonheur.
Ah ! ah ! ah ! ah ! c'est entre nous,
Mais le ciel m'a fait l'âme bonne.
Ah ! ah ! ah ! ah ! il est si doux
De partager quand on moissonne !
C'est pour donner que Dieu nous donne

(*Parlé.*) On répète toujours que j'ai le cœur sur la main ! c'est bien naturel ; je suis si heureuse quand j'ai partagé mes bonbons entre mes jeunes amies ; quand j'ai donné mes fleurs les plus belles à la pauvre petite orpheline qui se promène seule et triste pendant que les autres jouent ! je la protège

toujours, elle, je suis sa petite mère. Quant à mon argent ! je suis si maladroite que je le laisse toujours tomber dans la main des pauvres à toutes les occasions qui se présentent ; je suis si folle, et il est si doux de faire le bien !

On me dit souvent, etc.

Je suis espiègle, je l'avoue,
A seize ans qui ne l'est un peu ?
Si je taquine, si je joue,
Il faut faire la part du feu.
Ah ! ah ! ah ! ah ! quand vient le soir,
Je fais malice sur malice,
Ah ! ah ! ah ! ah ! dans le dortoir
Je sème des pois d'artifice ;
Pif ! paf ! il faut que l'on frémisse.

(*Parlé.*) Chut ! n'en dites rien. Hier j'avais caché une souris dans le pupitre de Miss Goliath Aspergetone, une grande Anglaise, fadasse et maniérée. Quand elle a ouvert son pupitre, la souris a pris sa volée ! L'Anglaise a jeté un cri perçant... non ! un cri anglais. (*Avec un accent anglais*) Aoh ! cé était ridikioule et shoking ; medemoiselle lé souris, je priai vô de désertai tô souite le pioupîtrement de moâ... Elle est très amusante, Miss Aspergetone, c'est moi qui lui fais répéter ses leçons ; elle fait d'énormes progrès dans la langue française. Voici comme elle récite une fable bien connue :

Le renard et les raisins secs,
Poâsie par une mossé affable.

Certaine fox renard qui gasconnait dans lé Normandie, il vâoyait dans son promenéde à Chaillotte du chasselas de Fâontainebleau, mûr sur un mur et kaôvert d'une peau en vermeil. Cette gentlemen il aurait volontairement fesé le breakfast, le déjeuner de loui avec cette raisin sec ; mais comme il pâovait pas le kaôper, il disait cette châose spiritchouelle ! Haôh ! Devil ! haôh ! le chasselas il était trop verdâtre et bonne pour des gaôujats limousins qui kaontruisé des maisons de pierre en briques de terre molle. *(Voix naturelle)* Qu'en dites-vous ? c'est mon élève, mais pour rire, car

On me dit souvent, etc.

J'AI CASSÉ MA BRETELLE.

A l'occasion d'ma fête,
Je reçus l'autre jour,
De cell' qu'est ma conquête,
Un gage d'son amour.
Une bretell' de son père,
V'la l'présent qu'ell' me fit,
M'disant, j'n'ai pas la paire,
Mais j'crois qu'une seul' suffit...

REFRAIN.

J'ai cassé ma bretelle,
C'est ça qu'est du guignon ;
Il me faut un cordon
Ou bien une ficelle,
Pour t'nir mon pan... mon ta... mon lon,
Mon pantalon,
Pour t'nir mon pantalon
Qui m'tomb' sur le talon.

J'la conduis à la danse,
Tout fier de son présent ;
En souriant j'mélance...
Comm' j'le fais à présent,
Quand tout à coup ça craque,
J'y d'mande tout plein d'émoi :
Est-c' chez toi qu'ça s'détraque

(Au refrain.)

J'm'aperçois qu'on chuchote,
Qu'on me montre du doigt ;
Puis on m' dit : ta culotte,
Mais tu la perds, François.
D'un' façon délicate,
J'veux la r'tenir soudain,
Quand d'ma bretelle la patte
Me reste dans la main...

(Au refrain.)

Comm' de pudeur j'me pique,
Pour pouvoir répliquer,
J'prends une épingl' que j'pique,
Hélas ! pas sans m'piquer.
J'peux plus marcher, si j'bouge,
J'crains un nouvel affront,
Et j'sens déjà le rouge
Qui me couvre le front.

(Au refrain.)

Y FAIT SON NEZ.

CHANSONNETTE COMIQUE.

J'ai, voyez si c'est d'la chance,
Pris mon Ernest pour époux.
Le gueux, comme une romance,
Avant l'hymen était doux ;
Aujourd'hui que j'suis sa femme,
Il s'conduit en polisson :
Et quand l'soir de lui j'réclame
Qu'monsieur reste à la maison,

Y fait un nez long comm'ça,
Et renfonce sa casquette,
En disant : Faut-il êtr'bête
De prendr' femm' ! oh ! la la ! } *bis.*

Hier, le temps était superbe,
Je lui dis : " Mon gros loulou,
Faut aller dîner sur l'herbe
Dans les environs d' Saint-Cloud."

Vous croyez p't'êtr' que j'l'enchante
Par cet horizon d'ciel bleu,
Et qu'il trouv' l'idé' charmante ?
Ah ! vous l'connaissez bien peu.

Y fait un nez long comm'ça,
Et renfonce sa casquette,
En disant : Faut-il êtr'bête
D'sortir un'femme ! oh ! la la ! } *bis.*

Mais, un beau soir, par miracle,
A propos d'sa fêt', je crois,
Monsieur m'conduit au spectacle ;
C'était la première fois.
Quand l'jeune premier entre en scène...
J'm'écri' : " Dieu, quel beau garçon !
Et, faut-il avoir peu d'veine..."
Ça rend d'suite Ernest grognon.

Y fait un nez, etc.

Enfin, vous avez la preuve
Qu'c'est un drôl' de pistolet.
Qu'il gèl', qu'il vente ou qu'il pleuve,
Il ne fait rien de c'qui m'plaît.
Mais c'qui m'effray' quand j'y songe,
C'est qu's'il continu' comm'ça,
Son nez va s'mettre un' rallonge,
Et alors y posséd'ra

Un nez qui s'ra long comm'ça
Au-dessous d' sa casquette :
Ah ! sapristi ! ce s'ra bête
Un nez de c'calibre-là ! } *bis.*

LA SAUCISSE AUX CHOUX.

Rengaine populaire.

Chabanais mit à la mode
Un p'tit plat dont nous somm's fous ;
Pour êtr' bon, ça s'accommode
Rien qu'avec des choux.
Paraît qu'pour la charcut'rie,
Tout l'monde a d' l'amour,
Car y a pas un' brasserie,
Où l'on n'dis' chaqu' jour :

Y a-t-il un plaisir plus doux
Que d'manger d'la, que d'manger d'la,
D' la bonne saucisse ?
Y a-t-il un plaisir plus doux
Que d' manger d'la, que d'manger d'la,
D' la saucisse aux choux ?

C'est c' qui s'appelle un' toquade,
Tout le monde en veut goûter,
Et là d'sus, à s' rendr' malade,
Faut les voir becqu'ter.
P'tits et grands, personn' ne boude,
Et les femm's surtout
Se lich'nt les doigts jusqu'au coude
De c'léger ragoût.
Y a-t-il, etc.

Ru' de l'Ecol' de Méd'cine,
Un carabin, qu'avait d'quoi,
Offrait à sa carabine
Un souper de roi :

Accepté ! répond la belle,
Je vais fair' le m'nu :
On s' f'ra craquer la bretelle
De c'mets si connu.

Y a-t-il, etc.

Pour fêter l'hymen d'Adèle
Avec son cousin l' sapeur,
La noce et la demoiselle
S'en fur'nt chez l' traiteur.
Chacun voulait, à sa guise,
De ceci, de c'la ;
La d'moisell' d'honneur Elise
Aux époux cria :

Y a-t-il, etc.

Ce qui fait l'succès d' la chose,
Dès que l'on y goûte un peu,
C'est qu' c'est bon, puis, autre cause,
C'est qu' ça coûte si peu.
Mêm' mon portier s'en régale,
Dam' c'est pas chaqu' jour,
Mais quand il a la fringale
Il dit à son tour :

Y a-t-il, etc.

On n'est pas sorti d' l'enfance,
Que pour ça l'on est gourmet ;
A pein' dans l'adolescence,
Mon cousin promet :

Je connais un' blonde aimable,
  Qui l' fréquente un peu;
Ell' m'a dit: faut l' voir à table,
  Disant avec feu:
    Y a-t-il, etc.

Chez moi l'on fait la popote,
Je trouv' ça plus nourrissant;
Tout c'qu'on m' sert à la gargotte
  Me semble écœurant.
Ma femm' fait bien la cuisine,
  Mais ce qu'ell' fait l' mieux,
C'est, pardi! ça se devine,
  Ce mets savoureux.
    Y a-t-il, etc.

MON AME A DIEU, MON CŒUR A TOI.

La voile est à la grande hune,
Disait un Breton à genoux;
Je pars pour chercher la fortune,
Qui ne veut pas venir à nous.
Je reviendrai bientôt, j'espère,
Sèche tes yeux, prie, attends-moi,
En te quittant, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi.

Pour rendre le sort favorable,
Chantaient les marins à loisir,
Il faut vendre son âme au diable,
Et donner son cœur au plaisir.

Mais lui, songeant à sa chaumière,
Plein de tendresse et plein de foi,
Il répétait: Ma bonne mère,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,
Enfin il amasse un trésor,
Et puis, il retourne au village,
C'est pour sa mère tout son or.
Mais il lit ces mots sur la pierre :
Je pars aussi, mon fils, plains-moi ;
Mais, dans le ciel, comme sur terre,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi,
Oui, dans le ciel, comme sur terre,
Mon âme à Dieu (*bis*), mon cœur à toi.

LES TROIS TEMPS DU VERBE AIMER.

Si, rêveur, sortant du village,
Vous rencontrez dès le matin
De blondes enfants sous l'ombrage,
Courant en se donnant la main,
Vous irez vers la plus gentille,
Et lui direz : " Un jour viendra
Où vous *aimerez*, jeune fille." } (*bis*)
Alors l'enfant vous sourira. }

Sur quelque solitaire rive,
Si, par un beau soir de printemps,
Vous rencontrez, seule et pensive,
Brune fillette de seize ans,

Dites-lui bas, passant près d'elle :
" Votre amant vous épousera,
Car vous l'*aimez*, mademoiselle!" } (*bis*)
Et la fillette rêvera.

A la vieille qui va tremblante,
Et dont les attraits sont flétris,
Dites-lui : " Vous fûtes charmante,
Bien doux était votre souris,
Quand vous étiez fraîche et vermeille ;
Ce temps jamais ne reviendra,
Vous *avez aimé*, bonne vieille ! " } (*bis*)
Alors la vieille pleurera !

TOUT CE QUI LUIT N'EST PAS OR.

AIR :—*Dans la paix et l'innocence.*

Pour une chanson nouvelle
J'invoquais mon Apollon,
Quand je vis à ma chandelle
Se brûler un papillon ;
Et cet incident tragique
M'inspira, sans nul effort,
Ce refrain philosophique :
Tout ce qui luit n'est pas or.

Sans argent, sans espérance,
Figeac plaignait son destin.
" Hé, morgué ! de la patience,
Lui dit Pierre, son voisin ;
L' soleil luit pour tout le monde.
—Il luit, j'en tombe d'accord ;
Mais lorsque l'estomac gronde,
Tout ce qui luit n'est pas or."

De la nuit perçant les voiles,
Un faux savant, un vrai sot,
Au feu brillant des étoiles
Croit faire bouillir son pot ;
Mais loin de faire fortune,
Il se perd dans son essor,
Et voit qu'autour de la lune,
Tout ce qui luit n'est pas or.

Dans mille pièces mesquines
Qu'un jour voit s'évanouir,
Costumes, décors, machines,
Tout est fait pour éblouir ;
Mais au bout de la quinzaine,
La baisse du coffre-fort
Prouve au caissier qu'à la scène
Tout ce qui lui n'est pas or.

Quand une Agnès se dit riche,
Quand un fat vante son nom,
Quand un médecin s'affiche,
Quand une belle dit non,
Quand un voyageur bavarde,
Quand un Anglais se dit lord,
Mes amis, prenez-y garde,
Tout ce qui luit n'est pas or.

SI TU PARTAIS.

La flotte est là, brillante et pavoisée,
Prête à livrer un combat incertain,
Et dans tes yeux, moi j'ai lu ta pensée,
Tu veux encor partager son destin.

Déjà la mort, sur cette voile altière,
Etend, mon fils, les ailes du trépas.
Je le sens là, là dans mon cœur de mère, } *bis*
Si tu partais, tu ne reviendrais pas.

Je vois mon fils, dans ton âme attendrie,
L'affreux combat qui seul te fait pâlir :
Ta mère en pleurs, et ta mère patrie.
Faible, tu veux et rester et partir ;
L'une te crie : " Allons à la frontière."
L'autre te dit, en te tendant les bras :
"Je le sens là, là dans mon cœur de mère, } *bis*
Si tu partais, tu ne reviendrais pas."

Sa mère encor pressait, toute tremblante,
Le matelot debout sur le rempart,
Mais plus d'espoir! dans l'air, qui l'épouvante,
A retenti le canon du départ ;
Cédant enfin à cette voix guerrière,
La voix du cœur n'enchaîne plus ses pas:
Adieu, je pars ! adieu, ma bonne mère, } *bis*
Je reviendrai, crois-moi, ne pleure pas.

PETITE PLUIE ABAT GRAND VENT.

AIR *Du partage de la richesse* ou *du Petit matelot.*

Lundi matin, un grand tumulte
Réveille toute ma maison ;
C'est un créancier qui m'insulte
Et veut m'envoyer en prison ;
Les soufflets pleuvent sur sa face,
Et mon juif, en les recevant,
Plus poli, me demande grâce :
Petite pluie abat grand vent.

Deux hommes écumant de rage,
Plus loin se prenaient aux cheveux ;
Voilà que d'un premier étage
On les arrose tous les deux ;
Voilà nos héros de l'ondée
A droite, à gauche se sauvant ;
Voilà la querelle vidée :
Petite pluie abat grand vent.

LE CHARBONNIER.

(*Ou blanc et noir.*)

—Blanc farinier, donnez-moi votre fille,
Donnez-la-moi, je la trouve gentille,
Et nous ferons (*ter*) une bonne maison.
—Noir charbonnier, tu n'auras pas ma fille,
Je mari'rais, la drôle de famille !
Sac de farine (*ter*) avec sac de charbon,
Non, non, non, non, non, non, non (*bis*),
Tu n'auras pas Suzon,
Non, non, non, non, non, non, non (*bis*)
Tu n'auras pas Suzon.

—Mon ami, tu n'as donc jamais vu ta mine !
Car ma fille et toi, c'est la nuit et le jour.
Suzon a le teint plus blanc que ma farine,
Et le tien, mon cher, est plus noir que mon
[four !
Ton seul aspect effarouche l'amour. (*bis*).
Noir charbonnier, etc.,

—Il faut me voir, le dimanch', mon compère,
Quand j'ai barbe faite et veste de velours,
Et puis, la beauté, c'est chose passagère !
Moi, j'ai du charbon, cela se vend toujours ;
Car il en faut pour allumer vos fours. (*bis.*)
Blanc farinier, etc.

—Mon voisin, je sais que vous êtes bon père ;
Quitter votre fille est pour vous un chagrin ;
Mais j'ai des écus pour arranger l'affaire,
Et puis dans ma cave un tonneau de bon vin,
Pour vous aider à noyer le chagrin. (*bis.*)

—Noir charbonnier, soyez de la famille :
Marché conclu, je vous donne ma fille,
Vous me plaisez (*ter*), vous lui plairez un [jour ;
Car vous avez un charmant caractère,
Et de très près quand on vous considère,
Vous êtes beau(*ter*), mon cher,comme le jour!
Et de plus (*bis*) vous êtes fait au tour,
Enfin vous êtes un amour !
Oui, mon cher (*bis*), vous êtes fait au tour !
Vous êtes un petit amour !

LES BOSSUS.

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle, en tous lieux si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu ?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas.
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus :
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Esope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs ;
Vive la bosse et vivent les bossus !

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout ;
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu,
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

———

LE ROI D'YVETOT.

Air :—*Quand un tendron vient en ces lieux.*

Il était un roi d'Yvetot
   Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
   Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
         Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
         La, la.

Il faisait ses quatre repas
   Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
   Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
   Pour toute garde il n'avait rien
         Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Il n'avait de goût onéreux
   Qu'une soif un peu vive ;
Mais, en rendant son peuple heureux,
   Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
         D'impôt.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Il n'agrandit point ses Etats,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! etc.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! etc.

BRISE DU SOIR.

Brise du soir, qui viens sur ma fenêtre
Bercer mes résédas et mes rosiers en fleurs,
Brise errante du soir, tu passeras peut-être
Où vont tous mes soupirs, les rêves de mon
[cœur.

Brise du soir, que ta plus douce haleine,
Ton souffle le plus doux et le plus amoureux,
S'épuise à soulever et déroule avec peine,
Sur son cou libre et nu, l'or de ses blonds
[cheveux.

Brise du soir, murmure à son oreille, [doux,
Pour l'endormir, tes bruits, tes concerts les plus
Tandis que dans les pleurs, en priant, moi
[je veille,
Et chante dans la nuit, seul, loin d'elle à
[genoux.

COMMENÇONS LA SEMAINE.

Commençons la semaine !
Qu'en dis-tu, cher voisin ?
Commençons par le vin
Nous finirons de même.
Vaut bien mieux moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire,
Vaut bien mieux moins d'argent,
Rire et boire plus souvent.

On veut me faire accroire
Que je mange mon bien,
Mais on se trompe bien :
Je ne fais que le boire.
Vaut bien mieux, etc.

Si ta femme querelle,
Dis-lui, pour l'apaiser,
Que tu veux te griser
Pour la trouver plus belle.
Vaut bien mieux, etc.

Le receveur de taille
Dit qu'il vendra mon lit ;
Je me moque de lui :
Je couche sur la paille.
Vaut bien mieux, etc.

Au compte de Barême,
Je n'aurai rien perdu :
Je suis venu tout nu :
Je m'en irai de même.
Vaut bien mieux, etc.

Providence divine,
Qui veilles sur nos jours,
Conserve-nous toujours
La cave et la cuisine.
Vaut bien mieux, etc.

CHANSON POPULAIRE

SUR LE ROI DAGOBERT ET SUR SAINT ELOI.

Les chiens de Dagobert
Etaient de gale tout couverts ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Pour les nettoyer
Faudrait les noyer.
Eh ! bien, lui dit le roi,
Va-t'en les noyer avec toi.

Le bon roi Dagobert
Se battait à tort, à travers ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre Majesté
Se fera tuer.
C'est vrai, lui dit le roi,
Mets-toi bien vite devant moi.

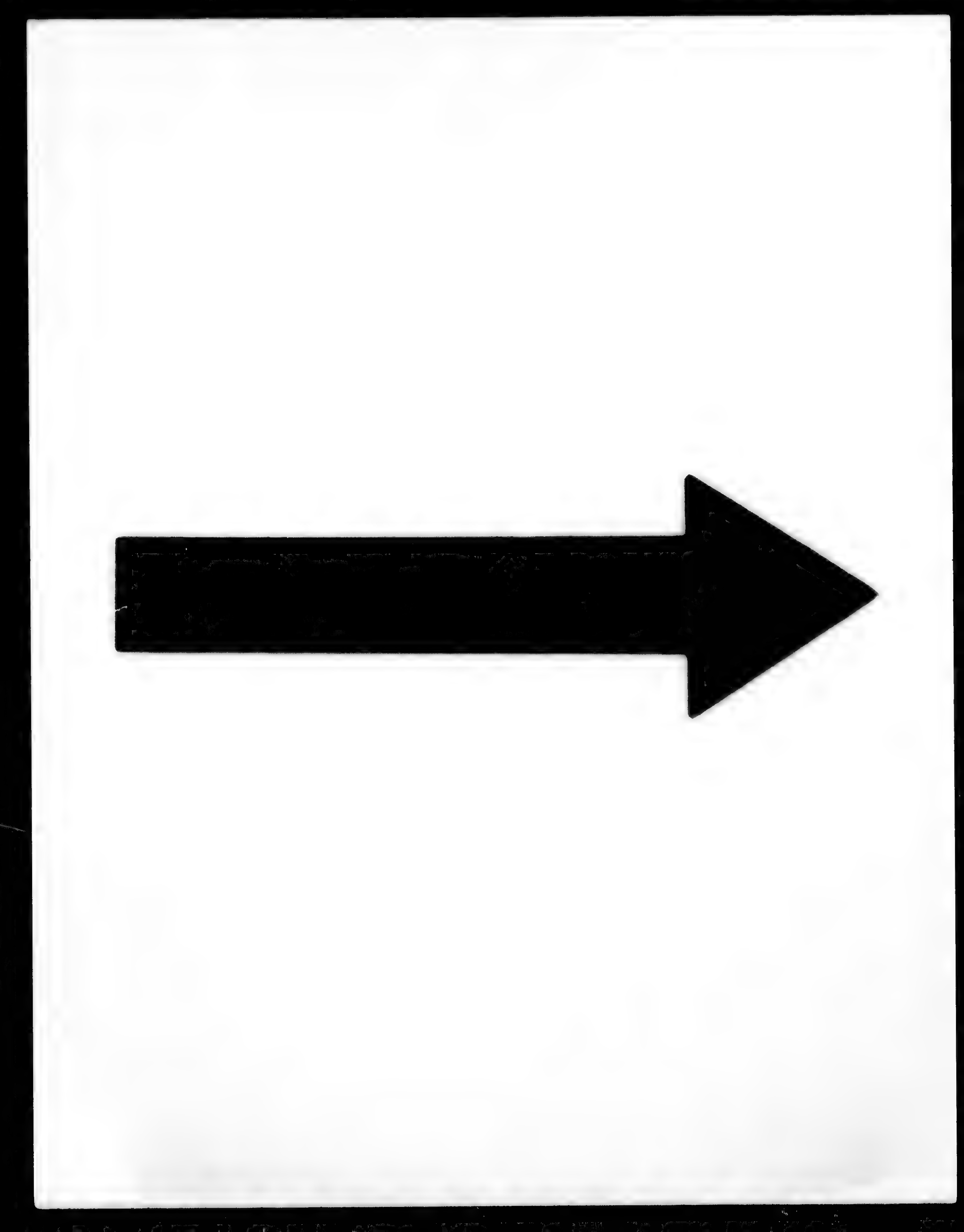
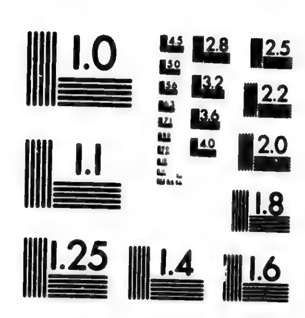


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Le bon roi Dagobert
Voulait conquérir l'univers;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi!
Voyager si loin
Donne du tintoin.
C'est vrai, lui dit le roi,
Il vaudrait mieux rester chez soi.

Le roi faisait la guerre,
Mais il la faisait en hiver;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi!
Votre Majesté
Se fera geler.
C'est vrai, lui dit le roi,
Je m'en vais retourner chez moi.

Le bon roi Dagobert
Voulait s'embarquer sur la mer;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi!
Votre Majesté
Se fera noyer.
C'est vrai, lui dit le roi,
On pourrait crier : Le roi boit!

Le bon roi Dagobert
Avait un vieux fauteuil de fer;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi!
Votre vieux fauteuil
M'a donné dans l'œil,
Eh! bien, lui dit le roi,
Fais-le vite emporter chez toi.

Le bon roi Dagobert
Mangeait en glouton du dessert;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mòn roi !
Vous êtes gourmand,
Ne mangez pas tant.
Bah ! bah ! lui dit le roi,
Je ne le suis pas tant que toi.

Le bon roi Dagobert
Ayant bu, allait de travers;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre Majesté
Va tout de côté.
Eh ! bien, lui dit le roi,
Quand t'es gris, marches-tu plus droit !

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Satan va passer,
Faut vous confesser.
Hélas ! dit le bon roi,
Ne pourrais-tu pas mourir pour moi ?

Du bon roi Dagobert
Les bas étaient rongés des vers;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Vos deux bas cadets
Font voir vos mollets.
C'est vrai, lui dit le roi,
Les tiens sont neufs, donne-les-moi.

Le bon roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Il faut du savon
Pour votre menton.
C'est vrai, lui dit le roi,
As-tu deux sous ? prête-les-moi.

Le bon roi Dagobert
Portait manteau court en hiver ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre Majesté
Est bien écourtée.
C'est vrai, lui dit le roi,
Fais-le rallonger d'un bon doigt.

Le roi faisait des vers,
Mais il les faisait de travers ;
Le grand saint Eloi
Lui dit: O mon roi !
Laissons aux oisons
Faire des chansons.
Eh ! bien, lui dit le roi,
C'est toi qui les feras pour moi.

Le bon roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers ;
Le grand saint Eloi
Lui dit : O mon roi !
Votre Majesté
Est bien essoufflée.
C'est vrai, lui dit le roi,
Un lapin courait après moi.

AVE, MARIA.

Ave, Maria !
Car voici l'heure sainte ;
La cloche tinte :
Ave, Maria !
Tous les petits anges
Au front radieux
Chantent vos louanges,
O Reine des cieux !
Ave, Maria ! etc.

Tout dort sous votre aile :
L'enfant au berceau,
La pauvre hirondelle
Dans son nid d'oiseau.
Ave, Maria ! etc.

Vous êtes la voile
Du pauvre marin ;
Vous êtes l'étoile
Du bon pèlerin.
Ave, Maria ! etc.

Vous êtes servante
Des pauvres blessés ;
Vous êtes l'amante
Des cœurs délaissés.
Ave, Maria ! etc.

Votre nom si tendre
Sur un front mortel
Fait toujours descendre
La beauté du ciel.
Ave, Maria ! etc.

TRADUCTION DU CHANT NATIONAL

"GOD SAVE THE KING."

Grand Dieu ! pour George Trois
Le plus chéri des rois,
Entends nos voix.
Qu'il soit victorieux,
Qu'un règne glorieux,
Longtemps le rende heureux.
Vive le roi !

Sous le joug asservis,
Que ses fiers ennemis
Lui soient soumis.
Confonds tous leurs projets ;
Tes fidèles sujets
Chanteront d'une voix :
Vive le roi !

Daigne, du haut des cieux,
Sur ce roi gracieux
Jeter les yeux.
Qu'il protège nos lois,
Qu'il maintienne nos droits,
Et nous dirons cent fois :
Vive le roi !

FIN.

TABLE ALPHABETIQUE.

PAGES.

A la claire fontaine........................ 3
Avant tout je suis Canadien 10
Aux femmes de mon pays.................. 15
A l'honorable Louis-Joseph Papineau.. 17
Amour... 36
A mon amie.................................... 53
Aux habitants de Québec.................. 54
A saint Jean-Baptiste....................... 57
Alise... 183
Alsace et Lorraine........................... 184
Adieu, rêves dorés 197
Amour et papillon........................... 199
Adieu, mignonne............................. 204
Ah ! les maudites filles..................... 244
Ave, Maria..................................... 279
Bonsoir, petite étoile........................ 195
Brise du soir 273
Chant du vieux soldat canadien......... 26
Cécilia... 30
Chanson patriotique......................... 47
Chant national................................ 51
Chant de la Huronne 83

Chant des chasseurs........................ 84
Chanson patriot. des Canad. aux E.-U. 88
Ça fait peur aux oiseaux 135
Chemin faisant........................... 163
Chanson du mois de mai.................. 171
Commençons la semaine.................. 274
Dedans Paris................................ 29
Dans les prisons de Nantes.............. 76
Doux souvenirs de mon village.......... 150
Doux réveil................................. 175
Douce pensée............................... 181
Dieu.. 202
David chantant devant Saül............... 224
Echo malin.................................. 34
Elle ne croyait pas dans sa cand. naïve 177
Fleur d'hiver............................... 158
God save the King (traduction)......... 280
Hymne aux martyrs de 1837-38.......... 18
Il ne reviendra pas........................ 31
Il faut lui couper les ailes.............. 160
I' m'a refusé son parapluie............. 251
Je ne cherche que ta gloire 93
Je garde ma foi............................ 111
J'attends.................................... 122
Je chanterai................................ 128
J'avais rêvé 133
Je voudrais ne plus me souvenir........ 145
Je veux finir comme j'ai commencé.... 226
J'suis incrédule 236
Je veux me marier......................... 238
J'peux pas m'en empêcher............... 253
J'ai cassé ma bretelle.................... 258
La Canadienne............................. 5

La fontaine est profonde 7
La brigantine 112
Le pays 12
Le drapeau de Carillon 20
Le Canadien exilé 29
Les volontaires de Terrebonne 24
Le voltigeur, 1812 35
Le petit Roger Bontemps 38
L'hiver au Canada 39
Les Français en Canada 42
L'avenir 43
La frontière 45
La rose et son bouton 58
La Montréalaise 61
La liberté, la patrie et l'honneur 63
Le Canadien 65
Le beau sexe canadien 67
Le pommier doux 68
Le rosier de mai 70
La belle Françoise 71
Le carillon de la Nouvelle-France 74
L'an 1834 79
La marguerite 81
La croix de ma mère 81
Les canotiers 86
Le retour 87
La foi, l'espérance et la charité 89
Le véritable amour 91
La Huronne 92
Le beau Dunois 94
Le nid de fauvette 95
Le soleil de ma Bretagne 103
La Savoyarde 104

Les feuilles mortes 105
La Juive........ 118
La chanson du bon pasteur.............. 119
La prière d'une orpheline................ 120
Les souvenirs.................................. 121
Le repos du typographe 123
Le miroir......... 130
Les Girondins........ 107
La gamelle patriotique...................... 108
Le petit mousse noir......................... 113
La plainte du mousse........................ 114
Le retour de l'hirondelle................... 136
La sœur de charité............................ 138
La part à Dieu................................. 141
Le baiser du soir.............. 143
L'ange gardien 144
Les cinq croix..................................... 146
L'amour et la faim........................... 151
La belle chevrière 152
L'orpheline de la roche........... 156
La fleur du matin........................ 157
Le chien de l'aveugle 159
Le retour de Lise......... 162
Les beaux jours d'avril 164
L'ange de la bienfaisance................ 166
La boucle de cheveux....................... 170
La chanson d'Yvonne 172
L'écho de la mansarde...................... 176
Les étoiles.... 178
Le chevalier et l'écho....................... 182
Le rêve du mousse............................ 185
Les deux enfants du pêcheur............ 188
L'horloge de la nourrice.......... 189

La berceuse.. 193
Le bouton de rose..................................... 198
La Marseillaise....................................... 200
Laissez-moi dormir.................................... 205
Les pommiers sont en fleurs........................... 206
La France immortelle.................................. 207
La première feuille................................... 210
Les quatre âges de la femme........................... 212
Les ailes d'un ange................................... 216
La bergère aux chansons............................... 220
Le ménage d'un garçon................................. 227
Le montagnard émigré.................................. 228
Le curé de notre village.............................. 231
L'embarras du choix................................... 233
Les amours du siècle.................................. 240
Le lutin du pensionnat................................ 255
La saucisse aux choux................................. 262
Les trois temps du verbe *aimer*...................... 265
Le charbonnier.. 269
Les bossus.. 270
Le roi Dagobert....................................... 275
Le roi d'Yvetot....................................... 272
Margotton et José..................................... 32
Ma boule roulant...................................... 59
Ma Bretagne... 117
Ma Normandie.. 107
Marie... 125
Mon âme à Dieu.. 116
Ma pâquerette... 180
Mon village... 187
M'aimera t-il toujours?............................... 192
Mon bonheur le voilà.................................. 209
Marthe.. 213

Ma tourterelle........................ 222
Mon âme à Dieu........................ 264
Nos jours de gloire........................ 49
Nicolet........................ 78
Napoléon........................ 80
Ne quitte jamais ton village........................ 129
N'effeuillez pas les marguerites........................ 169
O Canada ! mon pays, mes amours........................ 24
Oh ! qui me passera le bois........................ 101
Où voulez-vous aller ?........................ 225
Petite fleur des bois........................ 96
Pauvres amoureux........................ 100
Perdus dans la montagne........................ 140
Petits oiseaux, chantez toujours........................ 149
Pleurant à tes genoux........................ 221
Puis-je chanter ?........................ 148
Que ne suis je la fougère........................ 230
Petite pluie abat grand vent........................ 268
Rosée amère........................ 194
Rose, pourquoi partir........................ 173
Sol canadien........................ 9
Souvenir et espoir........................ 21
Souvenir........................ 82
Sérénade (Quand tu chantes)........................ 131
Stances à l'Océan........................ 137
Salut ! salut........................ 154
Si j'avais des ailes........................ 167
Souvenirs d'amour........................ 191
Sérénade (Ah ! viens)........................ 198
Si j'osais... oser........................ 247
Si tu partais........................ 267
Toujours à toi........................ 127
Toujours seul........................ 132

Ta résille.................................. 134
Tout ce qui luit n'est pas or.. 266
Un souvenir de 1837......................... 25
Une mère.................................... 174
Un mot d'amour.............................. 215
Un festin dans les blés..................... 234
Viens avec moi............................... 217
Y fait sou nez.............................. 260
Zoé... 50

